



www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

Stefan ZWEIG

(Autriche)

(1881-1942)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "*Le joueur d'échecs*" qui est étudié dans un dossier à part).
Une synthèse est tentée à la fin.**

Bonne lecture !

Né le 28 novembre à Vienne, en Autriche, il était le fils de Moritz Zweig, un juif morave enrichi dans l'industrie textile, millionnaire qui n'était pas pour autant un arriviste prétentieux mais un homme distingué et modeste (et dont, a-t-il dit, il hérita le goût d'une discrétion qui alla jusqu'à l'effacement, et s'accompagna d'une austérité naturelle) et d'Ida Brettauer, qui, appartenant à une vieille famille internationale de banquiers suisses allemands installés dans toute l'Europe, était née à Ancône. Il avait un frère, Alfred, qui avait deux ans de plus que lui et qui, solide et calme, ressemblait physiquement à son père, tandis que lui, avec ses traits fins, son sourire et ses yeux noirs qui pétillaient, était le portrait de sa mère, en plus mince et plus longiligne, avait sa vivacité, sa gaieté, mais aussi ses sautes d'humeur. Comme tous les enfants de la bourgeoisie d'alors, il fut confié à des nourrices, demeura confiné dans la "nursery", puis dans sa chambre, restant à une distance respectueuse de la vie mondaine que menaient ses parents qui se mouvaient dans la grande bourgeoisie de la Vienne de l'époque de François-Joseph, qui était une ville légère, une capitale des arts et lettres, une mosaïque de communautés. L'enfant rappelle curieusement le Marcel Proust de "*À la recherche du temps perdu*", attendant dans sa chambre, un livre à la main, le baiser maternel.

De 1887 à 1890, il fréquenta l'école primaire qui ne lui apporta qu'un ennui et un dégoût qui s'exaspèrent d'année en année. En 1891, il entra au "Maximilian Gymnasium" (aujourd'hui, le "Wasa Gymnasium"), un lycée parmi les meilleurs de Vienne, qu'il décrivit comme un baignoire mais où, en fait, il suivit ses études en toute liberté, n'écoutant que son goût, éprouvant très jeune un «amour passionné du savoir», de la littérature, de la philosophie, de l'histoire et de l'univers de l'art, acquérant ainsi une solide culture classique, même s'il fut un élève moyen et morose qui sembla attendre que le temps passe pour enfin disposer de la liberté promise : «Le seul moment heureux que je doive à l'école, écrivit-il, ce fut le jour où je laissai retomber pour toujours sa porte derrière moi».

Il découvrit l'oeuvre poétique de Rainer Maria Rilke, qui était de six ans son aîné. Il s'enthousiasma pour ses poèmes qu'il pouvait réciter par cœur, en particulier "*Mir zur freier*" (1899, "*Pour ma joie*"). Avec ses amis de lycée, il fréquenta avec assiduité des cafés viennois (le "Beethoven", le "Rathaus", le "Café central", le "Reyl", le "Griensteidl"), où il dévorait la presse nationale et internationale, buvait des cafés et des chocolats chauds et crémeux, discutait des heures, se cultivait tranquillement, approchait les intellectuels et faisait sa partie d'échecs, jeu qui le fascinait.

Son frère aîné ayant repris l'affaire familiale et son père appréciant sa sensibilité et ses penchants littéraires, il put vaguer, consacrer son temps aux nourritures spirituelles, s'enivrer des mélodies de Johan Strauss et d'Arnold Schönberg, lire Goethe, Schiller, Rainer-Maria Rilke et les romantiques germanophones, mener une vie d'intellectuel dilettante, mélancolique, rêveur, esthète, suivre à sa guise des études d'allemand et de langues romanes, «*donner à son existence l'amplitude, la plénitude, la force et la connaissance, de la lier aussi à l'essentiel et à la profondeur des choses*», car il était animé d'une passion de connaître, d'une curiosité sans relâche et jamais apaisée que favorisait l'atmosphère cosmopolite de la Vienne des Habsbourgs. Pur produit de cette société, même s'il était juif, comme il n'avait pas reçu d'éducation religieuse, il ne se posait pas de questions sur son identité, et se considérait comme un citoyen du monde, un homme libre, ouvert et tolérant, car il s'était déjà imprégné des idées de nombre d'intellectuels pacifistes et antimilitaristes, notamment sa compatriote Bertha von Suttner et l'écrivain allemand Heinrich Mann.

Comme s'était déclaré une vocation littéraire précoce, il écrivit des poèmes et en publia un premier à l'âge de dix-huit ans :

“Rosenknospen”
(1898)
“Bouton de rose”

Poème

Commentaire

Il fut publié dans la revue de Karl-Emil Franzos, “Die Zukunft” (“L’avenir”).

D’autres publications de poèmes suivirent, notamment dans une revue berlinoise, “Deutsche Dichtung”, où le prénom du signataire fut orthographié «Stephan», et dans le grand quotidien viennois dirigé par Theodor Herzl (le fondateur du sionisme), “Die neue freie Presse”.

En juillet 1900, Stefan Zweig obtint sa «Matura» (le baccalauréat) avec des résultats qui le situaient juste au-dessus de la moyenne, le plus important pour lui étant que ce diplôme le délivre enfin de «la prison dorée» de son enfance, lui permette de quitter le somptueux appartement de ses parents pour emménager dans une chambre d’étudiant. Et il s’accorda comme récompense son premier voyage en France (Bretagne et Paris).

Il avait été décidé depuis longtemps, en conseil de famille, qu’il étudierait à l’université. Mais dans quelle faculté? Ses parents lui en laissèrent le choix. Il ne s’agissait après tout que d’assurer à la famille un titre de docteur. Lequel? Cela importait peu. Bien qu’il ait obtenu de meilleurs résultats en allemand et en histoire, il s’inscrivit à l’université en philosophie. Il rêvait surtout de pouvoir entrer, au Café central, dans le “Jung Wien” (“Jeune Vienne”), un cercle de poètes, dramaturges, romanciers dans lequel se trouvaient Arthur Schnitzler, Hugo von Hofmannstahl, Peter Altenberg...

Le jour, au lieu d’aller à ses cours, ou la nuit, chez lui, mais aussi au café (notamment au “Beethoven”), il continua à écrire de nombreux poèmes (entre trois et quatre cents) où il était encore très influencé par Hugo von Hofmannstahl et Rainer Maria Rilke. En février 1901, alors qu’il en avait fait connaître plus d’une centaine au hasard des publications, il publia son premier recueil :

“Silberne Saiten”
(1901)
“Cordes d’argent”

Recueil d’une cinquantaine de poèmes

Commentaire

Stefan Zweig avait sélectionné avec la plus grande intransigeance une cinquantaine de ses meilleurs poèmes. Le jeune dandy, qui révélait une sensibilité débridée et une maîtrise peu commune, fut encensé par les plus grands, dont Rilke. Pourtant, il n’autorisa jamais aucune réimpression de ce recueil et l’exclut même plus tard de ses œuvres complètes.

Stefan Zweig écrivait aussi de courtes nouvelles, qui d’abord ne trouvèrent pas d’éditeur. Enfin, il put publier la première :

“Im Schnee”
(1901)
“Dans la neige”

Nouvelle d'une dizaine de pages

Au Moyen Âge, un cavalier arrive le soir dans une cité enneigée de l'est de l'Allemagne. Il trouble la fête discrète de Hanouka dans une maison du ghetto afin de lancer l'alarme : les flagellants, ces chrétiens ivres de pénitences et de sang arrivent ; ils ont déjà massacré les juifs de la ville voisine. La décision est vite prise, il faut partir dès le lendemain pour la Pologne.

Au matin, le convoi quitte la ville. Il s'arrête bien vite devant l'immensité de la plaine où la neige a voilé tout repère. Mais il repart, au hasard et se perd. Les chariots s'enfoncent dans la neige. Tous leurs occupants meurent de froid. Le texte se termine sur ces mots : «*Le printemps, bientôt [...] enlèvera le blanc linceul sur la tombe des pauvres juifs égarés et morts de froid qui, de leur vie, n'avaient jamais connu les beaux jours.*»

Commentaire

Stefan Zweig, qui était si cosmopolite, si passionné, si viennois, consacra son premier texte en prose aux brimades subies par le peuple juif. Cette histoire d'une petite communauté juive du Moyen Âge en lutte contre le fanatisme et l'intolérance, poursuivie par «*les flagellants*», allait apparaître, un demi-siècle plus tard, comme l'intuition d'un malheur annoncé, une préfiguration du nazisme. Ce texte concis et fulgurant fut publié par le philosophe Martin Buber à la première page du plus prestigieux des quotidiens viennois, “Die neue freie Presse”, dirigé par Theodore Herzl, le fondateur du sionisme. Pourtant, le tableau du ghetto était plutôt critique : les hommes «*qui n'avaient jamais eu d'autre aspiration que d'amasser de l'argent, pour qui la richesse seule donnait le plus de bonheur et de pouvoir*» fêtent, à l'occasion de Hanouka, les forces victorieuses de Judas Maccabée, mais ils tremblent au moindre bruit et choisissent une fois de plus l'exil pour continuer leurs archaïques traditions. Écrite au présent, la nouvelle usait de techniques descriptives qui en faisait une suite de tableaux.

Par cette publication, le jeune écrivain de vingt ans qu'était Stefan Zweig fut consacré dans les milieux intellectuels de l'Empire.

“Die Wanderung”
(1902)
“La marche”

Nouvelle de 6 pages

Le bruit court en Judée que le Messie est revenu et qu'il fait des miracles à Jérusalem. Un jeune homme d'un village éloigné se sent appelé et souhaite le rencontrer. Mais il hésite longtemps à partir, jusqu'au jour où, en rêve, il se voit face à lui. Parce qu'il se sent appelé, il marche, court, sous un soleil torride, la chaleur lui faisant abandonner son lourd habit de fête puis tomber sans connaissance dans un village.

Il se réveille dans une maison où une femme s'occupe de lui. C'est une Romaine qui s'ennuie parce qu'elle n'aime guère la Judée et que son mari, un centurion, est parti pour Jérusalem où l'on juge trois malandrins. Le jeune homme voudrait repartir mais la femme se fait pressante et, le vin aidant, il passe une partie de l'après-midi dans ses bras. Il la quitte cependant, animé par la crainte d'avoir manqué le Messie. Lorsqu'au soir il arrive enfin à Jérusalem, il aperçoit une foule nombreuse au pied d'une colline où trois croix se découpent dans le couchant. Il croise Judas, apprend d'un autre que les

croix sont destinées à trois malfaiteurs, ne reconnaît pas le visage du Messie, ne s'arrête pas et continue vers le centre de Jérusalem où il sait le rencontrer : il est appelé...

Commentaire

D'inspiration judaïque, elle parut en première page d'un journal allemand libéral.

Amateur des lettres étrangères, Stefan Zweig travailla à des traductions d'auteurs dont il fut l'introducteur auprès des lecteurs germanophones, comme Camille Lemonier, Keats, Morris, Yeats.

En 1902, il se rendit en Belgique où il visita Bruxelles, Bruges, Ostende et Blankenberghe. Surtout, il rencontra le grand poète belge Émile Verhaeren (1855-1916), alors méconnu du public allemand et même du public français, qu'il admirait autant pour ses poèmes que pour son altruisme ; il vivait dans une modeste demeure à la campagne, non loin de Bruxelles, au lieu-dit Caillou-qui-bique. Il entama avec lui une correspondance fructueuse, devint son ami intime, son traducteur et son biographe. Il lui fit découvrir «les forces tumultueuses de la vie. Il lui enseigna le premier des arts qui est de jouir des heures simples qui sont données à chacun.» (Dominique Bona dans sa biographie, *“L’ami blessé”*).

Il se rendit également à Paris pour la première fois. Francophile et francophone, il vouait un véritable culte à la littérature française. Il effectua une sorte de pèlerinage sur le chemin d'un poète qui l'avait profondément ému, Paul Verlaine, le torturé, l'écorché vif, avec lequel il avait en commun d'être un éternel flâneur, un esthète, un homme ayant toujours refusé de se départir de sa part de féminité. La même année, il écrivit d'ailleurs une préface de quinze pages pour l'édition, à Berlin, d'un choix de poèmes de Verlaine. D'autre part, en collaboration avec Camill Hoffmann, il publia, à Leipzig, un choix de poèmes de Baudelaire. Il allait travailler aussi sur Marceline Desbordes-Valmore, Baudelaire, Rimbaud (qui, pour lui, était un génie parce que «rien ne lui liait les mains, rien ne lui était sacré»), Balzac, Stendhal, Montaigne, fréquenter Romain Rolland, Georges Duhamel, Charles Vildrac et, moins intimement, Rodin, Valéry, Martin du Gard, Gide, Barbusse, Maurois.

Aussi, dans ses oeuvres, s'il fut d'abord intéressé par sa judéité, il se choisit bientôt plutôt agnostique et plus européen qu'autrichien.

Par ailleurs, il découvrait l'amour : premières rencontres et premières infidélités.

Il passa le semestre de l'hiver 1902-1903 à l'université de Berlin car, pour un étudiant autrichien, il était courant d'y poursuivre des études commencées à Vienne. Plusieurs de ses amis suivirent le même chemin. Ce séjour lui permit de découvrir un autre monde : il s'affranchit du confort viennois et de la bourgeoisie raffinée qui avaient bercé son enfance et son adolescence ; il s'initia à la vie de bohème, fit la connaissance de poètes maudits et découvrit un univers de violence, de danger, de débauche et de misère. C'est aussi à Berlin qu'il connut les romans de Dostoïevski et l'oeuvre de Munch (*“Le cri”*, *“L'angoisse”*, *“Nuits blanches”*...)

Il se rendit encore en Italie, sur l'île bretonne de Bréhat et retourna à Paris.

“Wunder des Lebens”

(1903)

“Les prodiges de la vie”

Nouvelle de 90 pages

Au XVI^e siècle à Anvers, à la veille de la guerre d'indépendance des Pays-Bas, un marchand commande à un vieux peintre le deuxième panneau d'un diptyque qu'un jeune peintre italien a commencé des années auparavant. Il lui explique que cette oeuvre correspond à un vœu : lorsqu'il accomplissait sa formation de jeune marchand en Italie, il se conduisait mal, enchaînant duels et beuveries. Un jour, il reçut une lettre lui demandant de rentrer en Flandres le plus rapidement possible car sa mère était au plus mal. Il vit dans ce message la punition de ses écarts et promit de se vouer à la Vierge si elle sauvait sa mère. Son vœu fut exaucé : sa mère était guérie lorsqu'il rentra. Il fit donc

commencer les travaux de la chapelle et du retable que le jeune peintre ne termina pas. À présent, déjà âgé, il souhaitait faire terminer l'ensemble.

La vierge peinte par l'artiste italien, jeune femme douloureuse qui semblait pressentir le destin de son fils, était splendide, et le vieux peintre hollandais chercha pendant de longs jours comment il pourrait répondre à cette beauté. Presque découragé, il errait dans les rues quand il vit le modèle du tableau qu'il devait réaliser... Ce n'était qu'une belle jeune fille à sa fenêtre, la fille d'un aubergiste auquel il demanda la permission de la prendre pour modèle. Le tavernier raconta alors l'histoire de cette enfant.

Quand il était soldat en Allemagne, au cours d'une nuit de pogrom, il protégea et cacha un vieillard juif et sa petite fille. Le grand-père mourut vite, laissant au soldat une forte somme à toucher à Anvers où il s'était établi et lui laissant aussi la fillette qu'il avait adoptée.

L'aubergiste ne savait que penser de cette enfant solitaire et silencieuse dont il ne pouvait tirer le moindre sourire. Contre toute attente, Esther accepta de poser pour le peintre. Elle était docile, mais son visage indifférent ne stimulait pas l'inspiration. Jusqu'au jour où le peintre mit dans ses bras un bébé nu qu'une Hollandaise de passage lui prêtait. Ce fut pour la fillette un ravissement : le visage illuminé de bonheur, elle n'en finissait pas de jouer avec l'enfant, et le peintre avait un délicieux modèle de madone juvénile.

Mais le tableau fut terminé, et il fallut rendre l'enfant à sa mère. Esther retomba alors dans son mutisme, ne trouvant de bonheur que lorsqu'elle allait se coucher dans la chapelle au pied du tableau, confondant le nourrisson potelé et sa représentation picturale.

Vers la même époque, les protestants commencèrent à manifester par les rues, et l'aubergiste interdit à sa fille de sortir. Cependant, dès le deuxième soir, elle se faufila dans la cathédrale pour s'allonger auprès du portrait de l'enfant. Au cours de la nuit, les protestants attaquèrent le sanctuaire et entreprirent d'en détruire la décoration et les objets de culte. Esther s'était dissimulée mais, lorsque les émeutiers iconoclastes s'attaquèrent à son enfant, elle se dressa devant le tableau. Certains y virent une apparition de la Vierge et s'effrayèrent ; d'autres identifièrent «*la juive*», la fille de l'aubergiste.

Lorsque le vieux peintre vint à l'église le lendemain, il constata que la chapelle était détruite. Mais, sur le sol, la madone triste au cœur saignant du peintre italien semblait reposer, une épée dans la poitrine : «*Qui avait accompli cet étrange prodige : cette jeune juive solitaire mourant pour l'honneur de la Madone? Pouvait-il examiner si c'était l'oeuvre de Dieu ou de la vie.*»

Commentaire

Cette nouvelle, articulée autour de la création et de la destruction d'un tableau religieux, est extrêmement poétique. La plupart des thèmes qui ont fait la gloire de Stefan Zweig étaient déjà présents dans ce texte qui est également une réflexion métaphysique sur ce que certains nomment le hasard, et d'autres, le destin. Les récits enchâssés sont nombreux : jeunesse du commanditaire du tableau, campagnes militaires de l'aubergiste, jeunes années d'Esther. D'inspiration judaïque (que de pitié pour la petite Esther enlevée à son pays et à sa famille par les terribles pogroms !), la nouvelle parut dans une revue sioniste.

En 1904, Stefan Zweig rentra à Vienne pour passer sa thèse sur le philosophe français Hippolyte Taine et fut reçu docteur en philosophie, le titre prestigieux dont rêvaient pour lui ses parents. Il s'offrit alors un cadeau : passer six mois à Paris qui était, pour lui comme pour de nombreux artistes et écrivains de son époque, la capitale de la culture, et donc un passage obligé (il y rencontra d'ailleurs Rilke). Correspondant de la "Neue freie Presse" à Paris, entre novembre 1904 et juin 1905, il loua un appartement 5 rue Victor Massé, près de Pigalle, qui avait été le quartier de Zola, décédé deux ans plus tôt à quelques pas de là, et de Verlaine, sur lequel il prépara une monographie en allant, entre deux promenades, à la Bibliothèque Nationale. Il se lia avec les écrivains de l'Abbaye, Jules Romains en particulier. Mais il ne fréquenta pas que les milieux littéraires et artistiques, Paris, fut un homme du monde.

Il se rendit sur la Côte d'Azur, en Espagne, en Algérie. Il vécut à Rome, à Florence, où il connut l'écrivaine suédoise Ellen Key.

Ces voyages ne l'empêchaient pas de poursuivre ses travaux littéraires, sans effort, pourrait-on penser, puisqu'il confia : «*Malgré la meilleure volonté, je ne me rappelle pas avoir travaillé durant cette période. Mais cela est contredit par les faits, car j'ai écrit plusieurs livres, des pièces de théâtre qui ont été jouées sur presque toutes les scènes d'Allemagne et. aussi à l'étranger...*». Il publia un premier recueil de nouvelles :

“Die Liebe der Erika Ewald”

(1904)

“L'amour d'Erika Ewald”

Nouvelle de 62 pages

À Vienne, la jeune Erika Ewald souffre de la médiocrité de sa famille silencieuse et triste. Mais elle s'épanouit dans la musique qu'elle joue avec un jeune violoniste plein d'avenir qu'elle accompagne au piano et chez lequel elle répète presque chaque jour. Elle tente de cacher sa félicité mais parfois la musique l'emporte dans des crises de mélancolie hystérique. Il lui montre son désir et, tout en s'avouant inapte au mariage, alors qu'ils font une promenade dominicale idyllique, il crée une chanson célébrant leur amour. Il l'invite à venir chez lui. Elle le suit, mais est prise en route d'une terrible peur qui efface ses sentiments. Quand ils sont arrivés devant la maison de son amoureux où ils devraient faire l'amour, elle sort de son rêve et fuit, effrayée. Des jours se passent, l'amour monte en elle, plus fort et plus serein. Mais le jeune homme, auquel elle accepterait désormais de s'offrir, ne se montre plus. Désespérée d'être alors sans nouvelles de lui, elle va à un de ses concerts : elle communique de nouveau avec lui dans la musique d'autant plus qu'il y joue leur chanson. Mais il la regarde à peine et sort avec une autre femme. Erika se replie sur elle-même ; songe à se suicider puis à se venger : elle s'offre au premier galant venu qui, honnête homme, ne profite pas de son ivresse et de son désarroi. Le reste de sa vie, qu'elle consacre à ses élèves pianistes, transférant son amour déçu sur eux, se passe dans la solitude. Avec le temps vient la résignation où flotte parfois quelques regrets.

Commentaire

Cette histoire, qui dépeint l'impuissante aspiration à la vie de cette femme, suit une courbe qui va de l'excitation de la communion artistique qui exalte l'idéalisme féminin à la réalité de l'amour qu'Erika refuse pour s'en voir exilée à jamais.

Le texte est découpé en séquences, séparées par de plus larges alinéas.

Le point de vue est objectif.

On remarque cette magnifique comparaison : «*ses pensées [...] tels de lourds bateaux ailés de noir qui ont affronté les flots sombres...*» ; cette maxime : «*Il est des heures vides, creuses, qui portent en elles le destin.*»

La musique joue un grand rôle dans la nouvelle, car elle est à la source de l'exaltation d'Erika : il est question de Chopin, de Johann Strauss, donc d'une musique romantique. Ce romantisme, elle le retrouve dans les livres qui sont évoqués, même s'ils devraient, comme “*Madame Bovary*”, l'en corriger.

Toute sa vie, elle n'eut que cet amour idéalisé, purement sentimental. Les obstacles n'étaient que dans sa tête ou dans son corps qui se refusait car elle n'était pas capable d'affronter le côté physique de l'amour. Qu'en dépit du fait que le violoniste ait joué leur chanson, ce souvenir de l'amour précédent, il sorte avec une autre est bien significatif de l'esprit masculin pour lequel la satisfaction du désir physique prime. La nouvelle souligne donc la constance du romantisme féminin, de l'idéalisme amoureux, du sentimentalisme, par rapport au désir physique des hommes, au réalisme masculin.

La citation de Barbey d'Aurevilly mise en épigraphe («C'est l'histoire de toutes les jeunes filles, ces douces stoïques...») est évidemment à replacer dans son époque pour, de ce fait, refuser la généralisation.

La nouvelle montre aussi les rapports de l'art et de la vie : un amour conduit à la création d'une chanson ; cet amour est perdu mais la chanson est chantée et un autre amour est vécu.

Stefan Zweig en offrit un exemplaire à l'écrivaine suédoise Ellen Key.

“Der Stern über dem Wald”

(1906)

“L'étoile au-dessus de la forêt”

Nouvelle de 11 pages

Dans un hôtel de la Riviera, François, en servant à table avec une adoration discrète la belle comtesse Ostrovska, connaît un *«état d'ivresse tel que le terme d'amour ne lui convient guère»* et ne vit plus que pour elle. Mais on annonce son départ pour le lendemain : il pense un moment à la suivre mais il est trop pauvre pour la suivre en Pologne. Il consacre plutôt toutes ses économies à l'achat d'un magnifique bouquet de fleurs et le place devant elle, sans qu'elle sache à qui elle le doit. Puis il quitte son service et lui vient alors l'idée d'aller se jeter sous les roues du train qui emporte celle qu'il aime. À ce moment même, la comtesse, incommodée par l'odeur des fleurs qui encombrant le wagon, est prise d'une sorte d'angoisse et ressent l'envie de retenir le train qui s'arrête en effet à cause de l'accident causé par un suicidaire. Elle voit au loin une étoile au-dessus de la forêt, l'étoile que François a fixée avant de mourir, et elle sent en elle *«une douleur étrange et profonde»*.

Commentaire

Le personnage conserve son mystère : nous ne comprenons pas vraiment pourquoi il va se jeter sous le train où se trouve celle qu'il aime.

“Die frühen Kränzen”

(1907)

“Les guirlandes précoces”

Recueil de poèmes

“Das Kreuz”

(1906)

“La croix”

Nouvelle

En 1810, la population espagnole, lassée des férocités des troupes napoléoniennes, les attaque sans relâche. Une division est surprise ; le colonel tombe dans des broussailles et s'évanouit.

Lorsqu'il se réveille, il voit ses soldats atrocement mutilés pendus aux branches des arbres. Plein de haine pour les guerilleros et pour Napoléon lui-même, il poignarde le premier Espagnol passant sur la route. Mais, le lendemain, souffant terriblement de la faim et de la soif, il pense à se suicider. Pourtant, ayant quitté son uniforme, n'ayant gardé que la croix dont l'empereur l'avait décoré, le soir tombé, il se rend dans un village. Il mendie dans les maisons une maigre pitance et retourne se cacher. Le jour suivant, il voit arriver un détachement français et se précipite à sa rencontre. Mais il est aussitôt abattu de plusieurs balles par ces soldats qui, ivres de patriotisme, ne reconnaissent pas

leur colonel. Quand ils trouvent sur ce «*bandit espagnol*» la croix dont ils pensent qu'il a dû la voler au colonel disparu, ils frappent et mutilent cruellement son cadavre.

Commentaire

Stefan Zweig y montra sa crainte d'une guerre européenne (qui aurait pu être déclenchée en 1905) et un pacifisme précoce.

“*Le jeu dangereux*”
(1906)

Nouvelle

En vacances au bord du lac de Côme, le narrateur rencontre un homme vieillissant. Un soir, celui-ci lui explique qu'il est là pour la deuxième année, ce qui est contraire à ses habitudes, et raconte ce qu'il fit l'année précédente.

Entre tous les hôtes, qui lui semblaient inintéressants, il avait remarqué une jeune Allemande de seize ans qui s'ennuyait entre une mère et une tante qui n'en finissaient pas de broder. Il pensa l'occuper en lui inventant un soupirant dont il écrivit les lettres et en suivant avec passion les changements qui se produisent en elle. Comme elle ne semblait pas trouver dans la clientèle de l'hôtel celui qui la courtisait, il eut l'idée de suggérer que son correspondant viendrait un jour par le bac. Or, un jour, à l'arrivée du bac, il vit la jeune fille remarquer un beau jeune homme qui répondit du regard à l'intérêt qu'on lui portait. Il fut alors pénible pour l'observateur de voir la jeune fille devenir une femme, s'exalter jusqu'à la passion. Son jeu semblait l'avoir jetée dans un amour trivial, ce qu'il ne souhaitait pas. Cependant, la famille de la jeune fille partit rapidement.

Le narrateur dit alors au vieil homme que, s'il faisait de cette anecdote un roman, il ne s'intéresserait guère à la demoiselle, somme toute très quelconque, pas plus qu'au jeune homme : il développerait plutôt le personnage de l'homme mûr qui s'est pris au jeu des sentiments. Son interlocuteur se vexe puis admet que l'on pourrait écrire : «*L'amour coûte cher aux vieillards*».

Le narrateur, resté seul, regarde les étoiles : il en voit dont s'arrête le scintillement paisible et qui se précipitent dans l'obscurité «*comme une vie projetée subitement dans la profondeur de destins inconnus*».

Commentaire

Stefan Zweig met en scène avec brio la cruauté des rapports entre générations.

En 1907, Stefan Zweig fut lauréat du prix de poésie et de littérature Bauernfeld, une des plus hautes distinctions littéraires de son pays.

“*Die Gouvernante*”
(1907)
“*La gouvernante*”

Nouvelle

Deux fillettes constatent que, depuis quelque temps, leur gouvernante n'est plus la même, et elles devinent qu'elle doit être amoureuse de leur cousin Otto qui vit dans la même maison. Inquiètes et joueuses, elles écoutent aux portes et l'entendent lui dire qu'elle a un enfant de lui. Elles ne comprennent guère ce que cela peut signifier puisque la jeune fille ne connaît le cousin que depuis

peu de temps et qu'ils ne sont pas mariés. Mais elles s'attachent encore plus à cette énigme, tant le mot «*enfant*» les fascine.

Le cousin, sous prétexte de préparer son examen, quitte rapidement la maison. La mère a une violente dispute avec la gouvernante qu'elle insulte et qu'elle chasse, et les enfants, qui écoutent à la porte, en viennent à la détester. Elles décident d'offrir un bouquet d'adieu à la jeune femme. Elles se lèvent tôt, se rendent dans sa chambre. Le lit n'est pas défait et deux lettres reposent sur la table. Aussitôt, elles somment leurs parents de leur dire où elle est passée. Dès qu'ils ont lu la lettre qui leur était destinée, les parents sont émus, le cousin, honteux. Mais personne n'explique rien aux enfants qui ont cependant tout compris par elles-mêmes : «*Elles ont peur de la vie dans laquelle elles entrent maintenant, de la vie menaçante comme une forêt ténébreuse qu'elles seront obligées de traverser.*»

Commentaire

Stefan Zweig met en scène avec brio la cruauté des rapports entre générations.

“Tersites”
(1907)
“Thersite”

Drame en vers

Thersite est un guerrier de l'armée grecque qui est sous les murs de Troie. Il est très laid : boiteux, les jambes torses, les épaules bossues, la tête en forme d'œuf. Il parle constamment et aime se moquer des chefs. D'origine modeste, il l'est resté. Mais il a pu observer à loisir les mœurs des rois de la Grèce et il leur dit, très crûment, ce qu'il en pense. C'est très mal vu, car la critique envers un roi est un grave blasphème : tout défaut, chez ces grands, est légitime. Lorsqu'il reproche vertement à Agamemnon d'avoir volé Briséis à Achille, puis suggère de faire rentrer l'armée en Grèce, Ulysse le bastonne pour son impudence. Il est tué par Achille, qui est le représentant des valeurs les plus sacrées de la Grèce : Patrocle, sa captive Briséis, et surtout son immense orgueil.

Commentaire

Il dépeint l'impuissante aspiration à la vie d'un être déshérité. On en a retenu ces vers : «*Que me sont des trésors, comparés à la lumière du soleil et à des heures vécues en plein bonheur?*» - «*Qu'est-ce qu'un serment? Un mot, emporté par le vent.*»

Zweig y affirma son goût pour le tragique, synonyme pour lui de grandeur. Dominique Bona souligna qu'il «a trouvé en Thersite le premier héros de sa mythologie, et désormais les personnages de ses livres, pièces de théâtre, biographies ou nouvelles, lui ressembleront [...] des vaincus, des humiliés de la vie. C'est de leur côté qu'il se range.»

La pièce fut représentée à Dresde, le 26 novembre 1908, puis à Cassel.

En 1908, Stefan Zweig poursuivit ses voyages en Europe : Prague, la Sardaigne, Berlin, Rome et la Corse.

“Geschichte in der Dämmerung”

(1908)

“Conte crépusculaire”

Nouvelle

Le jeune Bob est en vacances chez sa soeur en Écosse en compagnie de nombreux parents et amis. Mais, solitaire, renfermé, il passe son temps en promenades. Un soir, dans l'obscurité, une femme inconnue sort d'un bosquet, l'enlace, s'offre à lui et disparaît. La même étreinte se reproduit le lendemain sans qu'il ait réussi à identifier sa partenaire. Excité, autant par ce mystère que par sa découverte de la volupté, le jeune homme imprime sur sa peau une médaille que la femme porte à son bracelet.

Le lendemain, il trouve la même forme octogonale au poignet de sa cousine, Margot, qui, pourtant, ne marque aucune gêne et semble ne chercher avec lui qu'une camaraderie.

Le troisième soir, certain d'avoir élucidé le mystère, il nomme Margot celle qui sort de l'ombre... Elle se sauve aussitôt. Alors il tente de monter jusqu'à la chambre de la jeune fille, mais glisse et tombe dans le jardin. Alité avec une jambe cassée, il reçoit la visite de toutes les occupantes la maison, particulièrement de ses trois cousines. Margot est toujours aussi indifférente.

Un jour, alors qu'il somnole, un bras le caresse, un bras qui porte une médaille octogonale : c'est celui d'Élisabeth, la soeur de Margot... Mais c'est Margot qui a fait naître l'amour en lui et aucun sentiment ne le porte vers Élisabeth. Il a beau savoir que la femme qu'il a aimée dans l'obscurité est sa cousine Élisabeth, il n'en continue pas moins à aimer Margot qu'il avait cru identifier.

Commentaire

L'histoire est-elle venue d'un rêve ou d'un lointain souvenir?

“Brennendes Geheimnis”

(1908)

“Brûlant secret”

Nouvelle

En vacances dans un hôtel des Alpes, un baron, «*chasseur de femmes*», jette son dévolu sur une jeune femme accompagnée d'un garçonnet convalescent, Edgar. Comme le ferait tout bon séducteur, il se lie avec l'enfant, qui est très content d'avoir un ami adulte, pour mieux approcher la mère qui ne se montre guère farouche. Son rayonnement est tel qu'il séduit autant l'enfant que la mère. Mais, bientôt, Edgar devient une gêne pour le couple qui voudrait des tête-à-tête plus tranquilles. Ils en viennent donc à mentir, et l'enfant sent qu'il y a là un secret qu'il ne comprend pas. Il les épie donc, allant jusqu'à les suivre dans une promenade nocturne en forêt. Soudain, il entend sa mère protester, s'imaginer que son grand ami est en fait un criminel et fait du bruit. Inquiets, les amants rentrent à l'hôtel sans avoir découvert la présence de l'enfant. Lorsqu'il entend sa mère passer devant sa chambre sans s'y arrêter, il se précipite dans le noir, frappe l'homme au hasard tandis que sa mère s'esquive.

Le lendemain, elle exige de son fils qu'il écrive une lettre d'excuses à leur ami qui a quitté l'hôtel. Il refuse et prend le train pour trouver refuge chez sa grand-mère. Le soir même, il est retrouvé par ses parents. Sa mère a vite donné l'alarme et son père est là qui demande l'explication d'une telle conduite. Par-dessus l'épaule de son père, il perçoit la prière muette de sa mère : qu'il ne dise rien de ce qui s'est passé à l'hôtel. Il exulte : il est maintenant dépositaire d'un terrible secret par lequel il possède sa mère qui désormais n'appartiendra plus qu'à lui. «*Alors commença le rêve profond de sa vie.*»

Commentaire

La nouvelle est divisée en parties dont chacune est dotée d'un titre.

Elle fut adaptée au cinéma : en 1933, le film allemand de Robert Siodmak attisa la haine des nazis ; en 1988, "*Burning secret*", d'Andrew Birkin, réunit Klaus-Maria Brandauer et Faye Dunaway.

Suivant le conseil amical de Walter Rathenau qu'il avait rencontré à Berlin, Stefan Zweig entreprit, de novembre 1908 à avril 1909, un voyage en Asie : Ceylan, Madras, Agra, Gwalior, Calcutta, Bénarès, Rangoon et l'Indochine.

Peu satisfait de ses premières œuvres, qui, fortement marquées par les modes littéraires de l'époque, manquaient d'originalité mais faisaient déjà apparaître la place essentielle qu'occupait le thème de la faiblesse dans l'ensemble de sa création, il mit bientôt son talent au service d'auteurs qu'il admirait, l'activité de traducteur, de biographe et de propagandiste qu'il poursuivit jusque vers 1920 contribuant à orienter son art vers l'investigation psychologique et l'étude de destinées individuelles.

"Emil Verhaeren"

(1910)

"Émile Verhaeren"

Biographie

Le poète belge a d'abord célébré la santé robuste de la Flandre ("*Les Flamandes*", 1884) ainsi que sa piété mystique ("*Les moines*", 1886). Au sortir d'une grave crise morale dont "*Les soirs*" (1887), "*Les débâcles*" (1888) et "*Les flambeaux noirs*" (1890) révèlent l'intensité, il découvrit la beauté poétique du monde moderne et la grandeur de l'effort humain. Rallié à un socialisme fraternel, il publia alors, en réaction à l'esthétisme de Ruskin et de son école qu'il considérait comme décadent et les attitudes parnassienne et symboliste, une suite de recueils d'un lyrisme puissant : "*Les campagnes hallucinées*" (1893), "*Les villes tentaculaires*" (1895), "*Les visages de la vie*" (1899), "*Les forces tumultueuses*" (1902), "*La multiple splendeur*" (1906), "*Les rythmes souverains*" (1910). Cependant, cette foi toute profane dans les pouvoirs prodigieux de l'être humain, qui traduisait l'influence sur lui de Nietzsche, de Hugo et de Walt Whitman, n'altéra point en lui les sources de la tendresse pour une compagne aimée ("*Trilogie des heures*", 1896-1905-1911) et pour le pays natal ("*Toute la Flandre*", 1904-1911). Chantre de l'énergie, des nouveaux paysages industriels et des machines, il a transposé en poésie les mutations, les drames et les souffrances de la révolution industrielle, a fait comprendre l'aliénation de l'homme moderne face aux nouvelles formes de travail et aux «*villes tentaculaires*». Prototypique du poète au grand cœur, de l'écrivain débordant de chaleur humaine, exalté par les valeurs cardinales que sont l'amitié, la complicité, la fraternité, il a su traduire dans une langue frémissante, souvent heurtée et fruste mais riche de lyrisme, les élans et les visions d'un esprit qui se voulut solidaire de l'avenir humain.

Commentaire

Stefan Zweig découvrit à travers Verhaeren la grandeur et la décadence de la modernité. La biographie fut accompagnée de la traduction de deux volumes du poète belge.

“Der verwandelte Komödiant”
(1910)
“Le comédien métamorphosé”

Pièce de théâtre

Commentaire

La pièce fut créée au Burgtheater de Vienne.

“Geschichte eines Untergangs”
(1910)
“Histoire d'une déchéance”

Nouvelle

En 1726, le duc de Bourbon fut démis de sa charge de premier ministre par Louis XV, tandis que sa maîtresse, Madame de Prie, reçut l'ordre de rentrer dans ses terres, en Normandie. Après avoir paradé pour cacher sa disgrâce ou montrer qu'elle s'en moquait, elle regagna son château.

Le premier jour fut merveilleux : elle retrouva les joies paysannes de son enfance, rajeunit. Mais, dès le lendemain, l'agitation parisienne lui manqua et, à la fin de la journée, elle harcela ses domestiques et fit éclairer le château comme s'il s'y donnait une grande fête. Elle attendit avec impatience que le courrier de son informateur parisien lui rapporte ce que l'on disait d'elle. Mais il semblait qu'on l'ait oubliée dès son départ. Le troisième jour, en colère, elle écrivit à tous ceux qu'elle avait protégés du temps de sa splendeur, et fit engager des libellistes pour se venger du pouvoir en place. Cela fait, il ne lui resta guère qu'à deviser avec le curé du village. Les jours suivants, elle s'employa à séduire le neveu du curé, ce qui fut aisé car c'était un jeune paysan mal dégrossi. Ses diverses manoeuvres n'ayant rien donné, elle se vengea sur lui, le tourmenta par des reproches, s'ingénia à le rendre jaloux en lui contant ses liaisons passées, l'humilia, l'insulta... jusqu'au moment où, après l'avoir frappée, il la quitta. Tout lui sembla alors hostile, comme si elle était dans un monde étranger où elle n'existait plus. Son miroir lui renvoyait un visage fané de vieille. Et une lettre apportée par le messager lui dit que le roi avait daigné parler d'elle mais qu'elle ne pourrait pas revenir en grâce avant deux ou trois ans. Elle savait qu'elle ne tiendrait pas jusque-là : il fallait qu'elle en finisse avant une totale déchéance, qu'elle meure en pleine gloire.

Alors elle se sentit mieux et s'employa à préparer sa mort. Elle organisa des fêtes somptueuses où l'on se pressa. Dans cette vie sociale retrouvée, elle oublia même son macabre projet. Mais son incapacité à séduire un jeune homme qu'elle avait sauvé d'une dette de jeu lui rappela que la vieillesse était là. Elle profita donc d'un tirage de cartes pour annoncer à ses amis qu'elle mourrait le 7 octobre. Deux jours avant cette date, elle donna une fête persane encore plus somptueuse. Elle interpréta, dans une pièce qu'elle avait fait rapidement écrire pour la circonstance, le rôle d'une reine dépossédée de ses pouvoirs qui met fin à ses jours en se poignardant.

Ayant, le lendemain, chassé tous ses invités, elle voulut se recueillir. Mais sa dernière nuit fut si pénible qu'elle fit venir le neveu du curé et lui annonça qu'elle l'envoyait à Paris où il serait secrétaire du duc de Berlington. Arriviste reconnaissant, il passa la nuit avec elle.

Au jour fixé, elle resta seule face à son destin : le jeune homme était parti vers un duc qui n'existait pas en emportant une pierre précieuse qui ne l'était guère. Ayant préparé une noble mise en scène de sa mort, ayant revêtu un habit de fête, la marquise de Prie absorba un poison et s'endormit en souriant, certaine que son visage reflèterait éternellement une félicité indépendante de sa disgrâce.

Mais, lorsqu'on la trouva, le lendemain, « *son visage était déformé par une grimace effroyable [...] le sourire mensonger qu'elle s'était tant ingénié à conserver s'était évanoui.* »

On parla un peu d'elle à Paris ; mais, ayant bien d'autres choses à faire, on l'oublia.

Commentaire

La marquise de Prie (1698-1727) semble n'avoir pu trouver la sérénité que dans les préparatifs de son décès. Elle a dû savoir que cette prétendue liberté n'était pas loin de la lâcheté ; mais elle mettait ainsi fin à une déception devenue insupportable. Sont analysés l'effondrement d'un univers, la condamnation à la solitude. Le personnage, chef-d'oeuvre d'aigreur et de dissimulation qui rappelle la comtesse de Merteuil des *“Liaisons dangereuses”* de Choderlos de Laclos, cherchait un exutoire dans la méchanceté, mais était haineuse, d'une haine d'autant plus forte qu'elle se savait impuissante. Aussi demeurait-elle attendrissante. Sa mort est la seule dont Stefan Zweig ait décrit l'atrocité : elle payait ainsi sa dissimulation et ses mensonges. Elle est le seul personnage qui n'avoue rien mais s'ingénie à camoufler.

On lit cette maxime : *«L'Histoire ne tolère aucun intrus, elle choisit elle-même ses héros et rejette sans pitié les êtres qu'elle n'a pas élus, si grande soit la peine qu'ils se sont donnée.»*

“Erstes Erlebnis. Vier Geschichten aus Kinderland”

(1911)

“Première expérience, quatre histoires du pays des enfants”

Recueil de quatre nouvelles précédées d'un sonnet

“La gouvernante”

Nouvelle

“Brûlant secret”

Nouvelle

“Conte crépusculaire”

Nouvelle

“Histoire d'une déchéance”

Nouvelle

Commentaire sur le recueil

Les nouvelles, qui décrivent des amours adolescentes, sont empreintes de la mélancolie douce et de l'attente angoissée de l'aube matinale : *«O süsse Angst des ersten Dämmerungen...»*.
Le recueil fut dédié à Ellen Key.

En février 1911, Stefan Zweig, au cours d'un de ses nombreux séjours en France, rencontra Romain Rolland qui l'a profondément marqué, lui montrant un idéalisme qu'il fit sien, devint son maître à penser, son maître à sentir, son maître de vie un grand frère, un guide et un juge toujours tolérant et fécond même lorsque leurs opinions divergèrent. Ce fut le début d'une longue amitié : l'écrivain

français devint son principal interlocuteur au fil d'une correspondance qui allait durer plus de trente ans et dépasser les huit cents lettres. Les deux hommes avaient en commun d'être de très grands sensibles, de croire aux forces de l'esprit, d'être des lecteurs boulimiques de livres et de revues. Et surtout d'être tous deux de grands rêveurs. Il l'encouragea toujours à donner au cœur le pas sur la réflexion. Son influence morale fit de Zweig un pacifiste, un véritable Européen. L'écrivain français transmit à son admirateur autrichien la conviction que l'Europe était en danger, qu'elle était condamnée à la déchéance si elle ne parvenait pas à rassembler ses fils et ses filles, à les unir autour d'une vision d'avenir et d'une compréhension du passé. Cet engagement lui fit, a-t-il dit, perdre de son brio, de sa légèreté, mais refléta bien les nuances de son humanisme tout à la fois idéaliste et sentimental.

Il se rendit en Amérique : l'Est des États-Unis (New-York, Philadelphie), le Mexique, Cuba, la Jamaïque, Porto-Rico.

“Das Haus am Meer”

(1912)

“La maison au bord de la mer”

Pièce de théâtre

Commentaire

Elle fut créée au Burgtheater de Vienne, le 26 octobre.

En 1912, Stefan Zweig rencontra Friderike-Maria Burger, une compatriote demi-juive mais profondément catholique, qui était mariée à M. von Winternitz et mère de deux enfants. Écrivaine, elle aspirait à une vie plus libre, et des relations intellectuelles s'engagèrent entre eux.

En 1913, il commença à travailler sur Dostoïevski, le contraste étant frappant entre le romancier russe maudit et le jeune écrivain autrichien enthousiaste qui n'avait pas encore subi d'épreuves.

En 1914, Friderike quitta son mari et vint vivre avec lui. Mais le couple s'était formé sur un malentendu : il évoqua souvent sa difficulté à se concentrer sur son manuscrit en cours tandis qu'elle voulait «profiter de la vie». Il fallait que cette femme ait le cœur bien accroché pour s'aventurer dans l'imbroglio sentimental d'un dépressif, sur les montagnes russes intimes qui le faisaient aller de la joie surdimensionnée à l'accablement qui ne l'est pas moins. Ils allaient se marier en 1915.

En août, l'annonce du déclenchement de la Première Guerre mondiale le surprit en Belgique. Devant faire face à l'écroulement des valeurs de la culture européenne sur lesquelles il s'était personnellement construit, il subit un véritable traumatisme qui le plongea dans un profond désarroi. Il fut indigné par l'attitude de la bourgeoisie viennoise, qui, témoignant d'une insouciance affligeante, continua de vaquer à ses occupations. Il tenta, autant qu'il le pouvait, de soulager les souffrances engendrées en s'engageant dans une association caritative, “La croix jaune et noire”. Contrairement à son ami Verhaeren qui, par dépit, versa dans le nationalisme, il resta fidèle à ses idéaux d'échanges par-delà les frontières, d'union des Européens dans la paix. Mais, bien que le conflit l'ulcérât profondément, il n'hésita pas à faire son devoir patriotique et se soumit à la mobilisation générale. En octobre 1914, il écrivit à Romain Rolland : «*Lorsque j'ai lu hier que Charles Péguy était tombé, je n'ai ressenti que le deuil, que la consternation, et dans mon cœur son nom n'était en rien mêlé à celui d'ennemi*” !» Déclaré inapte au combat, il fut toutefois, le 12 novembre 1914, comme nombre d'écrivains, affecté dans «le groupe littéraire» au service des archives de la guerre à Vienne, où, entre autres tâches, il concoctait des textes de propagande, sinécure dorée bien loin des charniers du front qu'il n'entrevit qu'une fois, ne connaissant le conflit que de l'arrière, ce qui lui permit de collaborer au journal illustré “Donauland” et de continuer à écrire.

En 1915, Romain Rolland publia “*Au-dessus de la mêlée*”, série d'articles superbes, empreints d'idéalisme, qu'il lança de Suisse, où il s'était exilé et où il s'employait, sans grand succès, à mobiliser

les écrivains et intellectuels européens pour qu'ils s'unissent et réclament ensemble l'arrêt des hostilités. Mais rares furent ceux qui allèrent jusqu'au bout de leurs idées, qui, pour affirmer leur message d'humanisme et d'universalisme prirent le risque de se faire accuser de trahison et de défaitisme par les prétendus patriotes de leurs nations respectives).
Stefan Zweig publia :

“Der Zwang”
(1916)
“La contrainte”

Nouvelle

Un couple allemand vit en Suisse dans l'inquiétude : la guerre est commencée et, déclaré inapte au service en temps de paix, l'homme, qui est peintre, risque d'être obligé de se soumettre aux exigences militaires. Le facteur lui apporte en effet l'ordre de se rendre au consulat de Zurich pour y être mobilisé. Sa femme lui conseille, au nom de la liberté, c'est-à-dire du respect de ses convictions pacifistes, de ne pas s'y rendre, de désertier. Il hésite : sa liberté étant liée à son sens de l'honneur, il doit répondre à l'appel de son pays même s'il ne s'en sent guère capable. Il se rend au consulat où on lui donne un délai afin qu'il puisse terminer les toiles en cours. À son retour à la maison, sa femme lui bat froid et finit même par disparaître. Il part donc à la gare sans l'avoir revue. Mais elle est là, sur le quai, qui l'exhorte violemment. Il saute dans le train qui l'emporte vers l'Allemagne. Au poste frontière, alors qu'il attend le convoi qui doit le ramener dans son pays, arrive un train d'«ennemis» : des Français gravement blessés qui bénissent la Suisse de les accueillir. Sur une civière, un mutilé agonise. Le peintre rentre alors chez lui où, en compagnie de sa femme, il choisit de rester dans la neutralité helvétique, il va vers *«la liberté éternelle des choses délivrée de la confusion des mots et de la loi des hommes»*. *«On peut se sacrifier pour ses propres idées, mais pas pour la folie des autres.»*

Commentaire

Cette nouvelle, qui, comme l'a indiqué l'épouse de Stefan Zweig, était largement autobiographique bien qu'il ait modifié le lieu et le dénouement, est la seule où il traite précisément de la guerre. Il avait le même avis que son personnage ; cependant, il revint de Belgique à Vienne, n'étant pas capable de désertier : comme le dit le narrateur de *“La pitié dangereuse”*, il faut plus de courage pour résister effectivement à la guerre que pour s'y précipiter, *«le refus est individuel, l'acceptation est collective»*.

“Episode am Genfer See”
(1916)
“Au bord du lac Léman”

Nouvelle

Un jour de 1918, sur le lac Léman, un pêcheur suisse trouve un naufragé nu qui s'accroche à quelques planches. Il le ramène au bord et tout le village se précipite pour voir cette curiosité. L'homme, hagard, ahuri par la fatigue et l'ignorance, ne sait que dire : *« Rossiya »*. Après avoir pensé à l'emprisonner, on trouve enfin un directeur d'hôtel polyglotte qui identifie un Russe et comprend que c'est un désertier des troupes tsaristes venues combattre en France. On le soigne, on le loge, on lui promet du travail. Mais il n'a qu'une idée : rentrer à pied en Sibérie dont, quelque temps plus tôt, on l'avait amené sans rien lui expliquer. Il a déserté parce qu'il lui faut revoir sa femme et ses enfants. Il a cru naïvement les retrouver en traversant ce lac qu'il confond avec le lac Baïkal. Il faut lui faire comprendre que la Russie est très loin, encore plus la Sibérie, et que le tsar a été destitué.

Mais, le lendemain, le même pêcheur découvre le corps nu du noyé. On constate qu'avant de se suicider, il a mis ses affaires en ordre, il a plié soigneusement les vêtements qu'on lui a prêtés. On plante sur sa tombe une croix de bois, comme il en poussait alors dans toute l'Europe.

Commentaire

La guerre est dénoncée parce qu'elle déracine les humbles pour les jeter dans un affrontement auquel ils ne comprennent rien.

“Die Legende der dritten Taube”

(1916)

“La légende de la troisième colombe”

Nouvelle

Noé lança trois colombes depuis l'arche perdue au milieu du déluge. La première revint sans rien, signe que les eaux recouvraient encore toute la terre. La seconde apporta un rameau d'olivier, signe que les arbres commençaient à émerger. La troisième ne revint pas, signe que la terre était libérée des eaux. Qu'était-il advenu d'elle?

Elle s'était nichée dans la forêt pour y somnoler durant l'éternité. Mais elle fut réveillée par des bruits déplaisants et des éclats métalliques, signes d'un conflit entre les êtres humains.

Depuis, elle vole partout à la recherche de la paix. Elle attend, comme la deuxième colombe, de pouvoir annoncer au monde que l'épreuve a été suffisante.

En 1916, Stefan Zweig, ayant retrouvé une lueur d'espoir à la lecture d'*“Au-dessus de la mêlée”*, fut le premier à comprendre que la guerre, loin d'être une de ces récurrentes et sempiternelles querelles entre voisins, allait bel et bien tourner une page dans l'histoire mondiale en mettant un terme à ce que les historiens appelleraient plus tard «l'apogée de l'Europe». Dix-huit mois à peine après le début de la guerre, celui qu'on accusait d'être un naïf, un doux rêveur inapte à comprendre les prétendus vrais enjeux, ceux de la “realpolitik” et des rapports de force, témoigna de son extraordinaire lucidité et de sa clairvoyance en pronostiquant qu'elle s'achèverait par une défaite de l'Europe toute entière, qui devrait céder la place à ces nouvelles grandes puissances internationales qu'étaient les États-Unis et le Japon, en signalant également les dangers du pangermanisme, notamment le risque pour l'Autriche de perdre sa spécificité et ses caractéristiques propres.

La même année, Romain Rolland obtint le prix Nobel, et Stefan Zweig fut l'un des premiers, sinon le premier, à attirer l'attention des pays de langue allemande sur lui. Sous son influence, il écrivit et créa des pièces de théâtre :

“Jeremias”

(1917)

“Jérémie”

Drame biblique en neuf tableaux

Le personnage est un prophète méconnu et méprisé.

Commentaire

Dans cette parabole, qui fut d'abord un énorme succès de librairie qu'il adapta à la scène, Stefan Zweig soulignait que, si la guerre, dans toute son absurdité, peut tuer des hommes, elle ne pourra

jamais venir à bout de l'esprit d'un peuple. Il disait son refus du militarisme, s'engageait en faveur de la paix en s'efforçant de réhabiliter la figure du vaincu, dont il interprétait la défaite comme un triomphe moral. Le thème de la faiblesse y acquérait tout son relief. Romain Rolland y vit le «symbole de l'éternelle tragédie de l'humanité crucifiant les prophètes qui veulent la sauver : Vox clamantis in deserto.»

La pièce fut représentée à Zurich.

Stefan Zweig avait bénéficié d'une longue permission de deux mois pour, accompagné de Friderike, se rendre à Zurich et organiser la représentation de la pièce. Mais il prolongea son séjour en Suisse jusqu'à y passer dix-huit mois. Il y retrouva une certaine joie de vivre, participa à la vie sociale et culturelle, rencontra des pacifistes plus déterminés mais aussi encore plus protégés que lui, ainsi qu'un bon nombre de révolutionnaires russes, qu'il s'épuisa à vouloir convaincre que le bolchevisme était une solution fallacieuse et ne pourrait redonner sa liberté aux populations opprimées par le tsarisme. Il y revit son ami Hermann Hesse. Il donna plusieurs conférences au cours desquelles il martela inlassablement son message de paix, où il lut sa "*Déclaration d'indépendance des esprits*" : «*Seul l'individu introduit l'indépendance dans le monde, et toujours pour lui seul.*». Il publia :

"Europäisches Erbe"

(1917)

"Le coeur de l'Europe"

Essai

Pour Romain Rolland et Stefan Zweig, c'était l'Europe des Lettres, l'Europe de la Musique, l'Europe de la Culture, représentée par les écrivains Montaigne, Chateaubriand, Jakob Wassermann, Rilke, Roth, León Bazalgette, Romain Rolland, Gustav Mahler, Walther Rathenau, qui devait venir à bout de l'Europe des nationalismes, des haines ancestrales, des clivages artificiels savamment maintenus en place par des gouvernants incultes et avides de pouvoir. «*L'Europe unie [...] il ne peut-être défendu à personne de rédiger lui-même dès aujourd'hui sa carte d'identité d'Europe et, malgré les frontières, de considérer fraternellement comme une unité notre monde multiple.*»

Commentaire

C'était une véritable profession de foi pacifiste où avec confiance et sérénité Stefan Zweig disait attendre la fin d'une guerre qui allait détruire la vieille Autriche mais permettrait l'établissement d'une paix à la solidité de laquelle il croyait.

Après la guerre, l'Europe ne put se faire, mais Stefan Zweig ne milita pas plus ouvertement, restant un pacifiste modéré et un sympathisant communiste tiède car, sensible aux tares qu'il décelait dans tous les partis, plus intéressé par la littérature et l'histoire que par la politique, il était convaincu que rien de valable ne pouvait être construit en Europe : «le fond est pourri», il fallait encore attendre.

D'autre part, la flambée d'antisémitisme qui s'éleva au lendemain de la défaite à Vienne comme à Berlin l'amena à s'interroger sur son appartenance : il avoua «*l'angoisse que me cause le destin de la nation juive, qui est aussi importante pour moi en ce moment que la nation allemande*». Jusqu'alors, il s'était senti chez lui au pays de Goethe, de Mozart et de Beethoven. Il allait maintenant devenir un étranger et devoir affronter un sentiment qui lui semblait incompréhensible : la haine.

Aussi ces traumatismes mirent-ils un terme à ses années de formation et le firent-ils évoluer d'une façon décisive.

En 1919, Friderike et lui se retirèrent à Salzbourg, la ville-musée où naquit Mozart. Ils achetèrent le Paschinger Schlössl qui, étant accroché au flanc du Kapuzinerberg, une colline abrupte, leur

permettait d'apercevoir, par-delà la frontière, «le nid d'aigle» d'Hitler, le Berghof, à Berchtesgaden. Pendant quinze ans, leur maison fut, au-delà des particularismes et des nationalités, un lieu de rencontres privilégié et d'échanges intellectuels pour nombre de philosophes, d'écrivains ou de musiciens de tous les pays d'Europe. Lui qui naguère ne considérait le travail que «*comme un simple rayon de la vie, comme quelque chose de secondaire*», allait en dix ans y produire l'essentiel de son œuvre et connaître le succès. Il multiplia préfaces, biographies et courts essais qui furent ensuite réunis dans quatre trilogies, dont la première fut :

“Drei Meister”
(1920)
“Trois maîtres”

Essais

Les trois maîtres sont Balzac, Dickens et Dostoïevski qui ont chacun incarné un type d'artiste exemplaire ; qui ont, tous trois, forgé un univers autonome, portant l'empreinte d'une puissante personnalité, avec ses types humains, ses lois morales, sa métaphysique.

Chez Balzac, Stefan Zweig retint l'appétit débordant, appétit de vivre, appétit d'écrire, appétit de comprendre, de dépeindre, de démasquer les hypocrisies d'une société bourgeoise menée par l'ambition, le sexe, l'argent, une société pleine de mesquineries et de petitesesses, empêtrée jusqu'au cou dans une implacable et affligeante médiocrité ; l'élan créateur qui exprimait une volonté de puissance par rapport à la société.

Pour lui, Dickens réalisa l'accord entre un génie individuel et les traditions d'une époque. Il le fascina parce que sa lucidité resta empreinte d'humanisme et d'espérance, qu'aucun des travers de la société ne lui échappa, mais qu'ici et là dans son oeuvre surgit une lueur qui pousse à continuer le combat, incite à ne point désespérer et à jeter toutes ses forces dans la bataille pour un monde plus juste.

Enfin, chez Dostoïevski, il admira non seulement le conteur, mais aussi et surtout celui qui, dont le destin était tendu entre extase et anéantissement, a réussi à traduire en écrits l'abîme psychologique dans lequel peuvent s'enfoncer les êtres humains. Les frères Karamazov ne représentent-ils pas, chacun à sa manière, les grands courants de pensée qui au XIXème siècle menèrent l'humanité vers des gouffres ou des sommets?

Commentaire

Stefan Zweig, voulant procéder à une classification des familles de l'esprit, commençait par la psychologie du romancier de race, «*celui qui crée son cosmos entier, son univers propre avec ses espèces, ses lois propres de gravitation.*» Sa pénétration psychologique, son admiration passionnée, son intime complicité avec ces grands modèles, font du livre un chef-d'œuvre critique inégalé. Les trois romanciers étaient aussi pour lui des incarnations majeures de l'Europe culturelle.

En 1920, Stefan Zweig se maria avec Friderike von Winternitz.

Le 24 juin 1922, il subit le choc de l'assassinat à Berlin, par deux militants nationalistes de Walter Rathenau, qui, ministre des Affaires étrangères de la République de Weimar, était juif.

Il traduisit des oeuvres de Verlaine, le roman “*Clérambault*” et le drame “*Le temps viendra*” de Romain Rolland.

“*Virata. Das Auge des ewigen Bruders*“

(1922)

“*Virata*”

Nouvelle

Virata est un grand chasseur et un grand guerrier. Aussi, lorsque son trône est menacé par une coalition conduite par son frère, le roi fait appel à lui pour conduire ses troupes. Par une adroite stratégie, Virata surprend les ennemis endormis et, dans l'obscurité, massacre ceux qui se trouvent dans la tente de commandement. Au matin, il constate qu'il a tué son propre frère. Refusant les honneurs de la foule qui l'appelle «*l'éclair du glaive*», il jette son arme dans le fleuve et demande au roi de lui donner une charge dans laquelle il n'aura plus à tuer. Il le fait grand juge.

Durant six ans, il exerce une justice parfaite sans jamais prononcer une peine de mort. On le nomme «*la source de la justice*». La septième année, on lui amène un jeune Kasare qui a massacré toute une famille car, puisqu'il est un barbare d'une religion qui tue les animaux, on lui a refusé le mariage avec la fille qu'il aime. Virata le condamne à être enfermé dans un cachot obscur durant onze ans, un par victime, et à recevoir le fouet jusqu'au sang onze fois par an. Contrairement aux autres prévenus, le condamné refuse de remercier le juge pour sa mansuétude : il préfère la vraie mort à cette horrible agonie dans le noir. Selon lui, Virata n'a aucun droit de disposer de sa personne et de sa vie. Virata croit retrouver en ses propos la colère de son frère assassiné. Aussi demande-t-il au roi la permission de se recueillir secrètement durant une lune. Dans la pénombre du cachot le plus profond, il échange ses vêtements avec le condamné et le libère en lui faisant promettre d'intervenir auprès du roi pour qu'on le fasse sortir à la prochaine lune. Les dix-neuf premiers jours de sa captivité sont vécus comme une félicité : il se sent pur esprit, débarrassé d'un corps que les coups de fouet ont marqué. Mais, les jours suivants il se prend à regretter la vie et la lumière et craint qu'on ne vienne pas le libérer.

Le roi vient à lui à la fin du mois. Virata, qui a compris la férocité de la peine qu'il avait prononcée, demande à ce que tous les prisonniers soient libérés et qu'on le dispense de sa charge de juge car il ne veut que vivre tranquillement en sa maison. Le roi accepte et Virata devient «*le champ du conseil*», sage entre les sages.

Mais, un jour, il entend des cris et des coups : ses fils châtient durement un esclave qui a mal fait son travail et s'est enfui. Virata prend la défense du serviteur car aucun être humain ne doit dominer le destin d'un autre ; c'est le rôle de la seule divinité. Il libère l'esclave et prétend libérer tous ses domestiques. Ses fils s'insurgent et lui démontrent qu'il en prend à son aise avec leur propre vie et qu'il les condamne au travail des champs. Virata reconnaît ses torts et, pour ne plus avoir à prendre de décision sur la vie des autres, il donne tous ses biens à ses fils et s'en va se faire ermite dans une forêt. Au bout d'un an, on le retrouve dans sa retraite et on le nomme «*l'étoile de la solitude*» pour glorifier sa sagesse. Beaucoup le prennent pour modèle et abandonnent la société afin de devenir ermites.

Un jour, Virata trouve le cadavre d'un de ces ermites. Trop faible pour accomplir seul le rituel mortuaire, il se rend dans un village demander de l'aide. Tous les habitants l'honorent, sauf une femme aux yeux pleins de haine qui lui rappelle son frère. Questionnée, elle explique qu'elle a perdu ses trois enfants. À cause de lui, elle a vécu dans la misère lorsque son mari, un tisserand, les a quittés pour se faire ermite dans les bois. Virata comprend qu'en acceptant de devenir un modèle, il a une fois de plus agi sur le destin des humains. Alors qu'il se voulait contemplatif, il est resté actif et a encore usurpé le rôle de la divinité. La seule solution pour être véritablement sage est d'obéir, de servir, de n'avoir plus de volonté propre.

Il revient en ville et demande au roi de lui donner une place de domestique. Le roi se met en colère car la thèse de Virata fait de lui un être inférieur au plus humble des esclaves. Pour marquer son mécontentement, il le nomme gardien du chenil. Dans cette tâche obscure, chacun se détourne de lui et il est vite oublié. Lorsqu'il meurt, seuls ses chiens le pleurent. Mais il avait trouvé la sérénité.

Commentaire

Romain Rolland poussa Stefan Zweig à écrire cette histoire inspirée par la “*Bhagavad-gîtâ*” qui fut d’ailleurs citée en épigraphe. Virata mène à sa plus haute expression une quête de la sagesse, du détachement du pouvoir, des biens, de la famille et de la dignité sociale ; et, de renoncement en renoncement, il atteint le bonheur lorsqu’il n’a plus aucune influence, directe ou non, sur le comportement des autres êtres humains, qu’il n’usurpe plus le pouvoir du Très-Haut. Stefan Zweig avait un temps trouvé dans un hindouisme aménagé selon ses goûts le modèle de la soumission absolue. Il avait alors rêvé de pouvoir, comme le sage de “*Virata*”, vivre harmonieusement en ermite ou dans la seule compagnie de quelques chiens. Mais c’était là une de ses contradictions car, s’il aspirait ardemment à la solitude, il était incapable de la vivre parce que ses activités, son être même, ne tenaient que par les stimulations de son environnement.

“*Der Amokläufer*”

(1922)

“*Amok ou Le fou de Malaisie*”

Nouvelle de 70 pages

Sur le pont d’un paquebot, l’“*Océania*”, qui doit le ramener de Calcutta en Europe, se promène la nuit le narrateur, car il est logé dans une mauvaise cabine. Se laissant peu à peu envahir par la torpeur de la nuit tropicale, il est arraché à sa rêverie quand, dans l’obscurité, il sent une présence. Mais la silhouette entraperçue lui demande de garder le secret de son existence. Curieux, le voyageur cherche son interlocuteur vainement dans la liste des passagers. La nuit suivante, il le retrouve, délirant, très malheureux, peut-être ivre. L’homme, qui déclare : «*Ce sont des raisons personnelles qui me poussent à m’isoler*», le prie d’écouter son histoire, d’apprendre quel secret le torture.

Jeune médecin allemand à l’avenir prometteur, il eut la sottise de s’amouracher d’une femme pour laquelle il vola. Afin de rembourser l’argent, il s’engagea, contre une forte somme, comme médecin pendant six ans dans les colonies hollandaises. La nature tropicale et l’ennuyeuse compagnie des quelques fonctionnaires que, seul Blanc cultivé, il trouva dans un village perdu de Malaisie, le firent s’amoinrir mentalement. Il en vint à se retirer dans la solitude, au fin fond d’une forêt tropicale en demandant au whisky d’apaiser sa malade nostalgie de l’Occident. C’est là que vint le trouver une très belle jeune femme, «*une Blanche voilée* » qui venait de la ville et ne voulait pas que sa visite soit connue, car elle lui demandait de la délivrer de l’enfant dont elle était enceinte. Elle le paierait bien s’il repartait à Amsterdam après l’opération. Il refusa parce que l’orgueilleuse assurance de cette femme arrogante fit naître en lui un désir insensé et bouleversant. Il aurait voulu qu’elle l’implore, mais elle se sauva. À partir de là, il fut pris par l’«*amok*», «*une folie, une sorte de rage humaine, une crise de monomanie meurtrière et insensée à laquelle aucune intoxication alcoolique ne peut se comparer... l’amok court, le regard vide ; il ne voit pas où il se précipite*», forme mystérieuse de démence, accès de rage meurtrière, état de transe furieuse, qui saisit certains Malais et les contraint à courir droit devant eux comme des possédés en tuant tout ce qu’ils rencontrent sur leur chemin, jusqu’à ce que leurs nerfs brisés ne les soutiennent plus. Il enquêta sur cette femme, apprit qu’elle était l’épouse d’un négociant qui allait bientôt rentrer d’un long voyage. Elle refusa de le recevoir, mais il la vit à une soirée chez le vice-résident. Elle semblait sereine, riieuse, se moqua de lui qui était dans un état second visible de tous les invités. Il songea au suicide. La nuit suivante, le boy de la femme vint le chercher : sa maîtresse était en train de mourir dans l’antre d’une faiseuse d’anges. Il était trop tard pour la sauver ; il la ramena chez elle, dissimula les traces de l’hémorragie et obtint (contre son départ à Amsterdam) du médecin légiste qu’il signe un faux. L’amant désespéré vint au chevet de la jeune femme, le médecin se garda de lui dire qu’elle était morte de son enfant. Le mari à son retour ne fut pas moins désespéré. Dès le lendemain, le médecin s’était embarqué sur l’“*Océania*”. Mais y était monté aussi le mari qui accompagnait la dépouille de sa femme en Angleterre.

Sa confession faite, il trouva un bref apaisement auprès du narrateur tout en refusant toute aide de sa part. Mais, en proie à l'«*amok*», il déclara que, jusqu'au bout, il protègerait le secret de cette femme dont l'amour l'avait soudain possédé. Voulant empêcher le mari de faire faire une éventuelle autopsie en Angleterre et sauver l'honneur de la morte, à Naples, quand on voulut de nuit transborder le cercueil dans un canot, il se précipita du haut du pont du bateau sur le chargement qui coula dans les flots, entraînant symboliquement dans sa chute le cercueil de son aimée. Mais, selon certains témoins, c'est la corde qui se rompit et aucun rapport ne fut établi entre le cadavre d'un homme de quarante ans qu'on retira du port quelque temps plus tard et le cercueil qui resta au fond.

Commentaire

La nouvelle a peut-être été inspirée par le voyage de Stefan Zweig en Asie, mais l'exotisme n'y est que superficiel. Elle fut la mise en forme dramatique du thème qui est au coeur de sa production artistique et littéraire : la puissance destructrice et démoniaque, dans la vie de l'être humain, de cette force psychique qu'est la passion, qui pousse l'individu à se mettre dans des situations pénibles et parfois périlleuses, le phénomène de l'«*amok*» étant présenté avec subtilité comme une de ses formes. Le texte atteint à une intensité particulièrement fébrile et tragique, le brillant médecin d'autrefois étant désormais un homme égaré qui doit garder un secret lourd comme le poids d'une morte, mais qui, au bord de la folie, s'autoanalyse et raconte sa foudroyante passion avec une incroyable précision chirurgicale. Selon Romain Rolland, «avec son odeur de fièvre, de sang, de passion et de délire malais», la nouvelle est une des «plus lucides tragédies de la vie moderne, de l'éternelle humanité».

Zweig a choisi la forme de la nouvelle enchâssée, du récit dans le récit qui dure de minuit et demi à trois heures et demie du matin, qui est régulièrement ponctué par la cloche du navire ou par le glouglou de la bouteille de whisky, donc par des retours au temps du «récit-cadre» (mais sans que le narrateur abandonne une neutralité bienveillante et attentive étrangement proche de celle d'un psychanalyste). Le médecin doit se confesser, commençant ainsi son récit : *«J'en suis à un point où il faut absolument que je parle à quelqu'un, sinon je suis perdu... Vous me comprendrez lorsque... oui, lorsque je vous aurai raconté... Je sais que vous ne pourrez m'aider... mais ce silence me rend malade... et un malade est toujours ridicule pour les autres...»* Mais la confession n'a aucune efficacité : le vice est trop fort, le médecin retombe dans son travers. Ses hésitations, sa tension et sa fébrilité sont rendues avec un grand sens dramatique. La finesse de l'analyse psychologique s'explique par deux facteurs :

- c'est le malade lui-même qui décrit sa monomanie, et ce, avec toute la précision requise ;
- il met notamment en évidence la dimension pathologique du rapport qu'il a tenté d'établir avec la femme qu'il a rencontrée.

Ses tendances sadomasochistes l'apparentent au personnage masculin de *«La ruelle au clair de lune»*, comme le font, dans une moindre mesure, ses fréquentes dénégations et protestations de bonne foi. On peut déceler, au long de son discours, des thèmes qui se répètent de façon obsessionnelle (le désir de voir, tout autant que le désir d'être vu ; la crainte ou l'envie d'être haï, traité comme un criminel, comme un chien ; le rôle, terrible et sacré, du secret). Zweig, ami et futur commentateur de Freud, a voulu montrer la nature double, ambivalente, d'un personnage dominé par une passion qui, toutes proportions gardées, s'inscrit dans la lignée de celle du docteur Jekyll de R.L. Stevenson.

On y lit :

- *«L'unique droit qui reste à un homme n'est-il pas de crever comme il veut.»*
- *«Pour pouvoir aider les autres, il faut avoir soi-même ce sentiment que les autres ont besoin de vous.»*

Publiée d'abord séparément dans *«Die neue freie Presse»* (le 4 juin 1922) puis reprise la même année en tête d'un recueil auquel elle donna son nom, cette nouvelle, qui est un chef-d'oeuvre d'une perfection lapidaire et qui constitue l'un des exemples les plus étonnants du talent de Stefan Zweig à raconter des histoires hors du commun, connut un grand succès en Allemagne comme en France, lui apporta une notoriété qui dépassait largement le cercle des intellectuels.

Elle a donné lieu à plusieurs adaptations cinématographiques :

- celle en 1927 du Soviétique Constantin Mardjanou ;
- celle, en 1934, de Fédor Ozep, avec Marcelle Chantal, Jean Yonnel, Valery Inkijinnoff, Jean Servais) ;
- celle, en 1943, du Finlandais Hannu Leminen, "*Valkoiset ruusut*" ;
- celle, en 1944, avec Maria Felix ;
- celle, en 1993, de Joël Farges, avec Fanny Ardant, Sonia Kirchberger, Bernard Le Coq, Henriette Viana, Andrzej Seweryn.

Elle a aussi été adaptée au théâtre, en 2006, par Denis Sylvain qui avait d'abord écrit un texte pour quatre comédiens puis a décidé de jouer seul dans une narration frontale, très proche du public qu'elle captive.

"Die Frau und die Landschaft"

(1922)

"*La femme et le paysage*"

Nouvelle

Dans ce coin du Tyrol, la chaleur d'un soir d'été est accablante, et tous les clients d'un hôtel espèrent l'orage. Cela n'empêche pas un homme solitaire de repérer, parmi les vacanciers, une jeune fille, accompagnée de ses parents, qui semble endurer une tension tout aussi forte. Les nuages s'amoncellent, mais il ne tombe que quelques grosses gouttes. Le soir, parmi les convives engourdis, l'homme voit encore cette jeune fille qui paraît avoir toujours comme lui «*la fièvre de l'univers*». Dans la nuit, il se livre à la chaleur moite qui lui semble soudain être devenue le corps voluptueux de la jeune fille. Perdu dans sa sensualité, il erre dans l'hôtel endormi et, comme guidé par la nature, entre dans une pièce où se trouve la jeune fille. Elle est aussi dans un état de transe, se laisse caresser, dit «encore», s'endort...

À son réveil, elle est consciente mais ne comprend pas la raison de la présence de l'homme et se sauve. Alors l'orage éclate qu'il ressent comme «*l'étreinte passionnée d'un sexe avec l'autre*». Soulagé, il s'endort voluptueusement.

Le lendemain, la jeune fille semble avoir tout oublié.

"Phantastische Nacht"

(1922)

"*La nuit fantastique*"

Nouvelle

Un homme jeune, fortuné et oisif, mène une vie facile et n'a plus guère de désir que celui d'avoir des désirs. Sa maîtresse rompt après une liaison de trois ans et son meilleur ami meurt, mais il reste indifférent. Il a conscience de son engourdissement, sait que son insensibilité est une forme de mort, mais ne trouve pas la force de réagir.

Un jour (le 7 juin 1913, date importante qu'il retiendra), il se rend un peu par hasard à l'hippodrome du Prater où l'enthousiasme des parieurs lui semble ridicule bien qu'il envie leur spontanéité. Histoire de s'occuper, il flirte du regard avec une coquette au rire bruyant ; elle répond à ses avances jusqu'à l'arrivée de son mari, un petit homme rougeaud. Parce qu'il a vu de la haine dans les yeux de l'épouse, le jeune homme bouscule le mari qui perd ses tickets de pari, les ramasse et s'en va, accompagné de sa femme. Or un des tickets est resté sur le sol. Le jeune homme veut le rapporter au petit mari, mais cela ne l'amuse plus, la femme a cessé de l'intéresser. La course a lieu, le cheval inscrit sur le ticket gagne une somme importante dont le jeune homme, honteux, veut se débarrasser en jouant un cheval que l'on dit mauvais. La course commence, le cheval joué rattrape celui de tête, le jeune homme s'excite, crie le nom de l'animal... Il a gagné six cent quarante couronnes et se sent

soudain heureux. Lorsqu'il voit passer dans un fiacre le petit homme rougeaud et sa femme, il a honte d'être un voleur. Mais, comme il est en même temps heureux du réveil de sa sensibilité, il décide de se promener dans la foule populaire pour faire partager son bonheur retrouvé. Cependant, son habit trop bourgeois gêne ceux auxquels il voudrait sourire ou parler. La nuit tombe. Il ne lui reste plus, comme dans sa prime jeunesse, qu'à chercher le réconfort dans les bras d'une prostituée. L'une d'elles est là qui l'entraîne sous les arbres. Il la paye bien... Mais c'était un guet-apens : arrive une bande de voyous qui lui extorquent de l'argent en menaçant de le livrer à la police puisque la donzelle est mineure. Il sait bien qu'ils craignent les gendarmes plus que lui-même mais accepte de payer après leur avoir fait peur à son tour. Réconcilié avec la vie, il comprend que «seul vit véritablement celui qui vit son destin comme un mystère», il distribue son argent aux rares pauvres passants puis le jette dans la rue tant il veut faire le bien de tous et vivre dans le bonheur.

Mais lui, qui croit avoir trouvé la voie du bonheur, est tué à la guerre quelque temps plus tard.

Commentaire

La nouvelle serait née de notes communiquées à l'auteur par la famille d'un militaire qui avait songé à écrire son histoire mais est mort à la guerre, qui est dénoncée car, à la place d'une jeune vie avide de bonheur, elle plante une lugubre croix.

“Brief einer Unbekannten“

(1922)

“Lettre d'une inconnue”

Nouvelle de 53 pages

De retour d'un voyage, un écrivain de Vienne, romancier à succès, trouve dans son courrier une très longue lettre adressée «à toi qui ne m'a jamais connue». Une femme anonyme lui annonce que son enfant est mort. Si elle-même disparaît, il recevra sa lettre, sinon elle la détruira.

Des années auparavant, âgée de treize ans, elle vivait dans l'immeuble qu'occupe encore l'écrivain. Elle s'était intéressée à lui dès l'annonce de son arrivée, à travers les objets de son déménagement. Longtemps, elle avait épié ses allées et venues, ses amis, ses maîtresses. Lorsque, pour la première fois, il l'avait regardée, elle avait été à lui, plus rien d'autre n'avait existé. Sa mère s'étant remariée, il lui avait fallu aller pendant deux ans habiter à Innsbrück. Mais, dès que son âge le lui avait permis et malgré la générosité de son beau-père, elle était revenue à Vienne. Pensant toujours que l'écrivain allait la reconnaître et l'aimer, soir après soir, elle le guettait ; chaque jour, à mesure que sa sensualité s'éveillait, elle devenait plus jalouse des femmes qui l'accompagnaient. Enfin, il la vit et lia connaissance. Elle accepta aussitôt un dîner et, après, l'accompagna chez lui. Trompé par la facilité avec laquelle elle s'était laissée séduire, il ne s'aperçut même pas qu'elle lui offrait sa virginité. Trois jours plus tard, il lui donnait quelques roses blanches et partait en voyage en promettant de lui écrire.

L'enfant fut conçu durant ces trois nuits. Jamais le volage écrivain ne se manifesta et, lorsqu'il revint à Vienne, la jeune femme ne voulut pas l'importuner. Son enfant naquit dans la misère à l'hôpital. Jamais elle ne lui en tint rigueur, pas plus qu'elle ne se sentit coupable. Elle n'en voulut qu'à Dieu d'avoir permis ce sacrifice absurde. Chaque année, au moment de son anniversaire, elle lui envoyait des roses blanches.

Pour donner à son fils une vie aisée sans vouloir rien devoir à son beau-père, elle devint une femme entretenue et collectionna les protecteurs sans jamais accepter d'en épouser aucun. Dans la vie brillante qu'elle menait, elle rencontra souvent celui qu'elle aimait, mais il ne reconnut dans cette femme richement parée ni la gamine de l'escalier, ni la jeune employée qu'il avait autrefois séduite. Un soir, dans une boîte de nuit, il l'avait regardée avec insistance. Elle l'avait rejoint dehors et, plantant là son ami, l'avait accompagné chez lui pour une quatrième nuit d'amour. Mais elle n'était toujours qu'une partenaire anonyme. Au petit matin, il avait annoncé qu'il partait en voyage et, dans le miroir, elle l'avait vu glisser une liasse de billets dans son sac : il la payait comme on paie une

prostituée. En sortant, elle avait donné la liasse au vieux domestique qui, lui, sut reconnaître la petite voisine et montra qu'il comprenait son don. Leur enfant étant mort, elle n'eut plus personne à choyer ni à attendre. À la veille de sa propre mort, elle demandait simplement à celui qu'elle aimait qu'à chacun de ses anniversaires il s'achète des roses blanches puisqu'elle ne serait plus là pour le faire. L'écrivain ne réussit à se souvenir d'aucune de ses rencontres avec cette femme. Mais, voyant que le vase est vide alors que c'est justement le jour de son anniversaire, il sent soudain que quelqu'un vient de mourir.

Commentaire

Cette chronique vibrante d'un amour fou, désespéré, sans attente ni espoir, l'une des plus déchirantes déclarations d'amour de la littérature, est l'un des récits de Stefan Zweig les plus appréciés. C'est une «*confidence crépusculaire*» à l'état pur, qui manifeste d'une manière paradoxale, ce qui en redouble la puissance d'émotion, combien la parole, malgré tout, libère.

Dans ce texte encore, Zweig fit appel à sa forme préférée, la nouvelle enchâssée : le vaste retour en arrière que constitue la lettre de l'inconnue est précédé d'une brève exposition (où l'on apprend dans quelles circonstances le manuscrit a été trouvé) et suivi d'un épilogue tout aussi concis (qui décrit l'impression produite sur le destinataire et, très subtilement, ramène le lecteur à un point de départ désormais lumineux). Et l'art avec lequel il use de cette forme témoigne d'un grand raffinement. En effet, le lien qui unit le récit encadré au récit-cadre est régulièrement rappelé à l'esprit du lecteur, et ce, non seulement par des phrases où l'inconnue, interpellant l'homme de sa vie, se projette dans son présent, où, donc, il y a retour au temps du premier récit, mais aussi par des leitmotifs, fréquents, brefs et insistants («*mon bien-aimé*»), ou plus espacés et donnant lieu à des variations assez élaborées (l'amorce étant fournie par la phrase «*Mon enfant est mort hier*»), qui sont une sorte de ponctuation musicale du texte.

On trouve la même subtilité dans la façon dont l'œuvre progresse. En effet, à chaque extension du leitmotiv de départ correspond une nouvelle étape dans la révélation du «*secret*». D'abord intrigué par l'en-tête de la lettre (et mis un peu mal à l'aise par la tonalité morbide de la scène nocturne du début), le lecteur découvre bientôt l'amour fou que la jeune fille de treize ans a voué jadis à l'écrivain de vingt-cinq ans, sans le lui dévoiler, et que la femme adulte continue d'entretenir. Une telle passion possessive, dont tous les prolongements sont peu à peu distillés, rappelle l'attachement d'Edgar pour le baron (dans «*Brûlant secret*») et préfigure celui de Roland pour le professeur (dans «*La confusion des sentiments*»), de sorte qu'on pourrait voir dans la «*Lettre d'une inconnue*» une sorte de transition entre les amours adolescentes décrites dans le recueil intitulé «*Première expérience*» et les amours de l'âge mûr. Cela dit, cette passion, qui tire une bonne part de sa substance du mystère absolu dont elle s'entoure, présente d'indéniables aspects délirants, obsessionnels et pervers, ainsi qu'une tendance fatale à l'autodestruction. C'est donc plutôt avec deux autres nouvelles du même recueil, «*Amok*» et «*La ruelle au clair de lune*», que le rapprochement paraît s'imposer.

Cette nouvelle parut d'abord séparément en 1922, dans «*Die neue freie Presse*» (numéro daté du 1er janvier). Puis, la même année, elle fut réunie avec d'autres nouvelles pour former le recueil intitulé «*Amok*». Ensuite, elle fit à nouveau l'objet d'une publication séparée, toujours en 1922, mais à Dresde. La traduction française, par Alzir Hella et Olivier Bournac, a paru en 1927 aux éditions Stock, dans un recueil intitulé «*Amok*» où elle figurait entre la nouvelle-titre et «*Les yeux du frère éternel*». La composition de ce recueil fut modifiée en 1930, la dernière nouvelle étant remplacée par «*La ruelle au clair de lune*».

Elle est vite devenue une œuvre très populaire. Elle a été adaptée pour le cinéma en 1943 par Hannu Leminen, puis en 1948 par Max Ophüls : «*Letter from an unknown woman*» avec Joan Fontaine et Louis Jourdan ; enfin, en 2001, par Jacques Deray, dans un téléfilm, avec Irène Jacob : «*Lettre d'une inconnue*».

“Die Mondscheingasse”

(1922)

“La ruelle au clair de lune”

Nouvelle de 23 pages

Dans un port du sud de la France, à la nuit tombée, un voyageur allemand erre sans but dans les bas quartiers. Il est sensible à la couleur locale et devine les aventures grandes et sordides qui se dissimulent derrière les façades. Dans une rue plus calme que les autres, il est attiré par une maison où une voix chante en allemand un air du “Freischütz”. Alors qu’il y pénètre, il croise un homme effrayé. La maison est un bordel où une Allemande au regard vide l’accueille. L’homme croisé sur le seuil revient : les femmes l’humilient, l’insultent, le traitent comme un domestique en se moquant de son avarice ; on le chasse avec mépris, mais, quand il veut partir, on le retient. Il sort enfin et, gêné par cette atmosphère délétère, le voyageur le suit de peu. Tandis qu’il cherche à se repérer pour retrouver son hôtel, l’homme du bordel sort de l’ombre et propose de le guider. Alors, il lui raconte son histoire.

Il est le mari de la prostituée. Relativement fortuné mais peu généreux de son argent, il avait épousé une jeune fille pauvre et, durant plusieurs années, l’avait obligée à le flatter et à quémander pour obtenir la moindre pièce, jusqu’au jour où elle disparut. Il comprit alors combien il l’aimait et la rechercha. Il la retrouva à Berlin, mais elle le chassa. Puis elle disparut. Il fit effectuer partout des recherches. Après bien du temps, on finit par la retrouver dans une maison en Argentine. Par l’entremise de son avocat, il lui fournit le prix du voyage et, présent à son débarquement, réussit à se faire accepter d’elle. Ils fêtèrent leurs retrouvailles dans un restaurant et elle déclara vouloir bien reprendre la vie commune. Or le serveur du restaurant l’ayant volé de quelques sous, il se mit en fureur. Sa femme, comprenant que son rapport à l’argent était inchangé, le quitta avec mépris. Il l’avait retrouvée dans ce bordel français et, depuis, elle le torturait. Mais il revenait chaque jour. Il demande à son compatriote de lui parler. Il n’en peut plus et projette de la tuer si rien ne change.

Le lendemain, avant de prendre son train, le voyageur se promène à nouveau dans le quartier. Soudain, il aperçoit l’homme qui se précipite vers la maison. Entre ses doigts quelque chose brille. Est-ce de l’argent ou un couteau?

Commentaire

Son titre à lui seul désigne cette nouvelle comme un de ces «nocturnes» où l’on trouve confirmée la conviction, exprimée dès 1904 par Stefan Zweig, que *«notre vie a des significations plus profondes que les simples événements extérieurs, qui nous réunissent puis nous séparent»*, et qu’*«une profonde magie de l’existence gouverne nos destinées, même lorsque nous croyons en rester les maîtres, une magie que seuls les sentiments perçoivent, et non les sens»*.

Cet homme, qui vit ses rapports avec les femmes comme des rapports de domination, a choisi de *«tirer de la misère»* l’une d’entre elles, puis essayé de la maintenir dans un humiliant état de servitude, afin de compenser son propre sentiment d’infériorité. Mais le départ de cette femme lui a révélé l’amour fou qu’il lui portait. Cette passion l’a contraint petit à petit à inverser les rôles : c’est lui qui désormais fut soumis aux humiliations, se mit alors lui-même en position d’être insulté, ridiculisé, traité comme un chien, par une femme haineuse. Il raconte son passé pour désamorcer ses velléités de meurtre. Ce vilain avare veut tuer seulement parce que sa souffrance est abominable.

Le titre originel devait être *“Verworrene Erinnerungen”* (“Souvenirs confus”). La nouvelle parut en 1922 dans le recueil où elle figurait en dernière position. Le regroupement opéré par Zweig se comprend fort bien, étant donné les affinités qui unissent cette nouvelle à la nouvelle-titre. Comme pour *“Amok”*, le récit principal est inséré dans une sorte de cadre, fourni ici par les deux promenades solitaires que fait le narrateur dans les ruelles du port et par les sensations et les pensées qu’elles suscitent. Mais l’histoire elle-même est structurée différemment. Elle se divise en deux parties de longueur à peu près égale, qui s’enchaînent autour d’un renversement de situation ou plutôt de perspective (le personnage qui, jusque-là, passait pour la victime s’avère être le persécuteur). Par ce

procédé dramatique, elle a quelque chose d'une intrigue policière ou tout au moins a une ambiance policière, d'autant plus que le quartier du port où le narrateur s'est aventuré dégage une atmosphère trouble et qu'il se sent incité à en percer les mystères.

C'est aussi par le climat dans lequel elles baignent que les deux nouvelles sont apparentées : climat nocturne et, surtout pour ce qui est d'"Amok", maritime ; climat étrange et inquiétant par l'impression d'irréalité et par la sensation d'effroi qu'il fait naître chez le narrateur. Très frappante est, à cet égard, la ressemblance des deux premiers face-à-face (ou plutôt côte-à-côte) entre lui-même et l'homme dont il va recevoir les confidences : ce n'est d'abord qu'une voix dans l'ombre qui le fait sursauter, puis une silhouette fantomatique qu'il devine sans la voir ; enfin, après un silence vite insupportable, un être humain à part entière. Alors se révèle, et c'est là la ressemblance essentielle entre les deux nouvelles, une problématique commune : comme le médecin d'"Amok", le négociant de "*La ruelle au clair de lune*" vit ses rapports avec les femmes comme des rapports de domination. Avec son personnage qui fait penser à un héros de Dostoïevski (écrivain auquel Zweig avait consacré un essai en 1927), la nouvelle illustre de façon impressionnante la dimension compulsive et donc inéluctable de la passion sadomasochiste.

La traduction française, par Alzir Hella et Olivier Bournac, a été publiée en 1930 aux éditions J. Snell (avec "*La gouvernante*"), puis, la même année, chez Stock, mais cette fois au sein d'un recueil plus conforme à l'édition d'origine, l'éditeur, s'il tint compte de la critique faite en 1926 par Romain Rolland, ayant adopté une solution intermédiaire puisqu'il ne publia pas le recueil original dans son intégralité. Une réimpression a eu lieu en 1979.

"Amok, Novellen einer Leidenschaft"

(1922)

"Amok, nouvelles d'une passion"

Recueil de nouvelles précédé d'un sonnet

Commentaire

Il fut dédié à Frans Masereel, artiste et ami fraternel. Il fut, selon Romain Rolland, « consacré à l'enfer de la passion, au fond duquel se tord, brûlé mais éclairé par les flammes de l'abîme, l'être essentiel, la vie cachée : "Brûle donc ! Seulement si tu brûles, tu connaîtras dans ton gouffre le monde. La vie ne commence qu'au seuil où le mystère est en acte..." » La passion apparaît irrésistible, semblable à la folie.

Ce recueil reposait sur la notion de cycle que Zweig devait notamment à ses recherches sur Balzac. Cette démarche allait être poursuivie en 1926 quand "*Amok*" devint le deuxième tome d'un ensemble plus vaste intitulé "*Die Kette, ein Novellenkreis*" ("*La chaîne, un cycle de nouvelles*"), le premier étant constitué par "*Erstes Erlebnis. Vier Geschichten aus Kinderland*" et le troisième par "*Verwirrung der Gefühle, drei Novellen*".

"Frans Masereel. Der Mann und Bildner"

(1923)

"Frans Masereel. L'homme et le sculpteur"

Biographie

C'était un graveur sur bois de la bonne bourgeoisie belge qui, pour Zweig, aurait pu être « *un fils naturel de Walt Whitman (...), une force naturelle se développant à l'infini* ».

“Angst”
(1925)
“La peur”

Nouvelle

Irène est mariée à un avocat fortuné. Mais elle s'ennuie et, en quête de passion, a pris un amant. Pourtant, chaque fois qu'elle quitte la chambre de celui-ci, elle est en proie à une terrible peur. Un jour, son anxiété se justifie : une femme particulièrement vulgaire l'arrête sur le palier, dit être l'ancienne maîtresse du jeune homme et lui réclame de l'argent à titre de dédommagement. Irène lui en donne. Mais, dévorée par l'angoisse, elle s'enferme chez elle et envoie une lettre de rupture à son amant. Cependant, ce repli lui est insupportable et, de nouveau, elle sort et rencontre encore l'horrible femme qui lui soutire encore plus d'argent, montrant qu'elle sait parfaitement qui elle est et où elle habite. Irène tente d'avouer sa faute à son mari, mais elle ne peut prévoir la réaction de cet homme avec lequel elle a toujours eu un rapport très conventionnel. Quand la femme se présente chez elle et se fait donner un bijou de valeur, Irène décide d'en finir avec la vie. Elle fait une dernière tentative auprès de son amant qui dit ne pas comprendre de quoi elle parle et l'a d'ailleurs déjà remplacée. Alors qu'elle achète de la morphine dans une pharmacie, une main se pose sur son bras, celle de son mari. C'est lui qui a organisé tout le stratagème du chantage : il savait son infidélité et avait eu cette idée pour la faire revenir au bercail. Ce qu'elle fait.

Commentaire

La nouvelle décrit les plus subtils mouvements de l'âme et de l'esprit de cette grande bourgeoise qui trompe son mari et qui est habitée par la peur. Elle fut adaptée au cinéma : en 1936, par Victor Tourjansky ; en 1954, par Roberto Rossellini.

“Leporella”
(1925)
“Leporella”

Nouvelle

Crescenz, femme de trente-neuf ans, presque demeurée, brute de travail toujours muette, est devenue servante dans une belle maison viennoise dont l'atmosphère est très déplaisante : Madame, riche bourgeoise, s'entend très mal avec Monsieur, aristocrate volage et dépensier. Un jour, à l'occasion d'un recensement, Monsieur interroge Crescenz. Il découvre qu'elle vient d'une région du Tyrol où il alla souvent à la chasse et qu'elle lui a même servi autrefois un excellent rôti de chevreuil. Émerveillée du fait qu'on s'intéresse à elle pour la première fois de sa vie, elle se met à parler et voue soudainement un véritable culte à son patron. Madame ne dort plus, ne mange plus, pleure ou crie toute la journée. Crescenz, qui lui en veut de rendre la vie impossible à Monsieur, ne perd pas une occasion de la contrarier. Enfin, le médecin décide d'envoyer Madame dans une maison de repos pour plusieurs mois. Au cours de cette période, Crescenz sert Monsieur avec un zèle fou, favorise ses liaisons et joue même les entremetteuses quand il ne ramène pas de femme à la maison durant plusieurs jours. Une de ces femmes la baptise Leporella ; en effet, elle montre le même dévouement aveugle et la même fierté de son maître que le domestique du Don Juan de Mozart. Mais Madame revient et reprennent les disputes constantes. Monsieur décide de s'échapper en allant à la chasse. Cependant, l'attitude de Crescenz l'inquiète ; elle l'a quitté en disant : *«Môsieur n'a qu'à faire bon voyage, surtout, j'men vas faire c'qui faut.»* Trois jours plus tard, sa femme est morte : elle a pris du véronal et a ouvert le gaz. Sur le témoignage de Crescenz, on a conclu à un suicide. Mais Monsieur est torturé par l'idée que la servante a assassiné sa femme parce qu'elle a cru ainsi se faire

aimer de lui, qu'elle lui a rendu ce service qu'il ne demandait pas. Elle lui fait horreur et l'effraie. Il voyage sans cesse pour éviter sa compagnie et, lorsqu'il est à Vienne, ne mange même pas chez lui. Il engage un nouveau domestique qui pourra servir d'intermédiaire entre lui et Leporella. Quelque temps plus tard, celui-ci vient se plaindre : il a peur de cette femme et la sent comme une bête féroce aux aguets. Monsieur lui dit de la congédier s'il le veut. C'est ce que fait l'homme. Alors, Crescenz se présente devant Monsieur, voulant savoir si c'est bien lui qui a décidé de son renvoi. Il recule, lui dit qu'elle peut rester si elle le souhaite. Mais elle a compris.

Le soir, Monsieur trouve sur son bureau la boîte dans laquelle Crescenz avait amassé ses économies et les quelques objets ou billets de théâtre qu'il lui avait donnés. Le lendemain, on repêche dans le Danube le corps de la fidèle servante qui, dans son testament, avait légué ses maigres biens à son maître.

Commentaire

La nouvelle est une sorte de réplique d'"*Un cœur simple*" de Flaubert. La servante conserve son mystère : nous sommes ses spectateurs mais nous ne savons aucunement comment elle pense à son maître.

"Der Kampf mit dem Dâmon"

(1925)

"Le combat avec le démon"

Recueil de trois essais

Ils portent sur trois grands solitaires de l'esprit que rapprocha une similaire tragédie :

- Hölderlin (1770-1843), l'auteur d'"*Hypérion*", d'"*Empédocle*", des "*Hymnes*" qui, ayant une conception trop haute de la poésie, pensant que «L'homme qui pense est un nain ; l'homme qui rêve est un géant», refusa de transiger avec la vie pratique et s'éteignit dans la misère et la folie ; Zweig trouva en lui un voyageur, un Européen et une âme exaltée éprise d'idéal.

- Heinrich von Kleist (1777-1811), l'auteur de "*Penthésilée*", qui ne put mettre que par le suicide un terme à l'antagonisme qui existait entre les impulsions de sa nature et les impératifs de son rationalisme ; discret, modéré, Zweig fut fasciné par la passion que Kleist manifesta avec éclat dans ses oeuvres, par sa lutte contre son «démon», ses voyages perpétuels, ses désordres mentaux, non endigués, qui avaient dégénéré en chaos, et son attirance pour le suicide : comme lui, il se suicidera en compagnie de la femme aimée, répétant déjà en 1925 sa propre mort en écrivant celle de Kleist.

- Friedrich Nietzsche (1844-1900), l'"*argonaute de l'esprit*", qui, solitaire et incompris dans sa «volonté de puissance», sombra également dans la folie ; Zweig s'intéressa à l'homme beaucoup plus qu'à l'oeuvre immense de cet auteur dont la pensée domina la philosophie du XX^e siècle ; comme il craignait par-dessus tout la solitude qu'il présentait comme la plus terrible des tortures, il peignit comme un calvaire la vie solitaire de Nietzsche.

Commentaire

Comme il l'avait fait dans "*Trois poètes de leur vie*", Stefan Zweig rapprocha ces figures animées par un même mouvement intérieur, ces trois destinées fulgurantes et sombres, où les éclairs du génie créateur illuminèrent des vies brèves, en proie à l'excès, à la démesure, à la folie. Pour ces errants, à peu près ignorés de leur vivant, la pensée ou la création n'étaient pas cette sereine construction d'un idéal d'harmonie et de raison dont Goethe donna l'exemple accompli ; elles ne pouvaient naître que dans le corps à corps avec un démon intérieur qui fit d'eux les fils de Dionysos, déchiré par ses chiens. C'est en romancier, grâce à l'intuition et à la fraternité d'âme, que, fasciné par les dimensions les plus mystérieuses de l'esprit humain, il mena ces évocations, dont bien des pages sont d'inoubliables morceaux littéraires. Mais celui qui fut un des tenants de la critique psychologique issue de Freud (ami intime auquel le livre fut dédié), continuait aussi sa classification des familles de l'esprit,

usant toutefois ici d'une autre méthode que celle utilisée dans "*Trois maîtres*". Il fit fond sur la biographie pour donner des trois poètes une interprétation certes assez personnelle, mais toujours des plus attachantes : il voulut montrer le "Dreiklang", «l'accord wagnérien de trois esprits créateurs en lutte avec l'inquiétude éternelle» (Romain Rolland) que, dans son introduction, il opposa à «*l'accord parfait classique de Goethe, pour qui le combat avec le démon a été le problème décisif de toute l'existence et qui l'a résolu par la victoire absolue, implacable et sans rémission*». Il «*célébra ceux que le Démon d'inquiétude déchira et ensemença, les génies labourés par le soc de la folie et qui se couvrent de moissons, montra la fausseté de la conception qui les a réduits à des cas pathologiques : "Pathologique n'a de sens, dit-il, que pour l'improductif". Partout où l'anormal est un principe de force, une source de création, il n'est pas normal, il est supranormal, comme les cyclones et les typhons, qui sont la frénésie de la Nature, son paroxysme, et peut-être sa suprême expression.*»

En ce qui concerne le style, ces trois essais, d'un ton un peu emphatique, mais hauts en couleur, riches d'images et de mouvement (en particulier dans le chapitre "*Ténèbres pourpres*" dans l'essai sur Hölderlin), furent très significatifs dans son œuvre critique.

"Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau"

(1926)

"Vingt-quatre heures de la vie d'une femme"

(1934)

Nouvelle de 113 pages

Au début du siècle, dans une petite pension de famille «comme il faut» de la Riviera, une violente discussion oppose les touristes, et le narrateur, qui y réside, en explique la raison.

La veille, un charmant jeune Français était arrivé. En moins d'une journée, il avait fait la conquête de tous les clients tant il était plaisant et affable. Au soir, il était reparti, prétextant une obligation, mais avait annoncé son retour deux jours plus tard. Or, le même soir, un soyeux lyonnais qui séjournait avec sa femme, Henriette, et ses filles trouva une lettre de son épouse : cette sage mère était partie avec le jeune homme. Le mari fut pris d'«*un sanglot sauvage et animal comme seul peut en avoir quelqu'un qui n'a jamais pleuré.*»

Les occupants de l'hôtel, outrés, discutaient avec passion sur la fuite d'une honnête femme mariée avec un jeune homme qu'elle ne connaissait que de la veille ; ils se scandalisaient de ce qu'elle puisse ainsi abandonner son foyer après quelques heures seulement de conversation avec un inconnu ; ils la traitaient de «*gourgandine*», de «*créature sans moralité*» ; ils se demandaient si leur liaison était ancienne ou s'ils avaient subi un coup de foudre.

Seul le narrateur, plus par envie de provoquer que par réelle conviction de l'innocence de cette femme, ne manifeste pas de mépris pour la fugitive, tente de la comprendre, prend sa défense, soutient, malgré le scandale qu'il cause, que la passion justifie ce départ et qu'une femme est plus morale lorsqu'elle suit ses inclinations que lorsqu'elle simule l'amour auprès d'un mari qu'elle a cessé d'aimer.

Dans les jours suivants, une dame anglaise, sèche, digne et très distinguée, Mrs C..., également en résidence dans la pension, qui avait peu participé à la discussion mais s'y était beaucoup intéressée, revient souvent sur le sujet, insistant pour que le narrateur confirme qu'il n'avait aucun mépris pour cette épouse volage. Puis elle lui demande par lettre s'il accepterait qu'elle se confie à lui et s'engage à être parfaitement fidèle à la vérité.

Cette aventure a ranimé des feux éteints chez cette femme de quarante ans, qui a deux grands enfants, est la veuve d'un mari qu'elle avait beaucoup aimé et voyage sans cesse pour essayer de dissiper sa tristesse. Elle raconte au narrateur un épisode de sa jeunesse analogue à l'événement qui met en émoi les estivants, les «*vingt-quatre heures les plus intenses de sa vie*», où elle a seulement suivi l'élan de son cœur et de sa passion, vingt-quatre heures d'une folie qui lui fait honte et dont elle doit se confesser pour être absoute, vingt ans plus tard !

Un soir, dans une salle de jeu du casino de Monte-Carlo, elle s'occupait à regarder les mains des joueurs, ces extrémités qui traduisent si bien les sentiments de leur propriétaire. Deux surtout attiraient son attention : des mains belles et fortes, d'une présence quasi animale qui frémissaient au gré des gains ou des pertes ; les mains d'un sympathique jeune homme de vingt-quatre ans environ dont le visage évoquait les tortures de la passion du jeu. *«C'était un homme débordant de force qui concentrait toute sa passion dans les extrémités de ses doigts pour qu'elle ne fit pas exploser son être tout entier.»* Il perdit tout et elle comprit, à ses mains et à son visage, qu'il allait se tuer. Prise de pitié, elle le suivit au dehors et, l'ayant entraîné à l'abri d'un kiosque, osa lui parler. L'inconnu la prit pour une prostituée et lui répliqua brutalement qu'il n'avait pas d'argent. Elle lui en offrit et l'accompagna dans un petit hôtel borgne, lui recommandant de dormir et le conjurant de quitter Monte-Carlo dès le lendemain. Il l'attira dans la chambre, elle ne put résister et passa avec lui une nuit passionnée dont le souvenir pèse sur toute sa vie. Au matin, en se réveillant au côté de cet homme-enfant, sa honte fut terrible. Mais, comme il s'était éveillé lui aussi, elle lui donna rendez-vous à midi à son hôtel. Il y vint et, fidèle à sa détermination de le sauver, elle l'emmena dans une promenade sur la Corniche. Il lui confia qu'il appartenait à une riche famille polonaise ; que, peu de temps auparavant, il avait été pris de la passion du jeu ; qu'il s'était gravement endetté ; qu'il avait ainsi gâché sa carrière de diplomate ; puis que, tentant le tout pour le tout, il avait volé des bijoux à sa tante et était venu jouer à Monte-Carlo ; que, puisqu'il s'était irrémédiablement déshonoré, il ne lui restait plus qu'à se donner la mort. Elle avait supplié, argumenté et, comme elle avait compris la pitié de ce Polonais, l'avait entraîné dans une chapelle où elle l'avait obligé à faire serment devant Dieu de ne plus jamais jouer et de quitter la ville. Il s'y était engagé et avait remercié Dieu avec ferveur de lui avoir envoyé cette femme si bonne. Parce qu'elle devait retrouver une parente et qu'elle était tranquilisée, elle lui avait donné de quoi payer son voyage et racheter les bijoux volés. Mais, rentrée à son hôtel, elle avait été prise d'un soudain désir de tout quitter pour le suivre. Lorsqu'elle était arrivée à la gare, le train était parti. Sa déception avait été terrible. Elle avait repris la route de la Corniche pour mieux penser à lui ; puis elle s'était rendue au casino.

Il y était, à la même place que la veille, avec la même folle passion dans le regard et dans les mains. Elle lui rappela sa promesse et lui ordonna de quitter la salle. Mais il venait de gagner une fortune et commençait à la perdre. Aussi, furieux, il l'insulta, lui jeta à la tête les billets qu'elle lui avait donnés, la chassa, lui disant que sa présence le faisait perdre. Accablée de honte par cet esclandre, ayant compris son impuissance et sa folie, elle avait pris le premier train la rapprochant de l'Angleterre. Son aventure de vingt-quatre heures était finie.

Des années durant, sa honte l'avait poursuivie. Puis elle avait appris le suicide du joueur, dix ans auparavant à Monte-Carlo et n'avait pas éprouvé le moindre regret, mais plutôt la satisfaction de voir disparaître un témoin gênant. Avec la vieillesse, elle se sentait moins coupable mais pensait n'obtenir une totale rémission de sa folie qu'en l'avouant à une personne compréhensive qui saurait l'absoudre. Son récit terminé, elle quitte l'auteur sans accepter le moindre commentaire. Il remarque *«qu'elle était là comme une jeune fille, pudiquement troublée par le souvenir...»*

Commentaire

On trouve dans cette histoire d'amour et de hasard les tableaux, peints avec beaucoup de finesse et de précision, d'une petite société bourgeoise sûre de ses bonnes moeurs qui l'étouffaient, et des salles de jeux du casino de Monte-Carlo à l'atmosphère fébrile. Mais Stefan Zweig exploita surtout le souvenir d'une expérience psychologique particulièrement aiguë, intense et folle, d'un de ces moments si rares où soudain bascule le destin d'un être, d'une passion spontanée et foudroyante, aussi impérative qu'impénétrable et qui, dès sa naissance, provoque un état d'abandon total. Il raconta l'humanité à travers la simple analyse d'un intoxiqué du jeu, faisant, en particulier, décrire avec un grand art, par cette dame, son regard spécial sur les mains du joueur, puis ces mains elles-mêmes, les mains de celui qui l'a entraînée dans la folie : des mains qui attendent, des doigts qui se tendent ; puis des mains qui sautent, qui agrippent ; bref, des mains tellement expressives ! Elle nous fait suivre le chemin tortueux de l'esprit qui amène une femme pleine de distinction à obéir à un homme qu'elle vient de rencontrer, à bousculer toutes ses croyances au-delà des convenances dans

la société. Cette vieille dame est la petite fille de la princesse de Clèves rencontrant le joueur de Dostoïevski. Sont cernées la passion de l'amour et celle du jeu avec tout ce qu'elles recèlent d'imprévisible. L'âme féminine est sondée. Cela donne un récit étonnant de modernisme, sans temps mort ni longueur, au style fluide et soigné et d'une vigueur peu commune le style tient à la fois de Dostoïevski et d'Alfred Hitchcock, tant le suspense est présent au cours de cette marche sur la corde raide.

La nouvelle fut une des plus incontestables réussites de Stefan Zweig pour qui, contemporain d'Arthur Schnitzler et de Sigmund Freud, reculer dans le passé, c'était aussi remonter aux sources de la mémoire et du désir. L'écrivain russe Maxime Gorki ne craignit pas d'écrire : «Je n'ai jamais rien lu de plus profond».

On y relève ces phrases :

- «*J'ai personnellement plus de plaisir à comprendre les hommes qu'à les juger.*»
- «*Ceux qui tombent entraînent souvent dans leur chute ceux qui se portent à leur secours*»
- «*Toute vie qui ne se voue pas à un but déterminé est une erreur.*»
- «*Vieillir n'est, au fond, pas autre chose que n'avoir plus peur de son passé.*»
- «*La vérité à demi ne vaut rien, il la faut toujours entière.*»
- «*La plupart des gens n'ont qu'une imagination émoussée. Ce qui ne les touche pas directement, en leur enfonçant comme un coin aigu en plein cerveau, n'arrive guère à les émouvoir.*»

La nouvelle a d'abord été publiée en anglais en 1934.

Elle a été adaptée au cinéma en Allemagne (1931), en Argentine (1944), en Grande-Bretagne (1952, avec Merle Oberon), aux États-Unis (1961, téléfilm avec Ingrid Bergman), en France (1968, Dominique Delouche, avec Danielle Darrieux et Robert Hoffman) et plus récemment (2001, Laurent Bounhik, sur un scénario de Laurent Bounhik et Guillaume Taurand, avec Agnès Jaoui, Michel Serrault, Nicolas Coster-Waldau et Bérénice Bejo : un vieil ambassadeur riche, solitaire et las, en 2001, croise la jeune et ravissante Olivia qui se sait inexplicablement attachée à un imbécile ; au cours d'une platonique nuit blanche, il lui raconte ce «récit d'un récit», comme pour se défaire d'un secret trop lourd à porter).

“*Verwirrung der Gefühle*”

(1927)

“*La confusion des sentiments*”

Nouvelle de 127 pages

À l'approche de la retraite, un vieux professeur de philologie, prénommé Roland, tient à compléter sa très laudative biographie, à raconter l'aventure qui lui est arrivée à l'âge de dix-neuf ans et qui, plus que les honneurs et la réussite de sa carrière, a marqué sa vie. Il entreprend alors de rédiger des «notes intimes» dans lesquelles il fait part de l'expérience déterminante qui lui est arrivée autrefois et qu'il n'a jamais confiée à personne.

Jeune étudiant, il avait commencé ses études à Berlin, mais passait son temps à se battre en duel et à se dissiper. Son père découvrit sa vie dissolue. Roland en eut tellement honte que, bien décidé à travailler, il s'inscrivit dans une université de province.

Dès son arrivée, il fut séduit par les discours passionnés d'un professeur de littérature anglaise. Il l'aborda et, sur ses conseils, s'installa dans le même immeuble que lui. Roland lut Shakespeare avec frénésie, voulant devenir le meilleur élève de cet enseignant si fascinant. Or l'homme qu'il revit le lendemain était totalement différent de celui qu'il avait admiré la veille : il était terne et distant. Mais le miracle se reproduisit le surlendemain. Le professeur invita alors le jeune homme à venir discuter chez lui ; au comble de la félicité, Roland passa ensuite deux semaines dans une passion furieuse pour la culture élisabéthaine. Épuisé par son travail, il alla un jour se baigner. Une jeune nageuse l'attira et il tenta de faire sa conquête. L'ayant suivie sur le chemin du retour, il constata qu'elle était l'épouse du professeur.

À partir de ce jour, il devint un habitué de l'appartement et prit la plupart de ses repas du soir en compagnie du professeur et de sa femme. Cependant, le couple lui semblait bizarre : une tension régnait entre eux et ils ne communiquaient guère car le professeur semblait s'intéresser beaucoup plus à son élève qu'à sa jeune femme. Roland constata également que le vieil homme paraissait parfois souffrir et disparaissait durant quelques jours sans prévenir quiconque et sans que ses élèves plus anciens et sa femme en fussent étonnés. Profondément touché par ces alternances d'union et d'abandon, il n'osait poser de question à personne mais était obsédé par ce mystère.

À force d'attentions et d'exaltation, Roland réussit à convaincre son maître d'écrire son livre, depuis longtemps annoncé, sur le théâtre du Globe. Ils travaillèrent de concert, l'un stimulant l'autre, dans une communion ou une agressivité passionnées. Alors que la première partie du livre était terminée et que l'étudiant et le professeur commençaient à déguster une bonne bouteille, le jeune homme entendit l'épouse rôder derrière la porte. Il se sentit gêné et préféra partir, épuisé par les tensions intellectuelle et affective qui planaient. Tandis qu'il cherchait le sommeil, des pas glissèrent devant sa porte. Son professeur était là, avec un sourire «faunesque» et un comportement bizarre : il lui demanda avec une sorte de haine de ne plus le tutoyer et de garder ses distances d'étudiant.

Le lendemain, il avait disparu. Roland dîna avec sa femme qui semblait comprendre son désarroi et lui dit que son mari ne valait pas la peine qu'on souffrît pour lui. Il pensa à se suicider, mais décida plutôt de renouer avec ses excès berlinois : beuveries et prostituées. Le lendemain, il partit en promenade avec l'épouse et un couple de ses amis. À l'issue de cette journée de canotage très agréable, tout en se fustigeant, il fit l'amour avec la femme de son vénéré professeur. Au matin, il décida de quitter la ville. Mais son professeur était là qui s'étonnait de sa distance et craignait qu'on ne lui ait raconté quelque chose sur lui. Rendez-vous fut pris pour le soir.

Le professeur avait compris que la gêne de son élève venait de sa relation avec sa femme, mais il ne s'arrêta pas à cet adultère qui lui était indifférent. Il parla plus difficilement de l'amour que semblait lui porter le jeune homme et de la passion qu'il avait lui-même pour lui. Soudain, il accepta de se confier, d'avouer l'homosexualité qui le tourmentait et le faisait fuir parfois vers des amours vénales et discrètes qui l'éloignaient des éphèbes qu'étaient ses élèves, d'avouer sa honte et le naufrage de son couple et de son existence.

Roland comprit alors l'agressivité, la lutte permanente de son professeur contre sa propre vénération. Plus ému que choqué, il alla vers celui qu'il aimait. Mais la lumière ne lui montra qu'un vieil homme anéanti par la passion. Un «*baiser sauvage et désespéré*» scella leurs lèvres et le professeur le chassa. Il s'enfuit et n'eut plus jamais de ses nouvelles.

Le vieux professeur confie : «*Je n'ai aimé personne plus que lui.*»

Commentaire

Zweig décrit les petites et grandes névroses du milieu bourgeois, car le professeur a contracté un mariage pour respecter les convenances et les apparences dans une société aux normes strictes qui se prétend «la bonne société» mais où fait irruption une violente passion. Le narrateur rend hommage à son mentor en rappelant sa relation désorientée par des sentiments amicaux troubles ; mais, s'il a été fasciné par son enseignement et par la sensualité de sa femme, n'est-ce pas parce qu'il était inconsciemment à la recherche d'un père? d'où ce sentiment presque morbide mêlé d'idolâtrie, de soumission, de souffrance. Voilà une très belle description de la force destructive d'une passion contraire à la morale, de l'ambiguïté entre le désir et l'amitié, de la confusion des pulsions... bref, de la complexité de la nature humaine.

On peut y lire :

- «*Il y a certaines paroles qui ne sont d'une vérité profonde qu'une seule fois.*»
 - «*La pause, elle aussi, fait partie de la musique.*»
 - «*Rien ne trouble plus puissamment quelqu'un que la réalisation subite de son ardent désir.*»
-

“Die Hochzeit von Lyon”
(1927)
“Un mariage à Lyon”

Nouvelle

En 1793, Barère demande à la Convention la destruction de Lyon qui ne s'est guère ralliée à la révolution. On fait mine de commencer la démolition, mais rien n'est accompli. Cependant, Barère est remplacé par Collot d'Herbois et Fouché qui font sauter plusieurs beaux édifices, arrêter et fusiller les opposants puisque cela va plus vite que la guillotine.

Dans les caves de la Mairie, de nombreux prisonniers attendent la mort avec résignation. Un nouveau groupe de condamnés arrive dans le local trop exigü. Parmi eux, une jeune fille qui retrouve ainsi son fiancé qu'elle croyait mort. En effet, elle avait supplié Collot et Fouché de la renseigner et ils lui avaient dit qu'il avait été exécuté. Comme elle les insultait, ils l'avaient également condamnée.

Les prisonniers sont attendris par cette histoire. On trouve parmi eux un vieux prêtre réfractaire qui accepte d'unir les deux jeunes gens. Chacun prépare du mieux qu'il peut la cérémonie qui est célébrée dans une joie qui fait oublier la proximité de la mort. On se serre un peu plus pour laisser aux jeunes mariés une pièce tranquille où vivre leur nuit de noces.

Il fallut les réveiller pour les conduire au supplice. Ils partirent de bonne grâce, la main dans la main, suivis de tous les prisonniers comme dans un cortège de mariage. Les jeunes époux et leur escorte de condamnés croyaient qu'un ultime miracle allait se produire. Mais ils furent tous fusillés dans la plaine des Brotteaux.

“Die unsichtbare Sammlung”
(1927)
“La collection invisible”

Nouvelle

À bord d'un train, un antiquaire raconte à l'auteur une expérience étonnante.

Dans l'après-guerre, les riches et les affairistes ont pris un goût frénétique des choses anciennes. Comme un de ces forcenés de l'art avait presque vidé sa boutique, l'antiquaire décida de racheter des pièces à de vieux clients. Dans le registre de ses ventes, il retrouva le courrier d'un collectionneur d'estampes qui avait acquis un grand nombre de très belles oeuvres jusqu'en 1914 puis ne s'était plus manifesté. Il se rendit en Saxe afin de s'informer sur la collection.

Le vieil homme était toujours vivant mais il était aveugle. Très flatté qu'on vînt de la ville pour lui et qu'on vantât cette collection qu'il avait constituée au prix de grandes privations, il proposa au visiteur de la lui montrer. Mais celui-ci saisit le regard effrayé et les signes de dénégation de l'épouse qui conseilla de remettre la présentation à l'après-midi, ce qui fut décidé.

La fille du couple vint chercher l'antiquaire à son hôtel et lui expliqua que son père avait perdu la vue peu de temps après le début de la guerre. À la fin du conflit, la famille était devenue très pauvre, et les femmes s'étaient résolues à vendre quelques estampes. Mais l'inflation galopait et la somme importante promise par les acheteurs n'était plus rien lorsqu'elle était versée. Il avait fallu vendre encore et encore. Les trésors de la collection avaient ainsi disparu, sans que leur propriétaire n'en sache rien.

Avec passion, le vieil homme montra à l'antiquaire des chefs-d'oeuvre qui n'étaient que feuilles blanches. Répondant à la supplication des femmes, le visiteur avait joué le jeu, étant allé même jusqu'à décrire les images absentes. Il avait honte de son mensonge mais était en même temps transporté de sentir «*vibrer un enthousiasme pur, une sorte d'extase illuminée par un esprit entièrement voué à l'art.*»

Au moins les collectionneurs étaient-ils des gens heureux.

Commentaire

Le personnage est en proie à la frénésie de la possession (alors qu'on est en pleine récession), mais il est le seul monomaniac de Zweig heureux parce que, protégé par sa cécité et les mensonges de sa famille, il jouit pleinement de ses estampes même si elles ont disparu. Il compte parmi les plus étonnants, pitoyables et fascinants qu'il ait créés.

“Sternstunden des Menschheit”

(1927)

“Heures étoilées de l’humanité”

«Miniatures historiques»

De même que l'artiste ne crée pas de façon continue, mais lors de rares moments d'inspiration, l'Histoire, selon Zweig, procède par bonds : une succession de faits banals est interrompue de loin en loin par des événements clés. Ce sont ces moments «d'une grande concentration dramatique, porteurs de destin, où une décision capitale se condense en un seul jour, une seule heure et souvent une seule minute», qu'il a voulu illustrer à travers douze «*miniatures historiques*» :

- la prise de Byzance,
- la quête de l'Eldorado,
- la découverte du Pacifique en 1513,
- les derniers mois de la vie de Haendel et la genèse du “*Messie*”,
- la composition de “*La marseillaise*” par Rouget de Lisle,
- la bataille de Waterloo,
- le retour de Lénine en Russie en wagon plombé.
- l'expédition du capitaine Scott au pôle Sud,
- la pose de la première ligne télégraphique sous l'océan Atlantique,
- etc..

Commentaire

Ces brefs textes présentent des moments où l'Histoire se fit fulgurante, mais qui avaient été ternis par une fausse familiarité, Stefan Zweig leur redonnant un éclat dramatique.

“Rahel rechtet mit Gott”

(1927)

“*Rachel contre Dieu*”

Nouvelle

Dieu est en colère contre Jérusalem qui l'a oublié pour sacrifier à nouveau aux idoles. Il provoque une tempête terrible, des nuées terrifiantes, un tremblement de terre. Les gens implorent sa miséricorde, mais il refuse de pardonner. Au milieu du cataclysme, les morts se réveillent et les grandes figures de la Bible se succèdent auprès du Seigneur pour calmer sa colère. Elles n'obtiennent pas plus que les prières des humains. À son tour, Rachel arrive du royaume des morts. Mère entre toutes les mères, elle vient intercéder pour sa descendance. Dieu, voyant ses larmes, consent à l'écouter et arrête le temps sans supprimer le châtement. Elle raconte son histoire.

Bergère d'Haran, fille de Laban, elle fut promise par son père à Jacob à condition que celui-ci travaille pour lui pendant sept ans. À l'issue de ces sept années d'amour refoulé, Rachel vint demander à son père de tenir sa promesse, mais il lui rappela qu'elle était sa cadette et ne saurait se marier tant que son aînée, Léa, n'aurait pas connu l'homme. Il proposait donc un stratagème : cachée sous le voile nuptial, Léa se présenterait à Jacob à la place de Rachel. Elle ne put qu'accepter. Mais, avec Jacob

qu'elle avait prévenu, elle convint d'un signe de reconnaissance : elle l'embrasserait trois fois. Or Léa vint lui demander son aide, tant elle craignait que Jacob la reconnut. Émue par ses larmes, Rachel accepta de se sacrifier et dit à sa soeur par quels signes elle pouvait se faire passer pour elle. Elle accepta même de se glisser dans la tente pour y parler à la place de Léa afin que Jacob crût entendre celle qu'il aimait. La nuit, malgré son désespoir, Rachel tint sa promesse et resta sept heures cachée à côté des amants.

Le lendemain, elle dut subir les reproches et les coups de Jacob qui avait compris qu'elle avait participé à la supercherie. Puis il se calma, garda Léa, et Rachel ne devint sa deuxième épouse que sept ans plus tard.

Rachel demande à Dieu, dont la miséricorde est infinie, de montrer au moins autant de pitié et de générosité que la simple femme qu'elle était. Sinon, il ne serait qu'un Dieu de colère indigne de la foi des humains, un être dévoré par cette indigne jalousie qu'elle a su ne pas montrer. Alors, le regard de Dieu illumine Rachel, la terreur disparaît, les anges font résonner leur musique : Dieu est redevenu lumière et un arc-en-ciel porte les larmes des humains jusqu'à Rachel, la mère.

Commentaire

On peut s'étonner que Rachel raconte sa vie à Dieu qui, bizarrement, manque d'omniscience !

En 1927, Stefan Zweig se rendit en URSS pour participer aux célébrations du centenaire de la naissance de Tolstoï. Il y rencontra Gorki qui avait favorisé la traduction de son œuvre en russe et son édition en dix volumes. De retour en octobre, il publia dans la revue "Neue Rundschau", de façon plutôt inattendue, un article élogieux sur James Joyce : «*un regard tragique qui fuit [...], un puritain à rebours*» - "Ulysse" est l'œuvre d'un «*homme qui se soulage dans un cri [...], décharge ses entrailles de ses ressentiments*».

Il rédigea l'oraison funèbre de Hofmannsthal.

"Marceline Desbordes-Valmore. Das Lebensbild einer Dichterin"

(1928)

"Marceline Desbordes-Valmore : son œuvre"

Biographie

Commentaire

Stefan Zweig présenta la poétesse comme une «*femme à l'humble héroïsme quotidien*», ayant peut-être été le seul à avoir vu sa grandeur.

En 1928, une biographie de Stefan Zweig par Erwing Rieger fut publiée à Berlin.

"Volpone"

(1928)

Comédie

Dans la Venise du XVe siècle, l'opulent Volpone, assoiffé de toutes les jouissances que l'or procure et qui n'a pas de descendance, se divertit aux dépens de tous ceux qui convoitent son héritage. Le comblant de cadeaux dans l'espoir de recueillir sa succession, le jeune et séduisant Mosca, parasite sans scrupules, triomphe finalement du rusé vieillard.

Commentaire

C'était l'adaptation, faite avec Jules Romains, de la pièce de Ben Jonson, auteur anglais du XVII^e siècle. Cette farce était une satire féroce, une peinture vigoureuse d'un monde ouvertement corrompu, des dérives de l'argent et de la convoitise. Elle fut créée au Burgtheater, le 6 octobre 1927 et eut un succès retentissant.

Traduite en français par Jules Romains, elle fut, dans une mise en scène de Charles Dullin, jouée à Paris au Théâtre de l'Atelier, où son succès dura très longtemps.

Elle fut adaptée au cinéma : en 1941, par Maurice Tourneur et Jacques de Baroncelli, avec Harry Baur, Louis Jouvet, Charles Dullin, Fernand Ledoux, Jacqueline Delubac ; en 2004, un téléfilm de Frédéric Auburtin, avec Gérard Depardieu, Daniel Prévost, Gérard Jugnot, Jean-François Stévenin, Robert Hirsch et Inès Sastre.

“Drei Dichter ihres Lebens”

(1928)

“Trois poètes de leur vie”

Essais

Casanova, Tolstoï et Stendhal furent *«poètes de leur vie»* en recréant littérairement leur existence, en se prenant eux-mêmes comme matériau de leur œuvre. Mais alors que le premier se raconta naïvement, de façon anecdotique, pour le plus grand plaisir du lecteur, l'égotiste Stendhal eut une tout autre visée : c'est en psychologue lucide et perspicace qu'il observa et démonta en lui les mécanismes de l'amour, du bonheur ou de l'échec. Tolstoï, enfin, fit de l'autobiographie une véritable quête spirituelle, éthique et religieuse.

Commentaire

Ces trois tentatives, qui reflètent autant de tempéraments, de ressaisir le temps et le destin, furent revécues de l'intérieur par le grand écrivain autrichien, psychologue et moraliste profond.

“Joseph Fouché : Bildnis eines politischen Menschen”

(1928)

“Joseph Fouché, portrait d'un homme politique”

Biographie

Joseph Fouché (1759-1820) fut l'une des figures les plus énigmatiques de son temps. Élevé chez les Oratoriens, il fut un pilleur d'églises. Conventionnel modéré, il massacra les royalistes de Lyon. Il avait prévu d'épargner la vie de Louis XVI mais se ravisa et vota sa mort. Napoléon, qui en fit son ministre de la Police, le chassa et le rappela : il le craignait et avait besoin de lui. Enfin, il fut ministre de Louis XVIII. Il mourut, exilé, cocu et dévot. L'athée de 1793 n'en était plus à une pirouette près. La postérité n'a longtemps vu en lui que l'opportuniste cynique, capable de toutes les infamies et de toutes les trahisons pour assouvir son goût du pouvoir. Il le fut, mais il sut aussi s'opposer habilement à Robespierre comme à Napoléon, et, en quelques occasions décisives, agir en fonction du bon sens et de l'intérêt de son pays.

Commentaire

Dans cette biographie qui a su résister au temps, Stefan Zweig donna un saisissant portrait de ce personnage. Il ne fit pas du *«mitrailleur de Lyon»* un haut fonctionnaire de la Terreur mais une tête

politique qui épousait les méandres du courant majoritaire et qui s'imposait par la vertu de sa redoutable efficacité. Quitte à faire volte-face quand s'infléchissait la tendance générale. Il voyait en lui la première incarnation d'un type politique moderne : l'homme de l'ombre, dissimulé, manipulateur, actionnant en coulisses les mécanismes du pouvoir réel. Il y écrivit cette maxime : « *Presque toujours, la responsabilité confère à l'homme de la grandeur.* » Avec cette biographie, il acquit d'emblée l'autorité qu'on confère aux maîtres.

"BuchmendeI"

(1929)

"Le bouquiniste Mendel"

Nouvelle

Pénétrant dans un café viennois, le narrateur a l'impression d'y être déjà venu et s'agace ne pas trouver dans quelles circonstances ; il lui manque l'amorce qui permettrait à sa mémoire de réveiller le passé. Cet éclair se produit lorsqu'il voit une certaine place près du calorifère : c'était celle du bouquiniste Mendel qu'il rencontrait lorsqu'il était étudiant.

Ce vieux bouquiniste juif avait établi son bureau dans ce café. Il lisait constamment des ouvrages en se balançant et en marmonnant ainsi qu'il l'avait appris à l'école talmudique. Sa mémoire était éblouissante : après quelques minutes de concentration, il pouvait réciter une longue bibliographie car il était en proie à la monomanie compulsive des fichiers bibliographiques. Il ne s'intéressait pas au contenu des livres mais seulement aux caractéristiques d'une édition, sa date, son prix, le lieu où l'on pouvait la trouver. Il n'était pas non plus un homme d'argent, refusant d'être payé pour les renseignements qu'il donnait et ne cherchant pas à gagner beaucoup sur les livres qu'il procurait. Il vivait à l'écart du monde, protégé par le patron du café qui trouvait avec lui son compte de clients parfois très haut placés.

Lorsque le narrateur s'enquiert de Mendel, personne ne semble savoir de qui il s'agit, sauf la dame des toilettes qui lui conte la terrible fin du vieux bouquiniste.

Quand la guerre fut déclarée, que l'Europe était à feu et à sang, Mendel ne s'en aperçut même pas, n'ayant que des fiches dans la tête. Il s'étonna seulement un peu de la raréfaction des étudiants parmi ceux qui le consultaient. Un jour, la police politique vint l'arrêter. Les censeurs avaient été étonnés par certains courriers (des demandes de catalogues) envoyés vers les pays ennemis, la France et l'Angleterre. Ils tinrent d'abord pour fou cet homme qui ignorait le déclenchement du conflit ; puis, apprenant qu'il était un Russe qui n'avait jamais jugé bon de se faire faire des papiers autrichiens, ils le placèrent dans un camp pour étrangers. Il y resta deux ans et fut libéré par deux de ses clients haut placés. Mais, lorsqu'il était revenu au café, il n'était plus le même : il était un vieillard crasseux, confus et incompetent qu'on consultait de moins en moins, la formidable construction qu'était sa mémoire s'étant effondrée. Aussi, prétextant un vol de petits pains, le nouveau propriétaire du café l'avait chassé. Un jour, comme un somnambule, ayant oublié qu'il ne devait plus s'y présenter, il y était entré. Interpellé par son nom, il sembla avoir soudain retrouvé toute sa mémoire et tomba sans connaissance. Le soir, il était mort.

Le narrateur part en s'en voulant d'avoir aussi longtemps oublié Mendel alors que la dame des toilettes lui est restée fidèle. Lui pourtant aurait dû se souvenir puisqu'il « fait des livres pour rester lié aux hommes par-delà la mort » et pour se défendre contre le temps.

Commentaire

Le personnage, monstre de professionnalisme fermé à toute autre chose, bibliographe totalement coupé de la réalité, compte parmi les plus étonnants, pitoyables et fascinants créés par Stefan Zweig.

“Romain Rolland, des Man und das Werk”

(1929)

“Romain Rolland : sa vie, son œuvre”

Biographie

Né à Clamecy en 1866, il passa par l'École normale supérieure où il opta pour l'histoire. À l'École française de Rome (1889, 1891), il rencontra Malwida de Meysenbug qui l'orienta vers la culture germanique. Enseignant l'histoire de l'art et passionné de musique, il publia des “*Vies des hommes illustres*” (1903-1911) et notamment une “*Vie de Beethoven*” (1903) où apparut sa conception d'un héroïsme humanitaire. Patagé en effet entre la pensée de Nietzsche et celle de Tolstoï, il rêva d'un héros non violent qui cherchât à «tout comprendre pour tout aimer». Le débat intérieur qui se livrait en lui entre son internationalisme et son attachement à la patrie apparut dans “*Au-dessus de la mêlée*” (1915), série d'articles écrits en Suisse et qui lui valurent le prix Nobel (1916), mais aussi de nombreuses inimitiés des deux côtés du Rhin. D'abord tourné vers le théâtre, il illustra sa généreuse idéologie dans les “*Tragédies de la foi*” (1913) et son “*Théâtre de la Révolution*” (“*Danton*”, 1900 - “*Le Quatorze-Juillet*”, 1902) ; puis il confia son message de vie énergique et d'amour universel aux héros de ses deux vastes cycles romanesques, “*Jean-Christophe*” (1903 à 1912), et “*L'âme enchantée*” (1922-1933) où il exalta l'«*instinct puissant de la vie*». Parallèlement, «*l'hérédité [...] rieuse, frondeuse, gauloise [...] est venue réclamer sa part*», et ce fut le récit gaillard de “*Colas Breugnon*” (1919), qui célébra la Bourgogne. En correspondance avec le monde entier, rencontrant Gandhi, puis Gorki , Rolland s'efforça de «*concilier la pensée de l'Inde et celle de Moscou*», se ralliant (1927) au communisme. mais avec la volonté de conserver l'«*indépendance de l'esprit*».

Commentaire

C'est une biographie en forme d'hommage que Stefan Zweig consacra à celui en qui il voyait l'un «*des plus grands écrivains de la France actuelle*». C'était un hommage à un ami, puisque les deux hommes ont entretenu une longue correspondance, à un de ses «*maîtres intellectuels*», à un guide aux accents parfois prophétiques, à une conscience. Décrivant à la fois le parcours de l'écrivain et l'œuvre, il s'attacha à en montrer la profonde unité. Esprit libre, tout imprégné de grandeur morale, l'auteur de “*Jean-Christophe*” mit son art au service de l'humanité. Retraçant les engagements successifs de Rolland, Zweig souligna son courage, son héroïsme même quand, presque seul contre tous, il dénonça la folie belliciste qui s'était emparée de toute l'Europe en 1914. Ce texte permet de redécouvrir une des grandes figures littéraires de la première moitié du XXe siècle. Il met en lumière les idéaux de Zweig, pacifiste convaincu et inlassable défenseur d'une certaine idée de la culture européenne, mais homme de lettres avant tout, quand son modèle, et cette différence jettera plus tard une ombre sur leur amitié, se voulait aussi un homme d'action.

“Das Lamm der Armen”

(1930)

“L'agneau du pauvre”

Pièce de théâtre

“Un caprice de Bonaparte”
(1930)

Pièce de théâtre

Pendant sa campagne d'Égypte en 1798, Bonaparte séduisit Pauline Fourès (dite Bellilotte), la femme d'un lieutenant de son armée. Devenu Premier Consul, le « défenseur de la France », à la veille de marcher sur l'Italie, délaissa bientôt cette pauvre conquête. Et le mari bafoué, qu'on avait forcé à divorcer, tenta de provoquer un scandale, rapidement étouffé par Fouché, l'exécuteur des basses oeuvres.

Commentaire

D'un drame conjugal et vrai, Zweig fit une tragi-comédie puissante et poignante où la petite histoire et la grande Histoire se télescopent soudain et où, dépassant le cas personnel de Bonaparte, il dressa un réquisitoire sans concessions contre les abus du pouvoir personnel. Stefan Zweig sembla aussi se demander si ne s'annoncent pas les drames et lubies de l'histoire moderne.

La pièce fut créée simultanément à Vienne, Breslau, Hanovre, Lübeck et Prague en avril 1930.

“Angst”
(1930)
“La peur”

Recueil de six nouvelles

Commentaire

Chaque fois, le lecteur pénètre dans l'existence d'un être et le découvre dans ses origines et dans ses tares, dans les manifestations inconscientes ou volontaires de sa nature la plus secrète. L'auteur, indulgent pour ses modèles, est poète, même et surtout lorsqu'il éclaire et précise des impressions fugaces restées dans l'ombre de l'inexprimé.

En 1930, à Sorrente, Stefan Zweig rendit visite à Maxime Gorki qui lui fit part de la situation difficile dans laquelle se trouvaient de nombreux écrivains soviétiques et l'incita à prendre ses distances avec le régime.

“Untergang eines Herzens”
(1931)
“Destruction d'un coeur”

Nouvelle

Le riche commerçant Salomonsohn est en vacances au bord du lac de Garde en compagnie de sa femme et de sa fille, Erna, qui est âgée de dix-neuf ans. Une nuit, se sentant mal, il se lève. Dans l'obscurité du couloir, il voit une silhouette féminine sortir d'une chambre et entrer dans une deuxième : celle de sa fille. La découverte est terrible pour lui : toujours la tête dans ses journaux boursiers, obsédé par l'argent, il n'a pas vu que sa fillette tant chérie devenait une femme et ne peut envisager qu'elle puisse avoir un amant, surtout après seulement trois jours dans cet hôtel. D'abord, il en veut à sa femme et à sa fille. N'a-t-il pas sacrifié sa vie pour leur offrir l'aisance de la richesse? Puis il se sent

coupable : à toujours gagner plus d'argent pour donner une vie facile à ses femmes, il les a gâtées et les a laissées se détourner de lui.

Le lendemain, il se sent trop lâche pour aborder la question mais est pris d'une haine féroce pour les trois jeunes hommes qui partagent les distractions de sa femme et de sa fille. Au village, il achète une canne ferrée avec l'arrière-pensée de s'en servir contre eux. Lorsqu'il rentre à l'hôtel, on fait à peine attention à lui ; il trouve même qu'on le traite comme un domestique, un chien. Sa fille danse langoureusement dans les bras d'un officier italien, sa femme joue les coquettes. Dans sa chambre, il est atteint d'une douloureuse crise biliaire, se sent devenir un objet, s'endort et rêve que son cœur est devenu «*un néant incompréhensiblement muet*» ; il se sent «*vide et noir comme un arbre creux*».

À son réveil, il entend dans la pièce voisine les femmes se plaindre de son comportement sauvage et de sa tenue négligée. Puis elles partent se distraire sans plus penser à lui. Tard dans la soirée, tandis qu'une étrangère qui fut son épouse dort à ses côtés, il entend sa fille glisser vers son rendez-vous...

N'ayant pu obtenir que la famille s'installe ailleurs, il rentre seul chez lui, ne répond pas aux lettres inquiètes qu'il reçoit, envoie juste un mandat. Au retour des deux femmes, il manifeste une totale indifférence. Elles s'interrogent, puis s'habituent. Il n'est plus que l'ombre de lui-même : de plus en plus négligé, il ne s'intéresse même plus à son métier. Sorti de la manie où ils excelle, il n'est plus qu'une loque : il tombe dans la dépression ; alors qu'il n'avait guère pratiqué, il passe son temps à psalmodier à la synagogue. Les crises biliaires devenant plus fréquentes, il accepte une opération hasardeuse. Autant en finir avec son enveloppe creuse : n'est-il pas déjà mort? Effectivement, l'opération tourne mal. Dans son agonie, il retrouve quelque sentiment lorsque la petite fille d'autrefois se penche sur lui. Puis son cœur vide s'arrête.

Commentaire

Sont analysés le refus du vieil homme d'admettre que sa fille devienne adulte, la jalousie, l'effondrement d'un univers, la condamnation à la solitude, l'exutoire dans la religion cherché par le personnage.

À partir de 1931, Stefan Zweig réprova violemment le nazisme dans sa correspondance mais ne s'engagea pas officiellement malgré les pressions des autres écrivains. Tout en ne voulant pas être catalogué parmi les écrivains juifs, il pensait que sa judéité amoindrirait la portée de ses propos. Il craignait à la fois un emprisonnement et un embrigadement par une des factions sionistes ou antifascistes, car seule lui importait sa «*liberté intellectuelle et personnelle*». Il se voulait un analyste de l'esprit comme Freud, pas un homme politique.

“Die Heilung durch den Geist”

(1931)

“La guérison par l'esprit”

Essais

Ils portent sur Mesmer, Mary Baker-Eddy et Freud, trois figures historiques qui ont été parmi les premières à s'aventurer dans les zones inexplorées et obscures de l'esprit humain pour lesquelles Stefan Zweig montrait un intérêt passionné.

À la fin du XVIIIe siècle, le magnétiseur Mesmer s'intéressa à l'hypnose.

Un siècle après, Mary Baker-Eddy, une Américaine, fondatrice d'une secte, prétendait guérir par l'extase de la foi.

Dans le même temps, à Vienne, Freud donnait naissance à la psychanalyse. Dans son texte, Stefan Zweig révéla beaucoup plus de lui-même, son oeuvre, pénétrée par les thèmes de la souffrance morale, du refoulement, de la sexualité face à la morale bourgeoise, offrant bien des aspects psychanalytiques.

Commentaire

Biographe érudit et passionnant, Stefan Zweig rapporta, dans ce livre trop méconnu, témoignage de son inlassable curiosité intellectuelle, trois expériences auxquelles l'histoire et la science devaient donner leur juste place, mais qui toutes trois marquèrent leur temps. Il nous convie à une réflexion fondamentale sur les pouvoirs de l'esprit.

Qualifiant Freud de «*désillusionniste*», il fut influencé par la psychanalyse dont il disait : «*Il y a quelque chose dans la psychanalyse qui sape le divin, quelque chose qui a le goût de terre et de cendre*».

En 1931, Stefan Zweig reçut la visite de Schalom Asch, écrivain yiddish, à travers lequel il redécouvrit ses racines, ce qui donna naissance à :

“*Legenden*”

(1931)

“*Légendes*”

Recueil de trois nouvelles

Commentaire

Ces nouvelles procédaient de l'inspiration mystique, qu'elle provienne de la tradition juive ("*Le chandelier enterré*", "*Rachel contre Dieu*") ou de la tradition hindoue ("*Virata*").

“*Verwirrung der Gefühle, drei Novellen*”

(1932)

“*La confusion des sentiments*”

Recueil de nouvelles

Commentaire

Le recueil est précédé d'un sonnet intitulé “***Blut und Geist***” (“*Sang et esprit*”).

Selon Romain Rolland, dans ce troisième recueil de nouvelles, Stefan Zweig voulut aller «plus profond encore dans les âmes détruites par le choc, soit momentanément, soit définitivement, et qui livrent leur secret en succombant.» Il le considérait comme «*le plus puissant [...] le plus humain*» des recueils qu'il ait écrits. L'essentiel était pour lui que l'écrivain ose descendre «*dans les caveaux, dans les cavernes profondes et dans les cloaques du cœur où s'agitent, en lançant des lueurs phosphorescentes, les bêtes dangereuses et véritables de la passion, s'accouplant et se déchirant dans l'ombre, sous toutes les formes de l'entremêlement le plus fantastique.*»

“Marie-Antoinette : Bildnis eines mittleren Charakters”

(1932)

“Marie-Antoinette : portrait d'un personnage moyen”

Biographie

Qui était celle qui vit se pencher sur son berceau de petites fées penchées sur son berceau, qui fut faite, l'année de ses quinze ans et par raison d'État, reine de France, qui fut, dans la charrette d'infamie, conduite à l'échafaud? Une débauchée futile piégée dans l'affaire du collier? L'amoureuse du comte suédois Axel de Fersen? La pire ennemie de la Révolution? Une sainte comme la vit la Restauration? On suit la reine de la chambre de son «*nonchalant mari*», Louis XVI (auquel Zweig attribua un phimosis dont l'aurait débarrassé une opération, ce qui a été démenti par d'autres historiens), jusqu'au lit de la guillotine.

Commentaire

Ce livre, qui s'appuya sur la correspondance de Fersen avec la reine, rétablit la courbe d'un destin obscurci par la passion ou la honte posthumes, un destin sacrifié qui se confondit avec la fin d'une époque enivrée de ses caprices et sourde à la rumeur montante venue des tréfonds du royaume. Cependant, Stefan Zweig ne fit pas le portrait d'une martyre ni n'instruisit son procès : il analysa la chimie d'une âme, tenta de comprendre «*une femme en somme ordinaire*», ni particulièrement portée par le bien, ni particulièrement poussée par le vice, une simple femme, accessoirement reine de France, projetée dans un drame où elle ne fut qu'une marionnette mais qui, sous le poids du malheur et de l'Histoire, se révéla à elle-même et se racheta, passant de l'ombre de la jouissance à la lumière de la souffrance. Cette biographie, qui colle au plus près à la psychologie de Marie-Antoinette, reste un grand classique du genre.

Elle fut adaptée au cinéma en 1938, avec Norma Shearer.

En novembre 1932, Stefan Zweig visita l'Alsace, et rendit visite à Albert Schweitzer à Günsbach. Le 30 janvier 1933, à la suite de l'incendie du Reichstag, Adolf Hitler fut nommé chancelier, et celui qui n'avait pas voulu voir venir l'horreur nazie prit définitivement conscience du danger de son expansion au-delà des frontières de l'Allemagne. D'ailleurs, le 10 mai 1933, l'adaptation cinématographique de sa nouvelle “*Brûlant secret*” ayant attisé la colère des nazis, ils firent un autodafé de ses livres à Berlin, à Munich et dans d'autres grandes villes allemandes. Désormais, ses nouvelles n'allaient plus raconter des histoires d'amour mais porter un regard sur les rapports que nouent les êtres avec la société ou les devoirs que la société exige d'eux.

“Unvermutet Bekanntschaft mit einem Handwerk”

(1934)

“Révélation inattendue d'un métier”

Nouvelle

En 1931, le narrateur arrive à Paris. La ville étant particulièrement belle après l'orage, il se promène sur les grands boulevards. Puis il s'assoit à la terrasse d'un café pour s'y livrer à un de ses plaisirs favoris : exercer la curiosité qu'il a des êtres humains en les observant discrètement. Il repère un homme de pauvre apparence qui se laisse porter par la foule mais revient toujours devant une vitrine où des singes attirent force badauds. Il le prend d'abord pour un policier en civil qui se camoufle sous la défroque d'un pauvre hère mais finit par se rendre compte que l'homme est un pickpocket en plein travail. Il se passionne pour le manège du voleur auquel il finit presque par s'identifier, allant jusqu'à se mêler à la foule pour le protéger d'une intervention policière. Mais il le voit voler une pauvre

ménagère très intéressée par les pitreries des singes. Lorsque, son forfait accompli, il quitte le boulevard et se rend dans des toilettes publiques pour y évaluer son butin, le narrateur le suit. Il le voit sortir mécontent, le vol ayant dû être peu profitable, et se rendre à l'hôtel Drouot dans une des salles les plus fréquentées où l'on vend, très cher des chefs-d'oeuvre chinois. Il se fond dans la cohue des acheteurs. Soudain, il voit le pickpocket à côté de lui : il a été choisi pour victime. Il hésite sur la conduite à tenir ; puis, mesurant ce que contient son portefeuille, décide de se laisser voler. Pourtant, instinctivement, sa main saisit la main qui plonge dans son pardessus... Le voleur se sauve, le narrateur le poursuit pour lui proposer le paiement de «la leçon» de vol qu'il a reçue. Mais le pauvre diable a disparu. .

Commentaire

Stefan Zweig décrit le personnage avec délectation. Histoire de s'encanailler au moins mentalement, il alla jusqu'à s'identifier à lui.

“Triumph und Tragik des Erasmus von Rotterdam”

(1934)

“Érasme. Grandeur et décadence d'une idée”

Biographie

Commentaire

En 1933, alors que l'idéologie nazie triomphait en Allemagne, Stefan Zweig, répondant à l'accusation de passivité qui avait été formulée contre lui, manifesta son opposition en s'intéressant à celui qui, au XVI^e siècle, rêva d'une Europe humaniste. Il s'identifia complètement au personnage qui tient plus de lui-même que de sa réalité historique : lorsqu'il raconta sa mort, qui eut lieu alors que venaient d'éclater les guerres de religions qui allaient ensanglanter l'Europe jusqu'à la fin du siècle, il lui prêta ses angoisses et ses déceptions. La mort du sage d'Amsterdam, même si elle ne fut pas volontaire, fut une anticipation de sa propre mort.

En 1934, Stefan Zweig quitta Salzbourg pour Londres afin d'y rassembler le matériel nécessaire à une biographie de Marie Stuart. Il y prit, comme secrétaire, une Silésienne de vingt-six ans, qui y avait émigré en 1933, Elizabeth-Charlotte Altmann. Friderike restant à Salzbourg ou à Vienne, il l'y rejoignit parfois. Il s'installa à Bath, dans le Somerset.

“Die schweigsame Frau”

(1935)

“La femme silencieuse”

Livret d'opéra

Morose, un vieux célibataire avare, menace de déshériter, en se mariant, son neveu, qu'il soupçonne de ne pas le respecter. Mais il ne peut supporter le son d'aucune voix sauf la sienne, et qui a jamais entendu parler d'une femme qui soit silencieuse? Cependant, court dans la ville la rumeur de l'existence d'une femme qui ne prononce pas six mots en une journée, avec une voix aussi basse et belle que le meuglement retenu d'une vache dans le lointain. L'oncle l'épouse ; puis, quand l'union est scellée, découvre que sa femme est comme toute autre. Il est alors forcé de supplier son neveu de trouver une solution au problème. La fin apporte toute une étonnante succession de surprises.

Commentaire

C'était une adaptation d'"*Épicène ou la femme silencieuse*" de Ben Johnson auquel Stefan Zweig emprunta le ressort principal pour donner à cet opéra une dimension humoristique peu coutumière et pousser Richard Strauss dans ses retranchements les moins grandiloquents. Il fut créé à Dresde le 24 juin 1935, mais fut interdit après trois représentations.

En 1935, Stefan Zweig se rendit en Suisse, en France et aux États-Unis.
Il publia :

"*Maria Stuart*"

(1935)

"*Marie Stuart*"

Biographie

Reine d'Écosse six jours après sa naissance en 1542, mariée à François II et reine de France à dix-sept ans, veuve un an après, remariée à lord Darnley, amante du comte de Bothwell qui tuera Darnley, réfugiée auprès d'Élisabeth Ière, reine d'Angleterre, qui la gardera captive pendant vingt ans, décapitée un matin de froid et de pluie en 1587 pour s'être laissé prendre au piège d'une conspiration, Marie Stuart est l'une des figures les plus romanesques, les plus tragiques de l'Histoire.

Commentaire

Parce qu'elle a été furtivement reine de France et qu'elle mourut, un matin de froid et de pluie à Fotheringhay, sa jolie tête sur le billot, Marie Stuart bénéficie d'un préjugé favorable. Victime des manœuvres diaboliques d'Elizabeth d'Angleterre et de ses ministres qui l'entraînèrent dans le piège d'une conspiration dont les ficelles lui échappaient, la reine d'Écosse fait bonne figure dans le martyrologe de l'Histoire. Pourtant, à lire cette biographie de Stefan Zweig, c'est un sentiment de commisération pour son peu de cervelle politique qui l'emporte. Elle multiplia les provocations à l'endroit de son éternelle rivale sans jamais se donner les moyens de les réussir, s'enticha d'amants aussi inconsistants que prétentieux qu'elle porta aux nues avant de les abandonner à une disgrâce pleine de dangers, se mit à dos une partie de son peuple révolté par son comportement et qui en vint à la consigner dans un de ses châteaux... Comment reconnaître la jeune et douce veuve de François II chantée par Ronsard, élevée à la cour de France, éprise de poésie, dans cette femme qui de sang-froid fit assassiner par son favori du moment le pitoyable Lord Darnley, père de son fils, le futur Jacques VI d'Angleterre, lui-même si peu titillé par l'honneur qu'il prendra le parti d'Elizabeth contre sa mère? Il y a au fond quelque chose de tragique dans l'indulgence que l'on a gardée pour Marie Stuart. À destin exceptionnel, biographe prodigieux. Seul Stefan Zweig, s'intéressant à un autre destin sacrifié, mêlant la rigueur scientifique à l'intuition romanesque, pouvait ainsi caresser les secrets d'une femme et comprendre que *«ce n'est que sous l'effet de sa passion démesurée qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même, détruisant sa vie tout en l'immortalisant»*. On y lit : *«La raison et la politique suivent rarement le même chemin.»*

“Castellio gegen Calvin oder Ein Gewissen gegen die Gewalt”
(1936)

“*Castellion contre Calvin*”

Biographie

L'humaniste français, Castellion, sur les instances de Calvin, accepta en 1541 un poste de régent au collège de Genève. Mais il eut avec le réformateur religieux des différends sur la canonicité du “*Cantique des cantiques*” et sur la descente du Christ aux enfers.

Commentaire

Répondant à l'accusation de passivité à l'égard du national-socialisme qui avait été formulée contre lui, Stefan Zweig défendit dans cet ouvrage la sincérité et l'authenticité de son humanisme. Cependant, s'il est comparable à “*Érasme*”, il n'obtint pas le même succès.

En 1936, Stefan Zweig se rendit au Brésil, où sa plus grande surprise fut de voir l'énorme succès de ses livres, en Argentine, en Uruguay. C'est à bord du paquebot que, saisi par la honte d'une navigation trop confortable, il conçut l'idée de consacrer une biographie à Magellan et aux souffrances des premiers découvreurs.

“Der begrabene Leuchter”

(1936)

“*Le chandelier enterré*”

Nouvelle

En 455, Rome est pillée par Genséric et ses Vandales. Dans le quartier épargné du Trastevere, la communauté juive s'est réunie pour prier. Un des siens, trésorier des deniers impériaux, vient leur apprendre que les pillards ont pris la «menorah», le chandelier sacré à sept branches, et s'apprêtent à l'emporter en Afrique. Il a tenté de le racheter, mais Genséric a refusé. Cet objet sacré qui orna autrefois le temple de Jérusalem fit partie du butin ramené par Titus. Il va une fois de plus voyager, connaître un autre exil comme le peuple qui le vénère.

On décide qu'un groupe de onze vieillards escortera le chandelier jusqu'au port et, comme il faut un témoin pour les générations futures, on arrache au sommeil le petit Joachim qui est âgé de sept ans. En chemin, Rabbi Eliezer raconte à l'enfant l'histoire du chandelier que son peuple avait suivi en exil à Babylone avant de revenir à Jérusalem. Au moment du transfert des trésors, un esclave fait tomber le chandelier, et les juifs espèrent un instant que ce symbole vénéré va être oublié sur le sol. Mais l'esclave s'en empare à nouveau. De colère, l'enfant se jette sur lui et tente de le lui arracher. Il tombe, le bras écrasé, et le chandelier est embarqué sur un bateau qui disparaît vite à l'horizon.

Des années plus tard, un messenger apprend à la communauté que le chandelier a été repris aux Vandales par Bélisaire qui est à la tête des troupes byzantines. On décide qu'il revient à Joachim, devenu un vénéré vieillard, d'aller tenter de le racheter.

Lorsqu'il arrive à Byzance, accompagné à son tour d'un jeune garçon, il assiste au triomphe de Bélisaire. Sur un char, repose le chandelier. Tous les juifs du pourtour de la Méditerranée se sont cotisés pour le racheter. Sans grand espoir, parce qu'on sait que l'empereur n'aime pas les juifs, on a demandé une audience à Justinien. Joachim, qui est las qu'on le charge de missions qu'il n'a pas souhaitées et dont il n'est peut-être pas digne, accepte cependant de conduire la délégation. Justinien refuse l'argent qu'on lui propose mais paraît vouloir rendre le chandelier lorsque Joachim affirme que toutes les capitales des empires qui l'ont détenu ont été pillées et ont disparu. Pourtant, parce qu'il perçoit la grande joie des juifs à sa réponse, Justinien décide que le chandelier sera emporté à

Jérusalem mais qu'il décorera, sans jamais être allumé, un temple chrétien que Théodora veut y faire édifier. Zacharie, orfèvre du palais chargé d'estimer le butin, propose discrètement une autre solution : en sept jours, il fait une copie du chandelier. Pas question de fonder son sauvetage sur un mensonge. Le destin décidera : on demandera au chef du trésor de désigner lui-même le chandelier qu'il veut conserver.

Il choisit le faux. La communauté a récupéré le candélabre de la maison de Schélomo. Qu'en faire? Où faire briller sa lumière sur un peuple éparpillé aux quatre coins du monde? Il faut seulement arrêter sa course, lui donner le repos sur la terre d'Israël.

C'est encore Joachim qui a mission de l'escorter. À Jaffa, il loue une mule et un esclave muet, et il prend la route de Jérusalem. Une fois encore, le destin décide : là où la mule refuse soudain d'avancer, l'esclave creuse une fosse, y dépose le chandelier qui est recouvert. Puis Joachim renvoie l'esclave. Seul, il prend la direction du désert, heureux, libéré enfin de la mission qu'on lui a imposée dès son enfance, détenteur d'un secret qu'il emporte dans la mort pour mieux le garantir, et il meurt sur le dos, «*comme s'il voulait embrasser l'infini et tendait les mains comme quelqu'un qui va recevoir un immense présent*».

Selon la légende, le chandelier sera retrouvé et brillera à nouveau quand les juifs en auront fini de l'exil.

Commentaire

Le tableau qui est donné des juifs est caustique : ils se vouent à la répétition abrutissante de la tradition, prient constamment : «*leurs lèvres savaient à peine ce qu'elles disaient, leurs sens ce qu'ils ressentaient, ce bruit doux et plaintif semblait provenir d'un rêve confus.*» L'annonce du vol de la «menorah» les met dans une transe hystérique.

On a pu dire que Zweig ressemblait à Joachim, cet homme qui n'avait pas envie d'être le témoin officiel du départ de l'objet sacré, qui ne voulait pas aller à Byzance pour le retrouver, pas plus qu'à Jérusalem pour l'y enterrer : que lui importait la tradition et toutes ces missions qui lui étaient imposées? Mais Joachim fait quand même ce qu'on lui demande, remplit avec zèle et jusqu'à la mort la mission que lui a donnée la communauté juive. Zweig l'aurait certainement souhaité aussi mais n'en a pas eu le goût ou le courage.

“Die gleich-ungleiche Schwestern”

(1936)

“Les deux jumelles”

Nouvelle

De passage dans le sud de la France, le narrateur s'étonne d'un bâtiment dominé par deux tours élégantes tout à fait semblables. Un habitant lui en conte l'histoire.

Il y a bien longtemps, un lieutenant du roi Théodose vivait dans la ville avec une belle marchande d'épices. Il se couvrit de gloire en Mauritanie et le roi lui donna honneurs et richesses. Mais l'officier souhaitait plus de puissance et leva des armées contre son monarque. Il fut vaincu et tué alors que sa femme accouchait de deux jumelles. Tous ses biens furent confisqués et la jeune femme retourna à sa pauvreté. Ses filles grandirent en beauté et firent de brillantes études. Mais elles souffraient du dénuement où elles se trouvaient.

Un jour, l'une d'elles, Hélène, quitta la maison et devint une femme entretenue qui ruinait ses protecteurs. Elle se fit acheter le beau château de son père et y mena grande vie.

Sa soeur, Sophie, était jalouse de sa notoriété. Aussi décida-t-elle de devenir, à l'opposé, la plus sage des vierges. Elle prit le voile, soigna les vieillards et les lépreux. Son abnégation lui valut une célébrité au moins aussi grande que la réputation de la courtisane.

Hélène lança un défi à sa soeur. Ayant prétendu qu'il lui était facile de vivre dans la chasteté puisque, au milieu des nonnes, elle était à l'abri de toute tentation, elle lui proposa de se parer et d'accepter de

passer une soirée en tête à tête avec le plus beau des jeunes hommes. Si elle résistait, elle-même deviendrait vertueuse. Sophie accepta, mais ne résista pas à la séduction de son compagnon et devint elle aussi courtisane.

Les années passèrent. Trop vieilles pour exercer encore leur métier, les deux soeurs firent don de leur immense fortune à l'hospice et se retirèrent dans un couvent lointain pour expier leurs fautes. On construisit alors dans la ville un grand hôpital couronné, en souvenir des deux jumelles, de tours semblables.

“Begegnungen mit Menschen, Büchern und Städten”

(1937)

“Rencontres avec des hommes, des livres et des villes”

Essais et mémoires

Commentaire

Le recueil comporte plusieurs monographies de grandes figures culturelles que Stefan Zweig avait fréquentées.

En juillet 1937, eut lieu la rencontre entre Salvador Dali et Freud que Stefan Zweig avait voulue avec insistance. Le peintre lui montra “*La métamorphose de Narcisse*”, mais sans le séduire. Il y avait entre le psychanalyste (qui expliquait l’art par le refoulement) et les surréalistes (qui prônaient une pratique fondée sur l’exploitation systématique d’un inconscient libéré) un malentendu fondamental.

En 1938, Stefan Zweig se rendit en Amérique latine et au Portugal, avec sa nouvelle compagne, afin de préparer une biographie de Magellan. Puis il alla aux États-Unis pour une série de conférences.

Le 9 mars 1938, les troupes de Hitler envahirent l’Autriche qui fut annexée par l’Allemagne nazie (l’Anschluss). Bien que Stefan Zweig n’ait manifesté que peu d’intérêt pour sa judéité, elle l’exposait aux persécutions. D’ailleurs, la police, prétendant être à la recherche d’armes, fit une perquisition dans sa maison de Salzbourg. À l’instar de Thomas Mann et de Hermann Hesse, il décida de ne pas rentrer dans son pays qu’il n’allait plus jamais revoir, comme il n’allait plus jamais revoir sa première épouse, avec laquelle il divorça en décembre 1938, au terme d’un conflit au sujet de l’exil où elle ne voulait pas le suivre. Et, comme ils ne s’étaient évidemment pas maintenus dans l’exaltation des vibrations initiales, l’érosion de leur couple avait été inéluctable. La maison de Salzbourg, dont il disait qu’elle était «la ville la plus nazie, la ville qui m’avait humilié et la ville qui hier, la première en Autriche, a brûlé nos livres», fut vendue à un prix dérisoire. Il a, sans regret apparent, vendu la plus grande partie de sa bibliothèque et liquidé ses biens, particulièrement sa collection d’écrits autographes et de manuscrits. Mais, dans une lettre à Friderike avec laquelle il resta en bons termes, la passion s’étant peu à peu transformée en estime affectueuse, il dit combien il était touché d’être coupé de son pays, d’avoir perdu ses plus chers amis, et il ne goûtait plus à cette vie dont la liberté avait été rognée quoiqu’il ait tout tenté pour la préserver. La Gestapo vendit aux enchères les derniers effets personnels de Zweig qu’avait conservés Friderike qui, elle-même, finit par s’exiler. H. Reichner aussi et, ainsi, Zweig n’eut plus d’éditeur en Autriche.

“Magellan : Der Mann und seine Tat”

(1938)

“Magellan : l’homme et son exploit”

Biographie

Navigateur portugais, il fit une expédition en Inde puis en Afrique avant de passer au service de l’Espagne. En 1519, il entreprit le premier voyage de circumnavigation, atteignit le Rio de la Plata (1520), découvrit le détroit qui porte son nom, traversa le Grand Océan par mer calme (lui donnant le nom de «Pacifique»), parvint aux Philippines en 1521. Il convertit au catholicisme le roi de Cebu, mais fut tué dans un engagement contre les indigènes de Mactan. Un des navires de sa flotille, commandé par J.S. El Cano, revint en Espagne (1522) en contournant l’Afrique.

Commentaire

Depuis le journal de bord du navigateur italien Antonio Pigafetta qui fit le compte rendu de ce périple, le tour du monde de Magellan a donné naissance à des ouvrages dus à des navigateurs qui ont suivi le sillage du “Victoria”, à des spécialistes comme Léonce Peillard, ou encore au gros volume issu du minutieux travail de recherche effectué par l’Américain Tim Joyner. Pourtant, le livre de Stefan Zweig demeure le plus beau texte consacré à l’aventure du Portugais et de ses compagnons. Il n’était pas un marin, mais s’était passionné de longue date pour les voyageurs et était attiré par les destins d’exception. S’étant bien documenté, il embrassa un vaste sujet avec une grande hauteur de vues, brochant un brillant tableau des conditions économiques et politiques du début du XVI^e siècle, évoquant aussi de la façon la plus vivante et la plus exacte les péripéties d’une navigation riche de mille aventures, illustrant cette constatation : «*Une idée animée par le génie et portée par la passion est plus forte que les éléments réunis.*»

“Ungehuld des Herzens”

(1938)

“Impatience du coeur” ou “La pitié dangereuse”

Roman de 300 pages

Une préface, absente de plusieurs éditions, présente l’ouvrage de la manière suivante. Le narrateur aurait rencontré fortuitement à deux reprises un ancien militaire dont on lui a vanté la bravoure : il a reçu après la guerre la plus haute distinction, la croix de Marie-Thérèse. Mais cet homme propose de lui expliquer combien il mérite peu une telle notoriété. Il sait «qu’aucune faute n’est oubliée tant que la conscience se souvient» et il est soulagé de montrer qu’il n’est pas le héros qu’on vénère.

En 1914, le jeune et pauvre sous-lieutenant Hofmiller, frais émoulu de son école, fut affecté dans une petite ville de garnison à la frontière hongroise. Il vit un jour une très jolie femme sur laquelle il se renseigna et, sur recommandation d’un pharmacien qui fréquentait le même café, il fut invité au château de monsieur de Kekesfalva, l’homme le plus riche de la contrée, oncle de la demoiselle. Il y avait là deux jeunes filles, cette nièce si attirante, Ilona, et Édith, la fille du maître de maison, adolescente timide au teint très pâle. Ayant fait danser la première, Hofmiller vint inviter la seconde qui se tenait assise en retrait. Sa demande déclencha une terrible crise de nerfs, et Ilona lui apprit que sa cousine était paralysée. De honte, il se sauva.

Le lendemain, obéissant à la fois à un mouvement de pitié spontanée et au désir de réparer sa maladresse, il envoya une lettre d’excuses et des fleurs. Une réponse lui parvint rapidement, assortie d’une nouvelle invitation. À partir de là, il vint la voir régulièrement, passa ses soirées dans cette famille dont il devint peu à peu un membre, flatté de l’intérêt qu’on lui portait et curieux d’une sensibilité féminine peu côtoyée dans les casernes. Ses camarades se montrèrent discrets dans leurs moqueries.

Édith, qui s'ingéniait, malgré des accès de doute, à prendre pour de l'amour ce qui n'était en fait que la charité d'un jeune homme bien élevé, en éprouvait une mauvaise humeur et une susceptibilité que, parfois, elle laissait éclater. Mais chacun lui pardonnait, comprenant les souffrances que lui imposait son infirmité. Cependant, parce qu'il se sentait progressivement englué dans le carcan de la pitié, du devoir et de la reconnaissance, Hofmiller décida un jour de ne pas se rendre au château et passa la soirée à jouer aux cartes avec ses amis. Le lendemain, comme par hasard, il rencontra Ilona qui lui rappela de venir voir Édith ce qu'il s'empressa de faire.

La jeune fille était dans la pièce la plus haute d'une tour. Elle lui reprocha violemment son absence puis lui confia à quel point la sollicitude de son entourage lui était pesante ; elle avait même envisagé de mourir en basculant du haut de la tour.

Quelque temps plus tard, Kekesfalva lui demanda de rencontrer le médecin de sa fille, le docteur Condor. Il voulait absolument savoir si son enfant avait des chances de guérir ; le docteur serait plus franc face à un étranger. Condor était un homme bizarre, de pauvre apparence, qui ne semblait rien aimer tant que la bonne chère. Lorsqu'il eut examiné Édith, Hoffmiller quitta la maison en sa compagnie et noua une conversation qu'ils allèrent terminer au café en attendant le départ du train pour Vienne. Condor raconta l'histoire de Kekesfalva qui n'était ni noble ni même hongrois.

Il s'appelait en fait Léopold Kanitz, était un juif originaire d'une bourgade hungaro-slovaque. Tôt orphelin d'un pauvre aubergiste, il avait survécu en rendant de menus services à toute la communauté et assisté des personnes de plus en plus fortunées. S'entremettant dans toutes sortes d'affaires, lisant infatigablement la presse financière, parcimonieux en ses dépenses, obsédé par l'argent, il se constitua rapidement une fortune importante qu'il n'étalait pas mais voulait toujours augmenter. Au cours d'un voyage, il avait entendu parler d'une querelle de succession. La très riche princesse Orosvar avait légué ses biens à sa gouvernante allemande au détriment de sa famille. Un procès était en cours qui serait facilement gagné tant la domestique était ignorante et timorée. Kanitz se rendit au château de Kekesfalva qu'il connaissait bien pour en avoir assuré les trésors. Il y rencontra la timide héritière ; très effrayée par le procès qu'elle suscitait, elle accepta facilement de vendre à bas prix le domaine et l'usine qu'on lui avait donnés. Il régla pour elle tous les problèmes et acquit les biens par l'intermédiaire d'un prête-nom. Cependant, attendri par le désarroi de la demoiselle et honteux de l'avoir si facilement bernée, il vint lui offrir des fleurs au moment de son départ et, subitement, la demanda en mariage. Il dut insister quelque temps mais, deux mois plus tard, ils étaient mariés. Après quelques années de bonheur, l'épouse était morte d'un cancer. Alors, Kanitz, devenu monsieur de Kekesfalva, ne s'était plus consacré qu'à sa fille. Il avait élu domicile au château, avait sans cesse voyagé, ne reculant devant aucune dépense pour satisfaire les caprices de sa dynamique enfant. Mais elle avait été frappée de paralysie.

Condor ne put dire si Édith était ou non guérissable. La médecine était alors désarmée devant de tels cas. Dans un mois ou dans quelques années, elle ne le serait peut-être plus. En attendant, il tentait des traitements auxquels il ne croyait guère. L'essentiel était d'entretenir l'espoir chez Kekesfalva et sa fille. Un de ses confrères français avait obtenu de bons résultats, et il attendait des précisions.

Rentrant à sa caserne, Hofmiller trouva Kekesfalva qui l'attendait sous la pluie pour connaître la réponse. Ému par un espoir aussi touchant et s'appuyant sur les quelques traces d'optimisme perceptibles dans les propos de Condor, le sous-lieutenant annonça qu'un traitement efficace avait été mis au point.

À partir de ce jour, il trouva Édith transformée. Enthousiaste, elle tentait de marcher seule au risque de se fracturer un membre et acceptait d'avance toutes les souffrances puisqu'elle allait guérir. On fit une longue promenade dans l'antique calèche de la princesse et l'on participa à une noce paysanne.

Le lendemain, il revit Condor que Kekesfalva avait appelé. Le médecin le réprimanda pour ses propos hasardeux : « Il faut savoir dominer sa pitié, sinon, elle cause plus de dégâts que la pire indifférence. » Il proposa à Hofmiller d'avouer son excès d'optimisme pour détruire les espoirs fallacieux d'Édith ; puis il admit de se ranger quelque temps à l'avis du jeune homme : l'enthousiasme de la jeune fille pouvait peut-être apporter une amélioration.

Hofmiller eut alors l'impression d'être pris au piège. Kekesfalva lui rappelait un passage des "Mille et une nuits" : un jeune homme vit un jour un vieillard paralysé, il le prit sur ses épaules. Mais c'était un méchant djinn qui transforma en monture celui dont il avait excité la pitié.

Édith préparait avec frénésie son départ pour l'Engadine où l'on tenterait le nouveau traitement. Elle harcelait sans cesse le jeune homme, répétant qu'elle n'avait que faire de sa pitié. Après une crise violente, il se pencha vers elle. Elle l'embrassa avec ivresse. Comprenant qu'il avait éveillé en elle l'illusion qu'il l'aimait, qu'elle l'aimait alors que lui ne la fréquentait que par charité, pris dans un mélange de culpabilité et de dégoût lorsqu'il reçut une lettre d'amour exaltée, Hofmiller décida de fuir. Un ancien soldat richement marié, Balinkay, lui offrit de l'accompagner en Hollande où il le préparerait à gérer une des affaires sud-américaines de sa femme. Il suffisait de se rendre à Vienne pour demander l'accord de celle-ci. L'affaire fut entendue. Mais, dans sa poche, Hofmiller sentit les missives enflammées de la jeune fille. Il alla voir Condor qui lui apprit que le traitement miraculeux ne s'appliquait pas à Édith et lui conseilla de ne pas rompre si brutalement mais de jouer le jeu encore huit jours jusqu'au départ pour la Suisse.

Il retourna donc à Kekesfalva mais ne sut pas toujours cacher ses vrais sentiments sous le regard perspicace d'Édith. Comprenant qu'elle ne pouvait recevoir l'amour attendu, la jeune fille refusa de subir un nouveau traitement. Hofmiller fuit mais fut relancé par le père. Lâchement, il accepta des fiançailles impromptues.

D'abord, il se sentit fier de s'être sacrifié pour sauver la jeune fille ; puis, devant l'incrédulité ironique de ses camarades, il nia ses fiançailles dont la nouvelle avait filtré hors du château. Son mensonge fut avéré. C'était une faute très grave qui entachait l'honneur du régiment tout entier.

Alors, il prépara méticuleusement son suicide, comptant les lettres d'adieu qu'il devait envoyer, prévoyant le rangement de sa chambre et le paiement de ses dettes, imaginant comment il tiendra son revolver bien graissé entre couvertures et édredon. Mais, toujours aussi indécis, il alla tout raconter à son colonel qui l'envoya promptement en mission dans une autre caserne. Il tenta de prévenir Condor et de télégraphier à Édith ; mais tous les moyens de communication étaient réquisitionnés par l'État : l'archiduc François-Ferdinand venait d'être assassiné à Sarajevo.

Le lendemain, il apprit qu'Édith s'était jetée du haut de la tour.

Au cours de la guerre, il avait eu la chance de ne pas être tué, mais on lui attribua un héroïsme qui, à ses yeux, ne l'avait pas lavé de sa faute. Petit à petit, il oubliait quand même ses faiblesses passées quand, un soir, il se trouva au théâtre à côté de Condor, à côté du «*seul homme qui savait tout, qui [le] connaissait jusqu'aux tréfonds de l'âme, celui dont la pitié n'avait pas été comme la [sienne] une faiblesse meurtrière mais une force dévouée.*» Encore une fois il s'était enfui ; il savait depuis qu'«*on peut tout fuir, sauf sa conscience*».

Commentaire

Ce roman, le seul de Stefan Zweig, n'était pas, par son schéma initial, sans rappeler une tradition de la littérature autrichienne : celle qu'avaient déjà illustrée "*La marche de Radetsky*" de Joseph Roth, des nouvelles de Schnitzler ou de Lernet-Holema. Son ambition était peut-être d'écrire, comme le fit Roth, un grand roman autrichien dans lequel le destin individuel s'inscrirait dans une fresque de l'Autriche de l'après-guerre. Mais son talent d'écrivain n'allait pas dans ce sens, et "*La pitié dangereuse*" fut en réalité conçue, tant par son thème que par sa structure comme une nouvelle élargie. La préface (supprimée dans certaines éditions) est, comme dans d'autres oeuvres de Zweig, un cadre qui sert à introduire le récit du narrateur, mais le procédé est ici maladroit. Le fil du récit, selon la technique du récit dans le récit, est interrompu par quelques récits secondaires (vie de Keskefalva, histoire de Condor, mariage de Balinkay), destinés à éclairer et à anticiper la marche inéluctable de l'action. Celle-ci est menée avec une rigueur parfaite, l'enchaînement des événements liés au caractère du héros le conduisant, avec une tension croissante, vers l'issue tragique, l'action étant très directement fonction de l'époque dans laquelle Zweig situe l'aventure de son héros. Entraîné de plus en plus loin par cet élan de pitié dangereuse que la jeune fille prend pour de l'amour, il se trouve enveloppé dans le tissu de ses propres confusions, cède aux voix qui lui dictent un comportement qui lui échappe, finit par accepter l'ultime illusion, s'engage, se laisse dire fiancé à la jeune paralysée dont le plus gros handicap est le regard des non-handicapés qui ne peuvent la considérer comme une femme à aimer.

Ce chef-d'œuvre de la littérature psychologique est construit autour de l'analyse d'un sentiment permanent de la nature humaine, la pitié, sentiment à double tranchant dont Stefan Zweig (qui se disait trop enclin à la pitié et pas assez à l'égoïsme) voulut démasquer les ambiguïtés. Trop influençable, irrésolu, soumis aussi au code de son statut social, plus porté par les événements que décidant des situations où il est placé, trop insouciant et brusquement faisant face aux conséquences de ses actes et au sentiment de culpabilité qui en découle, Anton Hofmiller est l'un de ces héros qu'a façonnés la littérature autrichienne ancrée dans le déclin de l'empire des Habsbourg, ceux que l'on retrouve chez Roth, Schnitzler ou Musil.

Sorti de ses manies où il excelle, *Kekesfalva* n'est plus qu'une loque : il se rend malade à force d'angoisse.

On ne peut s'empêcher de regretter que les préoccupations formelles aient pris à ce point le pas sur le contenu : des «scènes à faire» sont exagérément mises en valeur et la préciosité du langage ôte à l'action beaucoup de son impact.

Cependant, le roman, publié à Londres et à Stockholm, reçut un excellent accueil.

Il fut adapté au cinéma en 1946 par Maurice Elvey, sous le titre "*Beware of the pity*", avec Lilli Palmer. En 2005, le roman fut adapté au théâtre par Philippe Faure, la pièce étant jouée à Créteil par Sylvie Testud.

En août 1939, Stefan Zweig se remaria avec Elizabeth-Charlotte Altmann. D'une humeur mélancolique et asthmatique, peu après, elle tomba gravement malade.

En septembre, à la mort, à Londres, de Sigmund Freud, dont il avait été un proche, il rédigea, et lut son oraison funèbre.

"Amerigo. Geschichte eines historischen Irrtums"

(1940)

"Amerigo. Histoire d'une erreur historique"

Biographie

Commentaire

Cette biographie d'Amerigo Vespucci était une autre manifestation de l'intérêt de Stefan Zweig pour les voyageurs. On y lit : «*Il est rare que la vérité rattrape le terrain perdu sur la légende.*»

En mars 1940, Stefan Zweig obtint la nationalité anglaise. Cependant, son âme inquiète ne lui laissa plus de repos : il était profondément tourmenté par la Seconde Guerre mondiale. Il quitta son pays d'adoption, «trop insulaire», parcourut à nouveau le monde pour une série de conférences.

En juillet 1940, il se rendit à New-York où il résida quelques mois dans la banlieue. Il adhéra au "Pen Club européen" qui réunissait les écrivains émigrés. Il commença à écrire son autobiographie.

Il passa en Amérique du Sud (Argentine, août-septembre 1936 ; Uruguay, août 1941) et au Brésil, revint en Angleterre, fit de courts séjours en Autriche où les nazis tourmentaient sa mère qui se mourait, en France. Le 15 juin 1940, il constata dans son journal : «*Des soldats de Hitler montent la garde devant l'Arc de Triomphe. La vie n'est plus digne d'être vécue. J'ai presque cinquante-neuf ans, et les années à venir vont être effroyables. À quoi bon se prêter encore à toutes ces humiliations?*»

En 1941, séparé de la plupart de ses amis, exilés ou morts, il fut livré à ses obsessions et à ses peurs, et en fit le constat dans une lettre à Jules Romains : «*Sans foi, sans enthousiasme, avec le seul moyen de mon cerveau, je marche comme sur des béquilles.*» Après un séjour à New York, en août 1941 où il avait loué une villa à New York, et où il pensa se fixer, il effectua, avec Lotte, sur l'"Uruguay" son dernier voyage qui le conduisit au Brésil, car, cruellement obsédé par la guerre, par la perte de son monde, il s'y réfugia. Ils passèrent quelques semaines à Rio de Janeiro, puis louèrent un

petit bungalow dans la banlieue, sur les hauteurs, à Pétropolis (34 rue Gonçalves Dias, Bairro Valparaíso), petit coin de campagne où il espérait encore trouver le goût de vivre, la profondeur des choses et la paix de l'esprit. Il y poursuivit son travail d'écrivain :

“Brasilien, Ein Land der Zukunft”

(1941)

“Brésil, terre d'avenir”

Essai

Commentaire

Il fut traduit en portugais au Brésil et au Portugal, en allemand à Stockholm, et en anglais à New York.

À Pétropolis, Stefan Zweig jouait chaque jour aux échecs avec son ami Ferder, ancien rédacteur en chef du “Berliner Tageblatt” exilé comme lui et bien meilleur joueur. Le 29 septembre 1941, il écrit à son ex-épouse, Friederike : *«J'ai commencé une petite nouvelle sur les échecs, inspirée par un manuel que j'ai acheté pour meubler ma solitude, et je rejoue quotidiennement les parties des grands maîtres.»* C'était :

“Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers”

(posthume, 1942)

“Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen”

Autobiographie

La première moitié de l'ouvrage est consacrée à cette période que le premier chapitre désigne par «*Le monde de la sécurité*» :

- évocation de Vienne, «*la pierre angulaire*» de l'Europe, de la monarchie austro-hongroise du tournant du siècle, de la “Mitteleuropa” dont il garda toujours la nostalgie ;
- insistance avec une certaine complaisance sur l'extrême fortune de sa propre famille et sur la contribution qu'elle apporta à la richesse de l'Autriche. Stefan Zweig était en effet un fils de la riche bourgeoisie qui avait édifié sa personnalité dans cet univers de sécurité matérielle et de foisonnement culturel dont il gomma, sciemment ou non, toutes les aspérités sociales et politiques. Il écrivait que ses parents avaient la fierté de leur ascendance : *«On vérifiait, jusqu'à la plus lointaine génération, l'origine de la parenté et de la fortune»* - *«Cette notion de "bonne" famille qui nous paraissait, enfants, la farce parodique d'une pseudo aristocratie artificielle, exprime une des tendances les plus profondes et les plus mystérieuses du judaïsme.»* Il avait conscience d'être «*tombé du bon côté*», mais on sent qu'il croyait en une valeur intrinsèque des bourgeois viennois qui avaient su réussir tôt tandis que d'autres resteraient longtemps encore dans l'obscurité et la pauvreté parce que leur manquaient des capacités intellectuelles et morales d'exception. Il admirait l'inclination de son père «*à la vie toute privée et anonyme*», et son refus de s'afficher en compagnie de grands noms ou de fréquenter des lieux en vue. Son idéal était : *«jouir de sa richesse en la possédant et non pas en en faisant étalage»* et il menait, avec une extrême modestie, un train de vie parcimonieux.

Mais, dans la seconde partie, Zweig évoqua cette irrépressible montée d'une puissance nouvelle qui se produisait bien ailleurs qu'en Allemagne : *«C'étaient des groupes mystérieux qui se tenaient cachés dans leurs bureaux et leurs sociétés anonymes et mettaient cyniquement le naïf idéalisme de la jeunesse au service de leur volonté de pouvoir et de leurs affaires. C'était la volonté de violence qui, au moyen d'une technique nouvelle, plus subtile, voulait ramener sur notre malheureuse Europe la vieille barbarie de la guerre.»*

Il entendait cependant conserver un espoir : *«Même de l'abîme de terreur où nous allons aujourd'hui à tâtons, à demi aveugles, l'âme bouleversée et brisée, je ne cesse de relever les yeux vers ces anciennes constellations qui resplendissaient sur ma jeunesse et me console avec la confiance héritée de mes pères qu'un jour cette rechute ne paraîtra qu'un intervalle dans le rythme éternel d'une irrésistible progression.»*

Ces *“Souvenirs d'un Européen”* s'achèvent sur l'expérience ultime à laquelle succomba en définitive leur auteur : l'exil, qui chassa et dispersa d'abord les représentants de cette communauté culturelle à laquelle il appartenait, bientôt suivis de millions d'autres fuyant, selon ses termes, *«le brasier allumé par Hitler»*.

Commentaire

Le titre même de l'ouvrage et son sous-titre montrent dans quelle perspective Stefan Zweig a écrit ses mémoires : c'est moins lui-même qui est au premier plan du souvenir que *«le monde»* d'avant 1914 vers lequel se porte un regard devenu nostalgique sous l'effet de l'irruption des forces destructrices à l'œuvre, à l'époque où il rédigeait son livre qui s'acheva avec *«l'agonie de la paix»*, en 1939. Le portrait de soi y est indissociable d'un hommage ému à la vieille Autriche et à l'Europe, car *« Quand un monde se déchire, la déchirure atteint chaque individu »*.

Les mémoires retracent donc un itinéraire spirituel placé sous le signe du cosmopolitisme et de l'utopie d'une *«fraternité des esprits»*, sur lesquels se constitue un pacifisme jamais abandonné. Le critère servant à juger l'époque est celui de la liberté individuelle, valeur garantissant l'indépendance de l'esprit.

Les reproches adressés par certains au *“Monde d'hier”*, l'absence de vision politique et de distance critique, sont certes pour une part justifiés, et le parti-pris d'édulcorer le passé ne laisse pas, parfois, d'irriter. Il reste que l'ouvrage de Zweig, s'il n'a pas la pénétration des pages d'Herman Broch ou de Robert Musil sur cette même époque, a le charme que confèrent la finesse d'écriture et la qualité d'évocation d'un milieu d'une ville, d'une personnalité.

Les chapitres sont ordonnés chronologiquement, mais constituent chacun une unité indépendante, une sorte d'essai brossant le tableau d'une période ou d'un phénomène du temps et montrant l'élaboration d'une personnalité spirituelle par les expériences vécues. Ces pages sont donc émaillées de brefs portraits (Sigmund Freud [vu comme un homme beau, élégant, et spirituel, ironique], Theodor Herzl, Rainer-Maria Rilke [qui fut *«poète bien avant d'avoir seulement soupçonné quelle lourde responsabilité s'attachait à ce vocable évocateur»*], Walter Rathenau) où l'on reconnaît l'auteur des grandes biographies ; d'évocations de rencontres ou d'amitiés décisives (Romain Rolland, Émile Verhaeren, Henri Barbusse, Bertha von Suttner) ; mais aussi de récits de voyages (Paris des impressionnistes, Berlin de années vingt, Russie de l'après-révolution) dont la lecture permet de comprendre, par la séduction qu'elle exerce, le succès dont bénéficie toujours l'œuvre de Zweig.

Le livre fut publié en 1942 à Stockholm.

“Schachnovelle”

(posthume, 1943)

“Le joueur d'échecs”

Nouvelle de 95 pages

Sur un paquebot qui fait le trajet de New York à Buenos Aires, un voyageur, le narrateur, apprend avec intérêt que le champion du monde des échecs, Mirko Czentovic, est à bord. *«Fils d'un misérable batelier slave du Danube»*, il avait appris à jouer, adolescent, en observant le curé de son village qui, un jour, se rendit compte que cette brute inculte était un véritable prodige qui n'avait su s'épanouir que dans le jeu tout en demeurant aussi frustré qu'antipahique. Cette particularité excite encore plus le narrateur. Manipulant le riche et vaniteux Écossais MacConnor, il réussit à obtenir une partie simultanée avec Czentovic. Les compères la perdent, mais l'Écossais en paie une seconde. Soudain,

alors qu'ils vont faire un coup apparemment brillant mais qui leur ferait perdre la partie, une voix leur conseille de jouer autrement et, suivant ses indications, ils obtiennent une partie nulle. L'homme providentiel, qui affirme n'avoir pas joué depuis plus de vingt ans, disparaît très vite. Voilà un mystère que ces passagers oisifs aimeraient bien percer. Chacun désire une nouvelle partie. Parce qu'on a appris que l'inconnu est un Viennois, le narrateur, qui l'est aussi, est envoyé auprès de lui. Sans se faire prier, M. B... raconte sa vie et sa relation avec les échecs.

Il appartenait à une riche famille d'administrateurs de biens dont la discrétion protégeait leurs clients, membres de congrégations religieuses. Les nazis voulurent s'appropriier ces biens et trompèrent leur vigilance par un espion à leur solde. «*La veille du jour où Hitler entrerait à Vienne*», il fut arrêté «*par des hommes de la SS*». Il fut enfermé à l'hôtel "Métropole", seul dans une chambre où il fut soumis à un isolement absolu, bientôt irrégulièrement interrompu par des interrogatoires de la Gestapo. Après quelques mois de ce traitement, alors qu'il se sentait sombrer dans la folie, il avait pu dérober, dans la poche d'un officier, un livre qui se révéla être un manuel d'échecs. Sa détention fut alors plus douce puisque, s'aidant d'abord d'un drap et de pièces en mie de pain, puis de sa seule mémoire, il s'occupa jusqu'à s'amuser passionnément de cette activité. Ayant épuisé toutes les parties indiquées sur le livre, il se mit à jouer contre lui-même. Mais il sentit que sa raison s'en détraquait. Il se réveilla dans un hôpital. Atteint d'un dédoublement de personnalité dû à sa pratique solitaire des échecs, il avait agressé un de ses gardiens et s'était blessé en cassant une vitre. Le médecin comprit son problème, usa de son influence pour qu'il fut libéré et lui recommanda de ne plus jamais jouer aux échecs.

Quand il s'était intéressé à la partie qui se livrait sur le bateau, il avait vu la faute qui risquait d'être commise et n'avait pu s'empêcher d'intervenir. La folle envie de savoir s'il peut jouer sur un véritable échiquier le prend et il accepte alors de faire le lendemain une partie contre Czentovic. Il la gagne. Le champion réclame une revanche que M. B..., qui avait pourtant assuré n'en vouloir faire qu'une, accepte avec précipitation. Mais le champion, ayant perçu la faiblesse de son adversaire, joue très lentement. Hors de lui, recommençant à jouer contre lui-même, continuant dans sa tête une partie fictive au lieu de s'en tenir à son jeu sur un échiquier bien réel, oubliant la partie qui est en train de se dérouler, M. B... revient à ses errances hystériques, devient violent. Le narrateur l'interrompt et lui rappelle ses excès passés. La partie cesse. Le champion daigne admettre que son adversaire était «très remarquablement doué».

Pour une analyse, voir ZWEIG - "Le joueur d'échecs"

"Wondrak"

"Wondrak"

Recueil de sept nouvelles de 187 pages

"Wondrak"

"Wondrak"

Nouvelle

Une demeure de village, surnommée «*Tête de mort*» parce qu'elle est née sans nez, se bat de façon pathétique pour préserver son fils unique contre la conscription obligatoire, le cache dans les bois.

Commentaire

Ce texte, au titre énigmatique, violemment antimilitariste, fort, bouleversant, resté inachevé, fut retrouvé en 1990 dans les archives de l'écrivain et aurait été écrit à la toute fin de sa vie.

“Sommernovellette”
“Fragment d'une nouvelle”

Nouvelle

Au Mexique, une passion amoureuse est contrariée par la guerre.

Commentaire

On y sent l'apport des voyages sur la création chez Stefan Zweig.

“Die spät bezahlte Schuld”
“La dette”

Nouvelle

Dans un village isolé des montagnes du Tyrol, la narratrice, une femme de soixante ans, retrouve, au hasard de vacances, sous les traits d'un vieil ivrogne sans le sou une passion d'antan, l'acteur Peter Sturz, grand jeune premier à présent oublié. Elle s'était offerte à lui, et il n'avait pas voulu la déshonorer.

“Praterfrühling”
“Printemps au Prater”

Nouvelle

Une jeune courtisane en quête d'aventure raconte une courte et poétique parenthèse qu'elle a connue dans sa vie: quelques heures d'un après-midi et d'une soirée qui la replongèrent dans l'attente fébrile d'un futur prometteur dont elle connaissait d'avance la vanité.

Commentaire

C'est une oeuvre que Stefan Zweig écrivit à l'âge de dix-neuf ans. Elle est baignée d'une atmosphère magique.

“Scharlach”
“La scarlatine”

Nouvelle

Dans la Vienne de 1900, un étudiant en médecine fraîchement débarqué de sa campagne, qui fait face à la solitude et à l'excès, qui est humilié par l'inégalité sociale, ne découvre qu'au moment de mourir la place qu'il pouvait avoir dans la communauté humaine, le sens qu'aurait pu avoir sa vie : *«Il eut soudain le coeur serré à la pensée que depuis des mois, respirant tout près de lui, séparés par une simple cloison, habitaient des gens auxquels il n'avait jamais prêté attention, que juste à côté de sa propre existence se jouaient des destins dont il ignorait tout.»*

Commentaire

La nouvelle décrit le tragique passage à l'âge adulte d'un tout jeune homme consumé par une brève et fatale passion.

Commentaire sur le recueil

Les sept nouvelles sont intenses, émouvantes, superbement écrites malgré, parfois, la marque du temps sur un langage qu'on pourrait qualifier de romantique. Si l'on tient compte des valeurs de l'époque, il faut bien admettre que ce grand écrivain humaniste touche toujours, en subtilité, à l'essentiel : la vie, l'amour, la mort, la place de chacun dans sa communauté, la compassion envers le malheur humain, l'horreur de la guerre, la foi dans l'idéal, la générosité, l'amour, valeurs qui peuvent, en quelques instants, illuminer une existence entière. Chacune des nouvelles crée en quelques pages une situation dramatique qui nous empoigne, des personnages qu'il est difficile d'oublier. Elles sont longtemps restées inédites en français.

“Rausch der Verwandlung”
(1942, publié posthume, 1948)
“*Ivresse de la métamorphose*”

Roman

Employée des postes dans le village autrichien de Klein-Reifling, Christine Hoflehner vit pauvrement en compagnie de sa mère malade. La guerre a réduit sa famille à la misère, le père et le frère y étant morts. À vingt-huit ans, la jeune femme semble s'être résignée au dénuement et à la routine.

Arrive un télégramme dans lequel sa tante, mariée et installée en Amérique, l'invite à passer une quinzaine dans un hôtel de Pontresina où elle est en vacances. Christine s'habille du mieux qu'elle peut et, pleine d'appréhension, prend le train. La vue de «*l'inimaginable majesté des Alpes*» réveille en elle une force et un appétit de vivre qu'elle croyait avoir perdus. Très intimidée à son arrivée à l'hôtel, elle est prise en main par sa tante qui l'habille, la présente à ses amis et s'amuse des maladresses et des progrès de sa protégée que tout le monde appelle mademoiselle Van Bolhen. La métamorphose s'effectue très vite : Christine oublie qu'elle n'est qu'une pauvre postière et s'enivre à la fréquentation de personnes fortunées qui voient en elle une riche héritière. Elle séduit tout son entourage, se fait courtiser par un vieux lord anglais et quelques jeunes gens caressants.

Mais son succès rend jalouse une jeune étudiante allemande qui la surveille, se renseigne autour d'elle et apprend qu'elle n'est qu'une petite employée que le personnel de l'hôtel a prise pour une domestique lors de son arrivée à peine une semaine auparavant. Le bruit se répand et cette société de snobs refuse de continuer à fréquenter la jeune femme, sauf le lord anglais qui n'ose pourtant la demander en mariage en raison de la différence d'âge. Ses parents n'échappent pas à ce désaveu ; elle les a amusés durant quelque temps ; mais, à présent, elle risque de nuire à la qualité de leurs relations. Ils lui demandent donc de rentrer en Autriche.

Christine part au petit matin, par l'escalier de service. Le rêve est fini. Sur le quai de la gare, on lui apporte un télégramme : sa mère dont elle ne s'est pas préoccupée depuis son départ est au plus mal. Lorsqu'elle arrive à Klein-Reifling, elle est morte. Il lui est alors impossible de reprendre sa routine de petit postière : elle devient déplaisante avec les habitants, voit son guichet comme une prison. Disposant de deux cents francs gagnés au jeu en compagnie de son oncle, elle décide d'aller passer un week-end à Vienne.

Devant les grands hôtels, elle revoit avec envie cette société pleine d'aisance dont elle a fait partie et dont la compagnie lui est désormais interdite. Le soir, elle va dans un café, se laisse tenter par l'atmosphère de plaisir du lieu. Presque prête à accepter un rôle de prostituée, elle se sauve et rentre à son hôtel encore plus désemparée. Le lendemain, elle retrouve sa soeur dans une exposition de

peinture. Elle se promène en famille à Schönbrunn où son beau-frère rencontre un ami, Ferdinand, qu'il n'avait pas revu durant des années.

Ils ont fait la guerre dans la même division, ont été prisonniers ensemble durant deux ans. Le beau-frère a pu être rapatrié par la Croix-Rouge, tandis que Ferdinand, dont le train a été bloqué par un bombardement, est resté en Sibérie jusqu'en 1921. Parti à vingt ans, ses études non encore terminées, il avait retrouvé sa famille ruinée et peinait depuis cinq ans à reconstruire sa vie en miettes. La haine au ventre, souffrant comme bien d'autres alors du chômage et de la pauvreté, il n'avait plus qu'un faible espoir de s'en tirer. Lorsque Christine repart, il l'aborde et propose de l'accompagner à la gare. Dans les propos de cet homme en colère, elle retrouve son propre sentiment d'avoir été flouée et son désir de revanche. Elle laisse passer plusieurs trains. Mutuellement passionnés, les deux jeunes gens se rendent dans un hôtel borgne où ils font l'amour. Mais une brutale descente de police accentue encore le caractère sordide de ce lieu de rendez-vous. Quelle différence entre le palace suisse où l'on n'en fait qu'à sa tête et ce Vienne de la pauvreté et de la luxure où l'on n'a même pas un coin où préserver son intimité et sa liberté !

À partir de cette époque, Christine revient tous les dimanches à Vienne. Mais elle compte qu'elle ne pourra pas longtemps assumer cette dépense : l'argent gagné au jeu fond un peu plus chaque semaine.

Quelque temps plus tard, Ferdinand se présente dans le bureau de poste : le constructeur d'immeubles pour lequel il travaillait s'est sauvé avec la caisse, la société est en faillite. Il ne se sent plus le courage de reconstruire à nouveau sa vie et préfère en finir. Christine est dans le même état d'esprit et accepte de mourir avec lui. Rendez-vous est pris pour le soir après le travail : ils prendront le train, s'installeront dans un bon hôtel et se suicideront : «*Pour la première fois ils se sentent sûrs l'un de l'autre et de l'avenir.*» Ils préparent leur geste : Ferdinand tirera dans la tête de Christine ; pour lui, ce sera le cœur.

Mais, à la fermeture, lorsque Ferdinand vient chercher Christine, la vue des liasses de billets qu'elle range dans le coffre lui donne une autre idée. En bloquant quelque temps les versements effectués au bureau, ils pourraient disposer d'une somme importante qui leur permettrait de vivre confortablement à l'étranger.

Le suicide est donc différé. Ils se retrouvent le dimanche suivant à Vienne. Ferdinand a préparé un plan en cinq parties dans lequel il s'est efforcé de prévoir le moindre détail de l'entreprise. Il ne conçoit pas cet acte comme un vol mais comme le remboursement d'une dette que l'Autriche et l'humanité ont contractée à son égard. On lui a volé toutes les promesses de sa jeunesse, on a fait de lui un mutilé sans avenir, il convient qu'il soit dédommagé. Parce que son exposé ne montre ni cupidité, ni enthousiasme excessif, Christine accepte le projet. Rendez-vous est pris pour le 10 novembre...

Commentaire

Ce roman présentait certains aspects d'une fresque de l'Autriche de l'après-guerre, évoquait les difficultés économiques de l'entre-deux-guerres. Une fois de plus, Stefan Zweig fit preuve d'une acuité psychologique extraordinaire, analysant avec précision les formes les plus inimaginables ou les plus extrêmes de la sensibilité humaine, la psychologie féminine étant surtout explorée ici. Il sut entrer à fond dans les dédales de l'angoisse, montrer ses symptômes, ses dangers, son resserrement. La désillusion et la détresse structurent les personnages. La médiocrité de la vie de Christine, ses réactions improbables, son manque d'argent, la poussent à accepter l'invitation de sa riche tante à séjourner avec elle en Suisse. Cependant, l'«ivresse de la métamorphose» auprès de riches bourgeois est de courte durée et Christine retrouve à Vienne sa vie modeste. Elle y rencontre Ferdinand, chômeur en colère et désillusionné. Les deux jeunes gens se reconnaissent dans leur haine et leurs regrets. Le suicide apparaît comme le seul dédommagement possible pour leurs vies perdues.

Le roman se lit avec fièvre car le sujet est, en fait, la volonté insatiable de l'être humain d'explorer les limites de l'humanité, de conquérir des terres nouvelles, de faire sortir le monde de ses gonds.

Mais il est resté inachevé. Il s'arrête sur cette soumission au destin : *«Chacun a sa propre loi intérieure, l'un est entraîné vers le haut, l'autre vers le bas, et celui qui doit monter montera, et celui qui doit tomber tombera.»*

“Clarissa”
(1942)

Roman

Clarissa Schulmeister est une Autrichienne de bonne famille. Son père, qui est général, est né dans un monde qui croit à la pérennité de l'empire austro-hongrois et ne voit pas les temps nouveaux et les crises qui s'annoncent. D'abord assistante d'un célèbre psychiatre, pacifiste, elle participe à un congrès à Genève qui va changer sa vie. Elle s'éprend d'un jeune professeur de français. Mais la Grande Guerre éclate, séparant les amants. Clarissa est enceinte. Infirmière sur le front, elle se marie avec un poltron de première pour donner un père à son enfant. Peu à peu, elle se prend en charge. Et, dans un monde soumis au chaos, sa vie promise à l'insignifiance prend un sens.

Commentaire

L'héroïne ressemble étrangement à son créateur, Stefan Zweig, pour qui la guerre de 1914-1918 fut un choc traumatique profond dont il ne se remit jamais. Il clama son refus du militarisme à travers le père de Clarissa, qui est un vieux borné. Devant le champ de ruines humain qui est aussi celui d'une société, Clarissa se découvre une foi pacifiste. Les années passent. La montée du nazisme en Allemagne, dès 1933, conduit Stefan Zweig à l'exil. Vers l'Angleterre d'abord (il obtiendra la nationalité anglaise en 1940) vers le Brésil un peu plus tard, en 1941.

On peut y lire :

- *«Avoir peur, c'est mourir mille fois, c'est pire que la mort.»*
- *«Dans toute action qu'on entreprend, il y a quelque chose qui finit, à la longue, par vous déformer.»*
- *«Il ne sert à rien d'éprouver les plus beaux sentiments si l'on ne parvient pas à les communiquer.»*
- *«Les hommes sont surtout fascinés par ce qui est le plus éloigné d'eux.»*
- *«L'ambition est l'affaire des hommes ; chez les femmes, cela tourne à la caricature.»*
- *«Les postes importants sont dangereux pour des hommes moyennement doués ; quand on doit se dépasser soi-même, cela transforme le caractère.»*
- *«L'organisation émane des grands esprits, l'humain procède des petits.»*

Le roman n'a pas été achevé.

En 2001, pour la télévision française, Jean-Claude Carrière, avec talent et sans trahir Zweig, lui donna une fin. Il voulait voir Clarissa, comme Zweig, réagir au nazisme et lui rendre l'homme qu'elle aime.

“Le voyage dans le passé”

Roman de 180 pages

Un homme et une femme que la vie a séparés espèrent, neuf ans plus tard, voir renaître leur passion.

Commentaire

C'est en fait une de ces longues nouvelles dont Stefan Zweig avait le secret, lui qui savait, en quelques mots, nous plonger au coeur du drame de ses protagonistes.

Ce texte ne sera sans doute pas rangé parmi ses chefs-d'oeuvre, mais on y retrouve bel et bien son intelligence de la mécanique du récit autant que des méandres de la psyché humaine.

Il resta longtemps inédit.

“Balzac, le roman de sa vie”

Biographie

Pour Stefan Zweig, la vie de Balzac fut un prodigieux roman. Il fut un enfant triste et maladivement timide, se sentant abandonné car mis en nourrice dès sa naissance loin de tout amour maternel (il considérait sa mère comme un monstre). Il passa ensuite son enfance enfermée dans un pensionnat où seuls les livres, les rêveries et son immense imagination le sauvèrent de la solitude. Promis à une carrière dans la lignée paternelle, il lutta pour s'inscrire en droit et faire fortune dans la littérature. Il avait une seule ambition : spéculer en créant, devenir écrivain et, grâce à ses futurs chefs-d'œuvre, se rendre indépendant, riche et célèbre. Il commença comme «nègre» et travailla comme un forcené. Accablé de dettes, immergé dans un titanesque labeur d'écriture, mort à cinquante et un ans, juste après son mariage avec celle qu'il avait si longtemps attendue, le romancier de “*La comédie humaine*” incarne un mythe, celui du créateur rivalisant avec Dieu et foudroyé comme Prométhée.

Commentaire

Loin d'être au second plan dans l'œuvre de Stefan Zweig, cette biographie, publiée après sa mort, l'occupa dix années durant. Et c'est toute son expérience d'homme et d'écrivain qu'il mit dans cette passionnante évocation de Balzac en qui il voyait l'un des phares de la littérature européenne. C'est, sans aucun doute, l'un des plus puissants et des plus profonds portraits de Balzac qui était né lui aussi sur les ruines d'un monde et à l'aube d'une société nouvelle. Il se sentait lui aussi le créateur possible d'un monde à refaire.

Stefan Zweig décrivit de façon lapidaire l'enfance de Balzac. Cependant, les termes qu'il employa sont teintés d'un fort pathos, d'une empathie réelle pour le petit Honoré.

«Je n'ai jamais eu de mère ni d'enfance !» déclara Balzac dans sa correspondance. Dans une lettre à Madame Hanska, il se plaignit : «Voilà éclatant au grand jour après des années, la réponse aux mille tourments secrets qu'à l'âge où sa sensibilité était la plus vive, il a subi précisément de la part de l'être qui, selon la loi de la nature, aurait dû lui être le plus proche. Sa mère seule est responsable de ce que, selon ses propres expressions, «il ait enduré la plus épouvantable enfance qui soit jamais échue sur terre à un homme !.» - «Si vous saviez ce qu'est ma mère ! C'est à la fois un monstre et une monstruosité ! Dans ce moment, elle est en train de tuer ma soeur après avoir tué ma pauvre Laurence et ma grand-mère... Moi, j'ai failli rompre avec ma mère ; ce serait une nécessité. J'aime mieux continuer à souffrir. C'est une plaie que rien ne peut guérir. Nous l'avons cru folle. Nous avons consulté le médecin qui est son ami depuis trente-trois ans, et il nous a répondu : “Hélas ! elle n'est pas folle, elle est méchante !”» On décèle, dans la violence de ce ressentiment, une petite part de vérité, une large part d'ingratitude et un besoin insatiable de se faire plaindre. Il oubliait la gaieté de Villeparisis, les plaisanteries de la «céleste famille» et le dévouement de «la pauvre vieille.»

Stefan Zweig s'est donc intéressé à Anne-Charlotte-Laure Sallambier, sa mère, personnage dont la complexité l'intrigua et sur laquelle il porta un jugement tranché, sans appel. Il la présenta comme un être froid et indifférent, dépourvu d'instinct maternel tout au moins envers ses deux premiers nés, Honoré et Laure. Pour lui, elle était «*sous toutes les couleurs miroitantes de l'hystérie, le type de la femme toujours offensée*». Il écrivit : «*Jamais il n'a entendu sa voix s'attendrir et quand il se presse, câlin, entre ses genoux et veut l'embrasser, elle repousse d'un mot sévère ces familiarités déplacées*». Le choix des locutions, des situations dans lesquelles il plaça Balzac («*Point de mère qui veille à son chevet quand il est malade*»), concourent à créer un climat dramatique. Il cite Balzac afin de témoigner de la véracité de ses propos : «la vie si dure» et justifie par cette citation le fait que Balzac, «à dix-huit ans, de lui-même», ait tourné le dos «à ce milieu insupportable».

Zweig opéra de même avec la description de «l'institution» dans laquelle Balzac fut envoyé : «avec ses tours sinistres et ses robustes murailles, l'impression d'une prison plutôt que d'une maison

d'éducation». Cette vision semble assez digne d'un roman de chevalerie, il est probable que l'endroit présentait des caractéristiques moins effrayantes...

Zweig nota que Laure Sallambier fut aussi une source d'inspiration pour Balzac : «Je vais me mettre sur "La cousine Bette", roman terrible, car le caractère principal sera un composé de ma mère, de Mme Valmore et de ta tante Rosalie.» La frontière entre vie et fiction s'estompe jusqu'à disparaître.

Le mystère reste entier quant à la véritable personnalité de Laure Sallambier, femme à très fort tempérament, mais aussi femme entièrement dévouée à son fils à la fin de sa vie. Zweig, à ce sujet, a su reconnaître ce don désintéressé d'elle-même : «*La mère de Balzac, à soixante-dix ans, a assumé patiemment sa fonction de gardienne du palais de la rue Fortunée. Elle a la tâche difficile et ingrate de se battre avec les fournisseurs, et de marchander, d'évincer les créanciers, de surveiller les domestiques et de tenir la caisse. La vieille femme prend vaillamment et efficacement tout cela sur ses épaules. Mais elle sent bien que son autorité dans la nouvelle maison ne durera que tant que l'installation ne sera pas achevée. Elle sait qu'on ne l'a appelée que pour donner un coup de main, elle est bien sûre qu'on ne lui laisserait pas même une petite chambre par-derrière dans la splendide demeure, s'il plaisait pour de bon à cette princesse russe ou polonaise de s'y installer.*»

Si les actes sont des mots d'amour, que penser de cette constatation de Zweig : «*Balzac meurt dans la nuit du 17 au 18 août 1850. Sa mère seule est à son chevet ; Mme de Balzac s'est retirée depuis longtemps.*»

Zweig compara Balzac à Shakespeare : il «*connaît les hommes comme seul Shakespeare les a connus*». Il compara de même les oeuvres : «*Et si "Le père Goriot" et "Les illusions perdues" avaient déjà quelque chose du "Roi Lear", ces derniers romans ont tout le tranchant du Coriolan.*» Le mystère du génie de Balzac est, «*avec le phénomène presque mythique de Shakespeare, la plus grande énigme de l'histoire universelle*». Balzac est donc une figure emblématique de la littérature française au même titre que Shakespeare pour la littérature anglaise. L'association d'un romancier et d'un dramaturge est inhabituelle et certainement révélatrice du caractère théâtral des «*grandes tragédies balzaciennes*», de la qualité de Balzac de metteur en scène des drames du quotidien, des moeurs de son époque et tout simplement du «*roman de sa vie*». Zweig acheva la comparaison par : «*là il voit la tragédie du père Goriot, ce roi Lear inconnu*». Dans sa note à «*Balzac, le roman de sa vie*», l'éditeur Richard Friedenthal confirma l'image que Balzac représentait pour les jeunes Viennois : «ils découvraient en lui un monde entier grouillant de personnages typiques... une immense imagination d'une inexprimable densité ; l'imagination la plus grande, la plus dense depuis Shakespeare.» - «Toujours passe à travers sa vie cette ligne fine comme un souffle qui sépare la raison de la folie.»

Pour Zweig, Balzac, ce fut la démesure provocatrice qui passe par le snobisme vulgaire ! Il illustre dans sa biographie son culte du tragique, sa conception du héros romantique qui se définit dans l'incomplétude, l'inachèvement. Il avait un goût affirmé pour le tragique, synonyme pour lui de grandeur. Zweig attribua à Balzac son propre degré d'empathie très fort avec ses personnages : «il les a choisis et il les aime parce qu'il retrouve en eux ses blessures à peine conscientes, ses faiblesses et ses peurs. Il admirera toujours ces perdants qui savent assumer leurs souffrances et portent sur la vie un regard sceptique.» (Dominique Bona)

Cette vision du monde explique l'angle d'attaque de la biographie. Son intérêt se portait sur l'humain, le «pathétiquement humain». En témoignent les titres évocateurs de ses différentes parties :

- page 7 : «*Le drame d'une enfance*» ;
- page 31 : «*Balzac pose avant l'heure une question au destin*» ;
- page 161 : «*Balzac dans le monde et dans l'intimité*» ;
- page 219 : «*Balzac fait la découverte de son secret*» ;
- page 423 : «*Premier effondrement*».

Pareillement se dévoile son envie de romancer : il intitula le livre III (une des grandes parties) «*Le roman vécu*», et le livre IV «*Splendeur et misère du romancier Balzac*», titre qui paraphrasait celui du célèbre roman de Balzac «*Splendeur et misère des courtisanes*». Il semble que Zweig se soit lancé dans l'épopée d'un personnage mythique.

Il fut conscient du goût de Balzac pour la tragédie vécue au quotidien : «J'abhorre Mme de Castries, écrit-il sur le mode pathétique, car elle a brisé ma vie sans m'en redonner une.» (page 219). Il commenta : «*Avec un homme qui transpose sans cesse sa vie en une vie romancée il faut s'habituer*

à de telles exagérations dramatiques» et jugea l'auteur autant que l'homme : «Balzac, soit dit sans vouloir l'offenser, n'est jamais véridique quand il se dépeint lui-même. Comme romancier il exagère, il renchérit par devoir professionnel.» L'homme est donc le même personnage que l'auteur et, plus étonnant encore, «le témoignage de ses oeuvres a plus de valeur que ses paroles et que ses lettres». L'auteur se réincarne même en ses personnages : «Il ne songe nullement comme le général Montriveau qui, dans "La duchesse de Langeais", tient son rôle, à marquer au fer rouge l'aristocratique coquette.»

Aux yeux de Zweig, la création est pour Balzac une forme de catharsis : «Pour retracer ses années de formation, Balzac a choisi le procédé du double portrait : il se peint sous les traits de deux camarades de classe, ceux du poète [qu'il avait toujours rêvé d'être puisque ses débuts furent tournés vers le théâtre - tout comme ceux de Zweig - où il n'eut pas le succès escompté avec son "Cromwell", pièce en cinq actes, écrite en vers], Louis Lambert, et celui de "Pythagore" le philosophe. Il a, comme le jeune Goethe dans les figures de Faust et de Méphistophélès, dédoublé sa personnalité.»

Zweig releva les diverses incarnations de Balzac dans ses oeuvres : «Raphaël dans "La peau de chagrin", d'Arthez dans "Les illusions perdues", le général de Montereau dans l'"Histoire des Treize".» Pour lui, il y a chez Balzac fusion et confusion avec ses personnages : «Aucun poète n'eut jamais plus de part aux jouissances de ses créatures.»

Zweig partageait l'avis de Balzac qui cita Goethe : «Ne pas aboutir fait ta grandeur». Et il se livra à une apologie de l'inachèvement, à ses yeux garant d'humanité : «C'est presque un bonheur que tous ces ouvrages n'aient pas été terminés. Balzac a dit un jour : "Est un génie celui qui en tout temps peut transformer ses pensées en actions. Mais le génie tout à fait grand se garde d'exercer continuellement cette activité, car il ressemblerait trop à Dieu. En effet, s'il lui avait été permis d'achever tous ses romans, de refermer entièrement sur lui-même le cercle des passions et des événements, son oeuvre aurait atteint les limites de l'inconcevable. Elle serait devenue une monstruosité, l'effroi de tous ceux qui viendraient après lui, découragés par l'impossibilité de l'atteindre ; tandis que, telle qu'elle apparaît - torse sans pareil -, elle est un stimulant extraordinaire et l'exemple le plus grandiose que puisse trouver une volonté créatrice en marche vers l'inaccessible.» Zweig témoigna de la grandeur de l'oeuvre inachevée de Balzac : grâce à celle-ci, l'espoir subsiste, le relais reste à prendre, le monde littéraire peut espérer reprendre le flambeau et poursuivre le grand dessein. Une oeuvre est un Infini, elle instruit sur l'Homme mais c'est aussi la vie de l'homme qui enseigne sur ses oeuvres, c'est pour cette raison que Zweig s'est penché sur de nombreuses biographies afin de déceler le moi de chaque auteur-créateur.

La biographie est restée inachevée.

"Montaigne"

Biographie

Commentaire

C'est la dernière oeuvre à laquelle ait travaillé Zweig ; il la laissa inachevée. Comme il l'avait fait pour Érasme, il s'intéressa plus particulièrement à ce qu'il pouvait y avoir de commun entre le rédacteur des "Essais" et lui-même ; il releva chez lui cette maxime : «La vie despend de la volonté d'aultruy : la mort de la nostre.» Mais, contrairement au moi triomphant de Montaigne, celui de Zweig est masqué.

En février 1942, alors qu'il assistait au carnaval de Rio, Stefan Zweig apprit, après l'attaque sur Pearl Harbor, la chute de Singapour. Lui, qui était déjà traumatisé par les victoires du nazisme, par l'échec de son idéal de construction d'une Europe unie dont il avait tant rêvée en compagnie de Romain Rolland, Europe qui ne s'était pas faite et qui était en train de détruire un peu plus ses chances d'y réussir, l'était encore plus par l'extension mondiale du conflit. Totalement désabusé, déprimé et désespéré, fatigué par une vie de déplacements, ayant compris que son monde était déjà mort, ne

parvenant pas à survivre à la détresse et aux horreurs du conflit, craignant la force implacable des mauvais instincts des êtres humains, lui qui écrivit : *«Tous les chevaux de l'Apocalypse se sont rués à travers mon existence, la révolution et la famine, l'avilissement de la monnaie et la terreur, les épidémies et l'émigration ; j'ai vu croître sous nos yeux et se répandre parmi les masses les grandes idéologies, le fascisme en Italie, le national-socialisme en Allemagne, le bolchevisme en Russie et avant tout cette pestilence des pestilences, le nationalisme qui a empoisonné la fleur de notre culture européenne.»* ; lui qui n'était pas un lutteur, par une ultime affirmation de sa liberté, décida, à l'âge de soixante ans passés, de mettre fin à ses jours avec sa deuxième épouse, à leur domicile.

Le lundi 23 février 1942, à 12 h.30, ils s'empoisonnèrent, suicide sans brutalité. On se demanda si ce n'était pas un meurtre, mais il avait laissé onze lettres dans lesquelles il indiquait bien qu'il s'agissait d'un suicide. À son ex-femme, il avait écrit : *«Je suis certain que tu verras des temps meilleurs et tu me donneras raison de n'avoir pas pu attendre plus longtemps avec ma bile noire. Ou bien la tempête va finir un jour, ou bien on en finit soi-même. Avec mon affection et mon amitié, courage ! Tu sais bien que je suis apaisé et heureux.»*

Et il avait laissé ce message d'adieu : *«Avant de quitter la vie de ma propre volonté et avec ma lucidité, j'éprouve le besoin de remplir un dernier devoir : adresser de profonds remerciements au Brésil, ce merveilleux pays qui m'a procuré, ainsi qu'à mon travail, un repos si amical et si hospitalier. De jour en jour, j'ai appris à l'aimer davantage et nulle part ailleurs je n'aurais préféré édifier une nouvelle existence, maintenant que le monde de mon langage a disparu pour moi et que ma patrie spirituelle, l'Europe, s'est détruite elle-même. / Mais à soixante ans passés il faudrait avoir des forces particulières pour recommencer sa vie de fond en comble. Et les miennes sont épuisées par les longues années d'errance. Aussi, je pense qu'il vaut mieux mettre fin à temps, et la tête haute, à une existence où le travail intellectuel a toujours été la joie la plus pure et la liberté individuelle le bien suprême de ce monde. / Je salue tous mes amis. Puissent-ils voir encore l'aurore après la longue nuit ! Moi je suis trop impatient, je pars avant eux.»*

Ce suicide fut commenté :

- par André Maurois : *«Beaucoup d'hommes de coeur ont dû méditer sur la responsabilité qui est celle de tous et sur la honte qu'il y a, pour une civilisation, à créer un monde où un Stefan Zweig ne peut vivre.»*

- par Jules Romains : *«La mort de Zweig pèse sur notre temps, précisément parce qu'elle a été non celle d'un romantique exalté ou d'un aigri, mais d'un sage. De même un stoïcien s'ouvrait les veines dans sa baignoire, parce qu'il ne voyait pas plus éloquente façon de protester contre les crimes du mauvais empereur.»*

Romain Rolland porta ce jugement sur son ami : *«C'est en Stefan Zweig que s'est incarnée, aux jours les plus sombres de la tourmente européenne, quand tout semblait détruit, la foi inaltérable en la communauté intellectuelle de l'Europe, la grande Amitié de l'Esprit, qui ne connaît pas de frontières.»*

Le président du Brésil Getulio Vargas décréta des funérailles nationales, fit transformer sa maison d'adoption en musée et, connaissant peut-être le souci que Stefan Zweig avait montré dans son oeuvre d'une mise en scène de la mort, pour la photo officielle, fit reconstituer l'enlacement des deux époux.

Le 9 décembre 2003, le Sénat de la République française inaugura, au cœur du jardin du Luxembourg, non loin du carré des joueurs d'échecs, un buste de Stefan Zweig réalisé par le sculpteur Félix Schivo.

Synthèse

Qui fut Stefan Zweig? Certains clichés perdurent : un mondain superficiel, un écrivain de salon au sentimentalisme exacerbé, un grand dandy voyageur, un séducteur bourgeois, le dernier représentant d'un monde aujourd'hui disparu : voilà ce que retiennent de Zweig les critiques pressés, soucieux de ranger définitivement dans une de leurs catégories poussiéreuses et préétablies un homme insaisissable. Sans doute les clichés ci-dessus mentionnés contiennent-ils une part de vérité, mais ils sont loin d'être suffisants pour comprendre un homme aux multiples facettes.

Lui qui jugeait que «*la littérature n'est pas la vie*», qu'elle n'est qu'«*un moyen d'exaltation de la vie, un moyen d'en saisir le drame d'une façon plus claire et plus intelligible*», fut d'abord un écrivain qui se distingua par une écriture vive et nerveuse, moderne par son rythme rapide et captivant, un style de la tension et de l'enthousiasme, qui ne dédaignait pas l'hyperbole ni parfois une certaine emphase. Il fut un auteur prolifique, qui s'est essayé dans les genres littéraires les plus divers :

- La poésie.

- La traduction car il fut traducteur de nombreux écrivains, notamment Verhaeren, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Keats, Yeats, Romain Rolland. Comme l'écrivit Dominique Bona : «Au contraire de poètes imbus de leur génie et de leur personne, narcisses amoureux de leur image et de leur moindre écrit, Zweig est un artiste dont l'humilité est sincère et qui évite de s'admirer lui-même. Selon le mot de Gorki, "il ne se préfère pas". Capable de rester ouvert aux autres et d'admirer leur talent, il sera le moins égocentrique des écrivains.»

- Le théâtre, cette partie de son œuvre, quelque peu hétéroclite, n'est cependant pas la plus intéressante.

- La biographie historique et l'essai, activités pour lesquelles lui, qui montrait déjà la plus vaste des cultures, se livra à d'intenses études des sources et chercha à éviter «que la vérité psychologique ne soit colorée par sa propre imagination». Mais on ne peut que l'y reconnaître, car il a choisi des auteurs qui lui étaient proches et qu'il a identifiés à lui-même plus qu'il ne s'est identifié à eux : «*Érasme*», «*Kleist*», «*Montaigne*»... furent autant de biographies cachées de Zweig qui fit une large place à ceux que, non seulement il considérait comme importants dans l'Histoire ou dans la littérature, mais qui l'avaient marqué et sur lesquels il s'était appuyé dans les moments difficiles ; qu'il voyait comme ses maîtres ; qui, comme lui, avaient cherché à peindre par la plume la société de leur époque, à pénétrer un univers obscur et psychologique. Cette curiosité pour des figures caractéristiques ou pittoresques d'humanité lui permit d'échapper à la tentation du nihilisme. Ses ambitions romanesques rejoignant ses préoccupations historiques, il étudia, dans ses biographies, l'opposition d'un caractère, que les circonstances amenaient à s'affirmer, avec la société de son temps. Il avait le don de restituer l'époque d'une création, d'amorcer la genèse d'une œuvre par la jeunesse de l'auteur, de camper le physique d'un personnage, de définir l'esprit d'un ouvrage. Tous ces portraits, ni pédants, ni rébarbatifs, sont passionnants. Dans ses essais organisés en cycles, il brossa des tableaux des formes les plus originales du génie créateur européen. Ce sont ces œuvres qu'il préférerait alors qu'aujourd'hui elles ne font plus guère recette, étant trop spécialisées pour les uns, trop minces pour les autres.

- La nouvelle et le roman. Ils étaient le résultat d'un travail de concentration qu'il a lui-même expliqué comme «le désir répété de résumer le destin d'un individu dans un minimum d'espace et, à l'exemple de Maupassant, l'effort fait en vue de donner dans une nouvelle la substance d'un livre». Les lieux sont fort peu décrits, à peine nommés. Presque toujours, l'intrigue tient dans l'irruption d'une violente passion au sein d'une vie jusque-là bourgeoise. Si les rebondissements spectaculaires sont rares, les revirements psychologiques des personnages et les interventions imprévisibles d'un destin auquel il semblait croire y abondent. L'écriture, qui évite fioritures poétiques, trop longues descriptions et analyses psychologiques torturées, montre un sens de la suggestion, déploie un art de l'ellipse qui, parfois, fait évoluer un peu trop vite les personnages. C'est peut-être cette tendance à la concision qui l'empêcha de devenir romancier. Bien qu'il les ait fréquemment remaniées et se soit beaucoup préoccupé de leurs rééditions, il ne faisait pas grand cas de ces productions littéraires qu'il trouvait superficielles. Mais elles le firent connaître d'un large public et, traduites en de nombreuses langues, lui obtinrent un succès international, l'accueil étant particulièrement excellent en France où son lectorat s'est entretenu et renouvelé. Aujourd'hui, elles constituent la partie la plus vivante, la plus moderne de son œuvre, font de lui l'un des écrivains les plus lus de par le monde, un des grands classiques de notre temps. Ce succès populaire est conforté par l'estime que lui portent les critiques littéraires, ce qui est assez rare pour être souligné. Seule la critique universitaire n'a guère suivi l'engouement général, surtout en Allemagne où on ne reconnaît pas sa valeur littéraire.

On a d'abord pu croire que l'écrivain n'allait se consacrer qu'à une illustration et à une défense du judaïsme. Dans ses premières nouvelles et quelques-unes par la suite, il montra en effet de la

compassion pour les juifs de la diaspora, «peuple qui continue sans repos d'errer d'exil en exil». N'y a-t-il pas des références à la judaïté dans ses évocations du destin qui a quelque chose du Dieu terrible de la Bible? N'a-t-il pas conservé un idéal de passivité et de repli qui veut qu'il n'y ait rien d'autre à faire qu'accepter les épreuves et en attendre la fin car *«seul vit véritablement celui qui vit son destin comme un mystère»*? une conception selon laquelle nous n'avons pas le droit de nous révolter contre Dieu parce que nous ne connaissons pas sa nature, et que, lorsque les hommes sont en guerre, *«le monde attend que quelqu'un étende la main et dise que l'épreuve a été suffisante»*? N'a-t-il pas lui-même adopté un retrait qui rappelle celui de tous ces juifs qui, puisqu'il faut se soumettre aux arrêts de Dieu, ont préféré fuir plutôt que combattre? Pourtant, ses portraits de juifs sont peu flatteurs et frisent même l'antisémitisme : obsédés par l'argent, monstres de professionnalisme fermés à tout autre chose, ils ne sont plus que des loques quand ils sortent des manies où ils excellent. Le refus d'intégration de certains lui sembla inepte.

Cependant, s'il ne renia ni son ascendance, ni sa culture, son insatiable curiosité l'amena à consacrer sa vie entière au voyage et à la découverte, non pas uniquement la découverte des *«pays, villes et paysages»*, titre donné au recueil contenant ses carnets de voyage, d'autres cultures, d'autres langues, mais d'abord et surtout à la découverte de l'âme humaine et de ses insondables mystères, autant pour connaître et apprendre que pour se fuir lui-même dans le mirage des changements d'horizon. Il parcourut le monde en esprit très ouvert, sans cesse disposé à aborder de nouveaux sujets, et des traces de ces voyages se trouvent partout dans ses écrits. Il fut rapidement si profondément européen qu'il ne s'est plus guère préoccupé de ses racines judaïques malgré les sollicitations des collectifs d'écrivains juifs sionistes, pacifistes, antinazis. On peut même le considérer comme un internationaliste ; n'a-t-il pas écrit dans une de ses lettres : *«Les idées n'ont pas véritablement de patrie sur terre, elles flottent dans l'air entre les peuples.»*?

La guerre non plus ne fut pas vraiment un thème de Zweig. Il n'a connu la Première Guerre mondiale que de l'arrière et ne supporta pas d'être le lointain spectateur de la Seconde. Et ce qu'il a dit des combats resta très général : la guerre transforme les plus calmes en bêtes furieuses, condamne les prétendus héros à n'être que des larves affamées et souffrantes, déracine les humbles pour les jeter dans un affrontement auquel ils ne comprennent rien et, en place d'une jeune vie avide de bonheur, plante une lugubre croix. À ceux qui s'en tirent par chance, elle ne procure qu'une fallacieuse médaille qui n'a de signification que pour les imbéciles.

Au-delà de ces conflits, ses oeuvres évoquèrent la crise financière de l'entre-deux-guerres, le triomphe du nazisme en Autriche. Elles ne furent donc pas indifférentes aux vicissitudes de l'Histoire. Mais il n'en tira pas de grandes fresques, ne montra ni mouvements de foule, ni combats. Il eut un regard critique sur la morale sociale, mais, étant issu d'une classe favorisée, riche, bientôt célèbre, malgré ses amitiés progressistes, le bourgeois Zweig a peu milité en faveur des exploités et l'écrivain ne fit intervenir les tensions sociales que pour des crises graves, quand la violence des événements empêchait les plus accrochés de ses personnages de se livrer à leur monomanie habituelle.

Il s'en est tenu au drame restreint, presque ridicule en regard de la pauvreté et de la mort qui frappaient partout, d'un être particulier qui devait renoncer à ses petites habitudes, perdre des objets aimés ou se plier à une nouvelle distribution sociale, n'ayant qu'une très faible capacité d'adaptation, ses petites contrariétés personnelles étant cependant l'écho amplifié du drame général.

Cependant, modeste, tolérant, il ne se départit jamais d'une certaine simplicité qui fit sa grandeur. Il considérait chaque être humain qu'il rencontrait comme une fin en soi, le jugeait sur ses qualités profondes et non sur sa condition sociale. Sa sympathie naturelle, instinctive, allait à ceux qui souffrent, dans leur chair ou dans leurs âmes, ceux qui, pour une raison ou pour une autre, se retrouvent désespérés, cassés par la vie. Pour lui, ce qui comptait le plus dans l'ordre humain, c'était précisément ce qui ne se compte pas, ce qui est invisible à l'œil nu, inquantifiable, hors de portée des statisticiens, ce qu'on ne voit qu'avec le cœur.

En fait, à l'exception de quelques-uns, ses personnages, dans des oeuvres qui prenaient des allures de témoignages d'autant plus prenants qu'il semblait y avoir été mêlé, étaient des victimes livrées à la

spontanéité de leur sensibilité, souvent des monomaniaques possédés par la passion amoureuse ou par celle de l'argent, monstres mentaux murés dans leur manie compulsive. Il peignit l'amour sous toutes les formes : passionné ou simulé, sensuel ou cérébral, conjugal ou adultère, bourgeois ou ancillaire, juvénile ou sénile, coupable ou triomphant, mais en lui gardant toujours assez de mystère pour que l'imagination du lecteur complète à son gré le non-dit.

Voués à l'anxiété, ses personnages révélaient une communauté de sentiments et de pensées avec leur auteur, très empathique à l'égard de ceux qui lui ressemblaient. Cet homme pudique, qui, sauf dans "*Le monde d'hier*", a rarement parlé directement de lui-même mais avait certainement beaucoup à avouer, confiait à ces êtres fictifs la mission de le faire à sa place. De nouvelle en nouvelle, il se racontait derrière des masques, l'ensemble prenant des allures de feuilleton dont on poursuit la lecture non pour découvrir de nouveaux personnages mais pour retrouver celui qui se cache entre les lignes et qu'on voudrait mieux connaître.

Pétri d'humanisme mais cerné par la morosité, il fut un écrivain à la sensibilité à fleur de peau, qui montra toute la richesse de la conscience, qui fit surgir dans des vies trop tranquilles des sentiments troubles, des secrets dévastateurs, des comportements excessifs, souvent à la limite de la pathologie. On l'a accusé de sentimentalisme populaire, mais aucune des passions qu'il décrit n'est artificielle, toutes sont crédibles et émouvantes. Fasciné par les univers romanesques de Balzac et de Dostoïevski, marqué par l'œuvre de Freud, il fut l'un des maîtres de l'analyse psychologique, voire psychopathologique, faisant preuve d'une acuité extraordinaire, d'une précision inquiète pour étudier les formes les plus marginales ou les plus extrêmes de la sensibilité humaine, de la psyché féminine ; pour épinglez de rares spécimens qui stimulaient sa compassion ; pour suivre des destinées tragiques en proie à diverses manifestations du démonisme, à ses yeux énergie primordiale de notre vie psychique. Lui, qui s'est reconnu «*un amour particulier pour ce qui est excentrique, insolite et radical*», fut animé d'un vif désir d'explorer et de renouveler la vision traditionnelle de l'être humain, montrant ce don particulier de sympathie pour les êtres et cette aptitude à comprendre et à partager la souffrance d'autrui, qui constituèrent le fond de son humanisme. Romain Rolland attribuait à cet observateur de génie «ce démon de voir et de savoir et de vivre toutes les vies, qui a fait de lui un pèlerin passionné, et toujours en voyage.»

Mais la passion, quel que soit son objet, ne peut, pour lui, être que destructrice, car elle se nourrit de rêves, occulte la réalité et ne tolère pas l'obligation d'y revenir. Cet aveuglement détraque définitivement les plus fragiles. Victimes de leur tension vers l'absolu et du destin contraire, ses personnages sont très majoritairement des êtres souffrants. En fait, pour que la passion soit bonheur, il faudrait que l'aveuglement soit complet. Seuls deux de ses personnages sortirent de leur passion autrement que par la vieillesse ou la mort. Certains autres ont cru pouvoir y parvenir en se confessant.

L'aveu fut, pour Zweig, à la fois un mode rédactionnel et une nécessité affective et morale pour les personnages qui devaient parler pour se protéger ou se sauver dans cette société hypocrite et décadente de la première partie du XXe siècle, car le moralisme factice, les castes sociales obligeaient au secret et ce secret étouffait. La moindre passade devait rester cachée, les amours ancillaires ou prohibées, en théorie, n'existaient pas, les affronts à l'honneur obligeaient à la fuite ou à la mort. Le récit rapporté, la confession, la lettre, sont des artifices de nouvelliste dont il usa au même titre que Mérimée, Edgar Poe ou Maupassant. Présentée brièvement par l'auteur, la narration était le fait d'une personne rencontrée dans un hôtel, un café ou sur un bateau. L'aveu était le plus souvent nocturne, ce qui préservait la pudeur de celui qui se confessait ou qui racontait la vie d'un de ses proches. Beaucoup de personnages insistèrent pour avouer leurs turpitudes à cet écrivain qu'ils ne connaissaient pas la veille, et ces nouvelles ont des allures de divan freudien, ce qui n'est pas un hasard.

Cependant, si l'aveu pouvait empêcher un désastre, si la vieillesse ne pouvait être sereine que si l'on s'était délesté de ses souvenirs traumatisants, si la mort n'était salvatrice que si l'on s'était auparavant confessé, souvent le destin (expression du pessimisme de Zweig) ne laissait pas aux personnages la possibilité de faire leurs preuves : la confession n'avait aucune efficacité ; le vice était trop fort ; ils retombaient dans leur travers. Ils n'envisageaient alors d'autre issue à leurs tourments que la mort, ne trouvaient que le suicide comme solution. Sur trente-cinq nouvelles ou romans, le suicide fut décidé

seize fois et le geste fatal fut accompli neuf fois. Dès que le suicide était projeté, tout allait mieux, comme si l'interminable attente cessait à l'idée même de sa fin. Parfois, un suicide se répétait comme on répète une pièce, car c'était l'ultime représentation qu'on allait donner de soi dans une mise en scène parfois très sophistiquée, à la symbolique macabre. C'est donc avec une certaine sérénité que, comme Zweig le fera, on préparait le dénouement salvateur.

Ce pessimisme a fait de ce brillant représentant du cosmopolitisme, à qui rien de ce qui est humain n'était étranger (même s'il conserva un certain recul que d'aucuns qualifièrent de cynisme, mais qui n'était sans doute qu'une façon de se protéger, à la fois du monde extérieur et de sa propre sensibilité), de cet humaniste sincèrement à la recherche d'un message universel, de ce pacifiste très attaché à la culture européenne, de ce démocrate viscéralement allergique à toutes les formes de totalitarismes, le chantre d'une civilisation en déclin. Son itinéraire fut emblématique de la situation d'une certaine élite intellectuelle européenne face au totalitarisme. Désespéré devant les succès du nazisme, il stigmatisa «la malédiction des idéologies politiques et religieuses» qui dérivent toujours en tyrannie. Pour Romain Rolland, «les oeuvres de Stefan Zweig comptent parmi les plus lucides tragédies modernes de l'éternelle humanité». On peut se demander s'il ne serait pas aujourd'hui plus que jamais un écrivain moderne et un intellectuel on ne peut plus d'actualité, tant il est vrai que sa vie, son œuvre et son message semblent être la meilleure antidote à l'idée du choc des civilisations.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)